

L'HISTORIOGRAPHIE : ENJEUX, PROBLÈMES, DÉBATS

Édition 2026

Dossier préparé par :

Léo Becka, Camille Bougault-Mathias, Grégoire Bosiat,
Rémy Charbonnier, Marie-Laure François, Emma Gendre,
Fanny Layani, Antonios Nasis et Nicolas Offenstadt.

Table des matières

TABLE DES MATIERES	2
INFORMATIONS GENERALES.....	4
BIBLIOGRAPHIE	5
➤ BENJAMIN Walter et <i>l'Histoire à rebrousse-poil</i>	10
➤ BERTRAND Romain, <i>Pour une histoire symétrique</i>	11
➤ BOUCHERON Patrick, <i>L'historien et l'anachronisme</i>	12
➤ BOURDIEU Pierre, <i>Espèces de capital et formes de pouvoir à l'Université</i>	13
➤ BOURDIEU Pierre, <i>A propos de l'essai d'ego histoire</i>	14
➤ BOUVIER Jean, <i>Histoire des relations internationales et histoire économique</i>	15
➤ BRAUDEL Fernand, <i>Les temps de l'histoire : une temporalité à étages</i>	17
➤ CARR Edward H., <i>Qu'est-ce que l'histoire ? La société et l'individu</i>	22
➤ CHARTIER Roger, <i>Le sociologue et l'historien</i>	25
➤ CORVISIER André, <i>Histoire bataille et histoire militaire</i>	29
➤ DREVILLON Hervé, <i>La nouvelle histoire bataille</i>	34
➤ DUBY Georges, <i>Les voies d'un itinéraire d'historien</i>	35
➤ DUBY Georges, <i>Bataille et événement : le dimanche de Bouvines</i>	37
➤ DURKHEIM Émile, <i>L'approche sociogénétique durkheimienne</i>	39
➤ ELIAS Norbert, <i>Le métier d'historien</i>	41
➤ ELIAS Norbert, <i>Histoire et sociologie</i>	42
➤ ELIAS Norbert, <i>La pensée relationnelle</i>	43
➤ FARGE Arlette, <i>L'appel des possibles</i>	45
➤ FARGE Arlette, <i>Le « je » dans l'écriture historique</i>	46
➤ FARGE Arlette, <i>Écrire l'histoire avec les « déchets » des archives</i>	47
➤ FEBVRE Lucien, <i>Pour la synthèse contre l'histoire-tableau</i>	49
➤ FEBVRE Lucien, <i>Le péché des péchés</i>	53
➤ FEBVRE Lucien, <i>Contre l'histoire historisante</i>	54
➤ GINZBURG Carlo, <i>La vérité historique comme « trace »</i>	57
➤ HALKIN Léon Ernest, <i>De la réalité historique à la vérité historique</i>	58
➤ HARTOG François, <i>L'engagement de Pierre Vidal-Naquet : l'affaire Audin</i>	62
➤ KUHN Thomas, <i>L'histoire des sciences et les paradigmes</i>	64
➤ LABORIE Pierre, <i>Opinion, comportements et structures mentales</i>	66
➤ LABROUSSE Ernest, <i>L'objet d'une nouvelle histoire sociale</i>	68
➤ LANGLOIS C.-V. et SEIGNOBOS C., <i>Les conditions générales de la connaissance historique</i>	74
➤ LAVISSE Ernest, <i>Enseigner l'histoire</i>	76
➤ LE GOFF Jacques, <i>La « Nouvelle histoire »</i>	77
➤ LE GOFF Jacques, <i>Les chronologies en histoire</i>	79
➤ LEVI-STRAUSS Claude, <i>Méthode ethnologique et démarche historique</i>	80
➤ LORAUX Nicole, <i>Éloge de l'anachronisme</i>	82
➤ LORAUX Nicole, <i>Thucydide n'est pas un collègue</i>	83
➤ MARX Karl, ENGELS Friedrich, <i>La lutte des classes, moteur de l'histoire</i>	84
➤ MARX Karl, <i>L'histoire comme processus dialectique</i>	86
➤ MARX Karl, ENGELS Friedrich, <i>La conception matérialiste de l'histoire (1)</i>	87
➤ MARX Karl, <i>La conception matérialiste de l'histoire (2)</i>	88
➤ MICHELET Jules, <i>L'histoire, une « résurrection de la vie intégrale »</i>	89
➤ NOIRIEL Gérard, <i>Histoire et sociologie</i>	93
➤ NOIRIEL Gérard, <i>L'unité du « métier d'historien » face aux relations de pouvoir</i>	95

➤ NOIRIEL Gérard, <i>Une crise du savoir historique</i>	97
➤ NORA Pierre, <i>Entre mémoire et histoire</i>	99
➤ NORA Pierre et LE GOFF Jacques, « Nouvelle histoire », nouvelles approches.....	101
➤ PROST Antoine, <i>L'histoire et l'historien</i>	102
➤ ROMILLY Jacqueline de, <i>L'historien et ses sources : l'exemple de Thucydide</i>	103
➤ ROUSSO Henry, « Vous n'y étiez pas ».....	105
➤ SIMIAND François, <i>Les trois idoles de la tribu des historiens</i>	108
➤ STORA Benjamin, <i>Mémoire de la guerre d'Algérie</i>	110
➤ VARGA Lucie, <i>La genèse du national-socialisme. Notes d'analyse sociale</i>	112
➤ VARGA Lucie, <i>Dans une vallée du Vorarlberg : d'avant-hier à aujourd'hui</i>	114
➤ VEYNE Paul, <i>Événement et document</i>	116
➤ VEYNE Paul, <i>Événements vrais</i>	117
➤ VEYNE Paul, <i>La notion d'intrigue</i>	118
➤ VOVELLE Michel, <i>L'événement dans l'histoire des mentalités</i>	120
➤ WACHTEL Nathan, <i>L'historien et l'ethnologue</i>	122
➤ WELLERS Georges, <i>Les négationnistes</i>	124
➤ WERTH Nicolas, <i>Historiographie et mémoire de l'URSS en Russie</i>	129
➤ WERTH Nicolas, <i>Le syncrétisme poutinien et les lois mémorielles russes</i>	131
➤ <i>Histoire, science et vérité en RDA</i>	140
LES ENJEUX DE LA PANTHEONISATION	141
➤ COLLECTIF, <i>Pour la panthéonisation de Marc Bloch</i>	142
➤ GARCIA, Patrick, <i>Quel Panthéon au XXIe siècle ?</i>	144
➤ HOLLANDE François, <i>La Résistance au Panthéon</i>	147
➤ Missak Manouchian doit entrer au Panthéon avec tous ses camarades.....	149
➤ STREIFF Gérard, <i>Une contre-tribune dans L'Humanité</i>	151
MARC BLOCH	152
➤ BLOCH Marc, <i>sa famille ; son attachement patriotique</i>	153
➤ BLOCH, Marc, <i>Réflexions sur les fausses nouvelles</i>	154
➤ BLOCH Marc, <i>L'observation en histoire</i>	155
➤ BLOCH Marc, <i>Le sens des mots en histoire</i>	157
➤ BLOCH Marc et son point de vue sur l'histoire et l'historiographie.	160
➤ BLOCH Marc, <i>Les « enseignements » de l'histoire</i>	161
➤ BLOCH Marc et FEBVRE Lucien présentent la pensée des Annales.....	163
➤ BLOCH Marc, <i>introduction aux rois thaumaturges</i>	164
➤ BLOCH Marc, <i>ce qu'il faut pour être historien, lettre à son fils</i>	165
➤ BLOCH Marc, <i>L'histoire « sérieuse »</i>	166
➤ DUBY George, <i>Une critique de l'Apologie pour l'histoire</i>	167
➤ DUMOULIN Olivier, <i>Débats historiographiques suscités par l'œuvre de Marc Bloch</i>	168
➤ FEBVRE Lucien et l'héritage de Marc Bloch dix ans après sa mort.	169
➤ GINZBURG Carlo : <i>Marc Bloch et le rejet du modèle judiciaire</i>	170
➤ LOUBES Olivier, <i>Une réforme de l'enseignement imaginée par Marc Bloch</i>	171
➤ MACRON, Emmanuel : <i>annonce de la panthéonisation de Marc Bloch</i>	172
➤ MAZEL, Florian, <i>La « société féodale » de Marc Bloch</i>	173
➤ SCHMITT Jean-Claude : <i>Marc Bloch fondateur de l'anthropologie historique</i>	174
➤ SCHÖTTLER Peter : <i>Marc Bloch et ses relations intellectuelles avec l'Allemagne</i>	175
➤ SCHÖTTLER Peter, <i>la postérité multiple de Marc Bloch</i>	176
➤ <i>Une tribune contre le détournement politique de Marc Bloch</i>	177

Informations générales

Présentation

Faire de l'histoire est une pratique qui ne va pas de soi et pose bon nombre de questions. Quel est et quel fut l'objet de l'historien ? Comment a-t-on écrit l'histoire et comment l'écrit-on aujourd'hui ? Quelles sont les questions qui font débat parmi les historiens, et les points de consensus ? Comment l'historien s'inscrit-il dans les sociétés de son temps et quels sont les éléments qui déterminent sa pratique ? À travers une série de thèmes et d'exemples choisis dans différentes périodes, le cours apportera des éléments de réponse à ces questions.

Déroulement du semestre

Les cours d'amphithéâtre sont obligatoires et doivent servir de base aux révisions.

L'historiographie en ligne : <http://epi.univ-paris1.fr>

Le contrôle continu

Une épreuve partielle aura lieu en amphithéâtre en fin de semestre, elle compte pour la moitié de la note finale.

Plusieurs notes seront attribuées par les chargés d'enseignement dans le cadre du TD. Elles comptent pour l'autre moitié de la note finale.

Bibliographie

LECTURES OBLIGATOIRES :

- DUFAUD, Grégory, MAZUREL, Hervé, OFFENSTADT, Nicolas (dir.), *Les Mots de l'historien*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2010.
- OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2011.

LECTURES COMPLÉMENTAIRES SUGGÉRÉES :

- CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2016 [4^e éd.].
- DELACROIX, Christian, DOSSE, François et GARCIA, Patrick, *Les Courants historiques en France 19^e-20^e siècles*, Paris, Gallimard, « Folio/Histoire », nouvelle édition revue et augmentée 2007.
- DELACROIX, Christian, DOSSE, François, GARCIA, Patrick et OFFENSTADT, Nicolas (dir.), *Historiographies. Concepts et débats* (2 tomes), Paris, Gallimard, « Folio Histoire », 2010.

POUR APPROFONDIR LES CONNAISSANCES :

- AMALVI, Christian (dir.), *Dictionnaire critique des historiens français et francophones, de Grégoire de Tours à Georges Duby*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2004.
- AMALVI, Christian (dir.), *Les Lieux de l'histoire*, Paris, A. Colin, 2005.
- BÉRARD, Reine-Marie, GIRAULT, Bénédicte et RIDEAU-KIKUCHI, Catherine, *Initiation aux études historiques*, Paris, Nouveau Monde, 2020. Une version numérique de ce manuel existe à cette adresse :
<https://reader.epubcloudservice.com/process/reader/book.php?ean=9782380941210> .
- BLOCH, Étienne, *Marc Bloch, une biographie impossible*, Limoges, Culture et patrimoine en Limousin, 1997, 152 p.
- BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, A. Colin, « Références », 1997 (avec préface de J. le Goff, éd. annotée par Étienne Bloch) [1^e éd. 1947].
- BOUCHERON, Patrick, *Faire profession d'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, « Itinéraires », 2010.
- BOUCHERON, Patrick, DELALANDE, Nicolas, *Pour une histoire monde*, Paris, PUF, 2013.
- BOURDÉ, Guy et MARTIN, Hervé, *Les Écoles historiques*, Paris, Seuil, « Points/Histoire », 1997 [1^e éd. 1983].

- BOYD, Kelly (dir.), *Encyclopedia of Historians and Historical Writing*, Londres, Routledge, 1999, 2 vol.
- BURGUIERE, André, *Dictionnaire des Sciences historiques*, Paris, PUF, 1986.
- CARRARD, Philippe, *Le Passé mis en texte. Poétique de l'historiographie française contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2013.
- COUTAU-BEGARIE, Hervé, *Le Phénomène Nouvelle Histoire*, Paris, Economica, 1983.
- DELALANDE, Nicolas, JOYEUX-PRUNEL, Béatrice, SINGARAVÉLOU, Pierre et VINCENT, Marie-Bénédicte (dir.), *Dictionnaire historique de la comparaison*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020.
- DOSSE, François, *L'Histoire en miettes. Des "Annales" à la "Nouvelle histoire"*, Paris, La Découverte, Essai Poche, 2010 [1^{er} éd. 1987].
- DOSSE, François, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien, entre sphinx et phénix*, Paris, PUF, « Le nœud gordien », 2010.
- DUMOULIN, Olivier, *Le Rôle social de l'historien. De la chaire au prétoire*, Paris, Albin Michel, 2003.
- DUMOULIN, Olivier, *Marc Bloch*, Paris, Presses de Sciences-Po, « Références/Facettes », 2000.
- FARGE, Arlette, *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, « Points/Histoire », H233, 1989.
- FINK, Carole, *Marc Bloch. Une vie au service de l'histoire*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1997, 306 p.
- GARCIA, Patrick, LEDUC, Jean, *L'Enseignement de l'histoire en France. De l'Ancien Régime à nos jours*, Paris, A. Colin, « U », 2005 (réédition recommandée) [1^{er} éd. 2003].
- GUENÉE, Bernard, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 1982.
- HARTOG, François (textes réunis et commentés par), *L'histoire d'Homère à Augustin. Préface des historiens et textes sur l'histoire*, Paris, Seuil, « Points/Essais », 1999.
- HARTOG, François, *Le XIX^e siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*. Paris, Seuil, « Points/Histoire » 2001 [1^{er} éd. PUF, 1988].
- INGLEBERT, Hervé, *Histoire universelle ou histoire globale ?*, Paris, PUF, 2018.
- LE GOFF, Jacques *et al* (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Retz-CEPL, 1978.
- LE GOFF, Jacques et NORA, Pierre, *Faire de l'histoire*, t. I : *Nouveaux problèmes*; t. II : *Nouvelles approches*; t. III : *Nouveaux objets*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1987 [rééd. coll. « Folio », 1994].
- LEDUC, Jean, *Les historiens et le temps. Conceptions, problématiques, écritures*, Paris, Seuil, « Points/Histoire », 2000.
- LAURENTIN, Emmanuel éd., *À quoi sert l'histoire aujourd'hui ?*, Paris, Bayard, 2009.
- LYON-CAEN, Judith, RIBARD, Dinah, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, « Repères/Histoire », 2010.
- « Marc Bloch : l'historien combattant », *L'Histoire*, n° 525, septembre 2025.
- MARROU, Henri-Irénée, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, « Points/Histoire », Paris, 1973.
- NOIRIEL, Gérard, *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, « Socio-histoires », 2003.

- NOIRIEL, Gérard, *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine ?*, Paris, Hachette, 1996.
- POTIN Yann, WOLFFER, Barbara, « Dans les coulisses du Panthéon », *lhistoire.fr*, 19 février 2024, URL : <https://www.lhistoire.fr/entretien/dans-les-coulisses-du-pantheon>.
- SCHÖTTLER, Peter, « Marc Bloch : le supplicié n° 14 », *L'Histoire*, n° 404, octobre 2014,

- NORA, Pierre (dir.), *Essais d'Ego-histoire* (M. Agulhon, G. Duby, R. Girardet, J. Le Goff, M. Perrot, R. Rémond), Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1987.
- POIRRIER, Philippe, *Introduction à l'historiographie. Cours-Documents-Entraînement*, Paris, Belin, 2009.
- POTIN, Yann et SIRINELLI, Jean-François (dir.), *Génération historiennes. XIX^e-XXI^e siècles*, Paris, CNRS Éditions, 2019.
- PROST, Antoine, « Seignobos revisité », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 43, juillet-septembre 1994, pp. 100-118.
- VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, coll. « Points/Histoire », 1979.
- WERTH, Nicolas, *Poutine historien en chef*, Paris, Gallimard, « Tracts », 2022.
- WOOLF, Daniel, *A Concise History of History: Global Historiography from Antiquity to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

Bonne lecture !

Historiographie générale

➤ BENJAMIN Walter et l'Histoire à rebrousse-poil

Fustel de Coulanges recommande à l'historien, s'il veut reconstituer une époque, de s'ôter de l'esprit tout ce qu'il sait du cours ultérieur de l'Histoire. On ne saurait mieux caractériser le procédé avec lequel a rompu le matérialisme historique. C'est un procédé reposant sur le fait de se mettre dans la peau de l'autre. Il prend son origine dans la paresse du coeur, l'*acedia*, qui hésite à s'emparer de l'image historique authentique qui brille comme un éclair, fugitivement. Cette indolence passait, aux yeux des théologiens du Moyen Âge, pour le motif originel de la tristesse. Flaubert, qui l'avait éprouvée, écrit :

« Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour ressusciter Carthage. » La nature de cette tristesse devient plus claire lorsqu'on se demande dans la peau de qui se met au juste l'historiographe de l'historisme. La réponse est inéluctablement : dans celle du vainqueur. Mais les dominants du moment sont les héritiers de tous ceux qui ont vaincu un jour. Le fait de se mettre dans la peau du vainqueur profite par conséquent toujours au dominant du moment. Pour le tenant du matérialisme historique, on en a déjà assez dit. Quiconque a, jusque'à ce jour, emporté la victoire, marche dans le cortège triomphal, comme cela a toujours été la coutume. On lui donne le nom de patrimoine culturel. En la personne du tenant du matérialisme historique, ils auront affaire à un observateur distancié. Car ce sur quoi il a vue en guise de patrimoine culturel provient intégralement d'une origine à laquelle il ne peut songer sans un frisson. Ce patrimoine ne doit pas seulement son existence aux peines des grands génies qui l'ont créé, mais aussi à l'indicible corvée qu'ont endurée leurs contemporains. Il n'est jamais une illustration de la culture sans être aussi une illustration de la barbarie. Et comme il n'est lui-même pas exempt de barbarie, le processus de transmission au cours duquel il est passé de l'un à l'autre n'en est pas dépourvu non plus. Le partisan du matérialisme historique s'en détourne donc dans toute la mesure du possible. Il considère que sa mission est de prendre l'Histoire à rebrousse-poil.

Source : BENJAMIN Walter, *Sur le concept d'histoire*, préface de Patrick Boucheron, Éditions Payot et Rivages, Paris, 2017.

➤ BERTRAND Romain, Pour une histoire symétrique

Certes, l'histoire de l'« expansion européenne » n'affiche plus aujourd'hui, pour les mondes extra-européens, le dédain qui fut longtemps sa marque de fabrique. [...] L'histoire des sciences et des techniques a d'ailleurs entamé un salutaire aggiornamento en redonnant toute leur place, dans la chronique si longtemps monochrome de la constitution des savoirs « européens », aux « auxiliaires » et aux « intermédiaires indigènes », ainsi qu'aux connaissances « locales » butinées aux points limites des entreprises impériales. Mieux vaut tard que jamais: l'histoire économique elle-même consent désormais à amender la légende dorée d'une modernité capitaliste et urbaine qui n'aurait appartenu qu'à l'Europe.

Il n'en reste pas moins qu'à l'exception de quelques travaux pionniers – ceux de Jean Aubin sur les relations luso-persanes, de Sanjay Subrahmanyam sur l'Inde portugaise, de Jonathan Spence sur la rencontre de Matteo Ricci et les mandarins chinois, et de Serge Gruzinski sur le Mexique hispanique –, [...] le monde de l'« histoire-monde » reste un gentlemen's club européen. Comme celles des salons feutrés d'Ancien Régime, les portes s'ouvrent lorsqu'il est question d'art et de saveurs, car il est toujours de bon ton de s'émouvoir des arabesques des enluminures indo-persanes ou de s'étonner des trajectoires sinueuses du café, du cacao et du tabac. Mais elles se referment à double tour dès qu'il est question de choses sérieuses, c'est-à-dire de politique, de science et de philosophie.

Ce constat est d'autant plus paradoxal que tout, dans notre héritage historiographique, devrait nous inciter à mettre en chantier une histoire un peu moins européocentrée – c'est-à-dire un peu moins ethnocentrique – du monde moderne. Tout, depuis l'avertissement de Pierre Chaunu tonnant contre l'« oubli de 55 % de l'humanité » dans les grandes fresques des « expansions », jusqu'à l'éblouissant accomplissement de Denys Lombard, signant avec *Le Carrefour javanais* un « essai d'histoire globale » ravalant l'« occidentalisation » supposée de l'Insulinde au rang d'épiphénomène, en passant par le projet braudélien d'une *Grammaire des civilisations* qui, en dépit de son attachement viscéral à un centre de gravité méditerranéen, avait pour mérite de détailler les legs indien et ottoman à « notre » modernité. [...] Au vu de la diminution drastique de la part des études africaines ou asiatiques dans l'offre universitaire de recherche et d'enseignement, cet héritage semble, hélas, avoir été largement dilapidé.

C'est en écho à ces entreprises un peu trop vite oubliées, et donc en manière de répartie à l'encontre des nouveaux européocentrismes de tout acabit, qu'a pris forme le projet – ou le pari – d'écrire une histoire « symétrique » de la rencontre, à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, entre Hollandais, Malais et Javanais. Cette notion de « symétrie » renvoie, dans l'acception de la sociologie des sciences, à un « principe de symétrie généralisée » qui confère une égale dignité documentaire à l'ensemble des énoncés en présence – autrement dit qui ne les répartit pas, d'entrée de jeu, de façon téléologique, en « vainqueurs » et en « vaincus ». Il s'agit ainsi, pour respecter l'indécision des commencements, de ne plus hiérarchiser les sources à l'aune de l'état colonial terminal des relations entre les mondes dont elles sont issues, et à cette fin d'utiliser, dans la trame même du récit, si possible autant, mais surtout de même manière, les documentations européennes (néerlandaises, britanniques et portugaises) et insulindiennes (malaises et javanaises).

Source : BERTRAND, Romain, *L'Histoire à parts égales*, Paris, Seuil, 2011, p. 13-14.

➤ BOUCHERON Patrick, L'historien et l'anachronisme

Rétroprojeter une notion [celle de sphère publique] dont Habermas décrivait l'émergence pour la société bourgeoise de la fin du XVIII^e siècle dans une société médiévale qui servait au fond de repoussoir rhétorique à son argumentation constitue, au sens propre, un anachronisme – « le péché entre tous irrémissible » selon la formule célèbre de Lucien Febvre. Étrange rhétorique, en vérité, que celle de la faute et de la rémission, qui contribue sans doute à faire de l'anachronisme le dernier tabou de la tribu des historiens. Car il faudrait se souvenir, avec Olivier Dumoulin, que si l'anachronisme est le péché originel des historiens, celui-ci demeure la source de la connaissance¹. Marc Bloch ne dit pas autre chose dans son *Apologie pour l'histoire* : par définition, la connaissance historique est un processus qui s'exécute à rebours de l'ordre chronologique ; « consciemment ou non, c'est toujours à nos expériences quotidiennes que, pour les nuancer, là où il se doit, de teintes nouvelles, nous empruntons, en dernière analyse, les éléments qui nous servent à reconstituer le passé » ; autant le faire alors en toute conscience et « à cette imprégnation instinctive, mieux vaut substituer une observation volontaire et contrôlée ». Et Nicole Loraux de commenter, en se référant également à l'injonction moralisante de Febvre : « Il importe moins d'avoir sa conscience pour soi que d'avoir l'*audace d'être historien*, ce qui revient peut-être à assumer le risque de l'anachronisme (ou, du moins, d'une certaine dose d'anachronisme), à condition que ce soit en toute connaissance de cause et en choisissant les modalités de l'opération. »

Source : BOUCHERON, Patrick, *Faire profession d'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 156-157.

¹ DUMOULIN, Olivier, « Anachronisme », in. BURGUIERE, André (dir.), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, PUF, 1986, p. 34.

➤ BOURDIEU Pierre, Espèces de capital et formes de pouvoir à l'Université

Du fait de leur position dans l'espace des facultés, entre le pôle « mondain », représenté par les facultés de droit et de médecine, et le pôle « scientifique », représenté par les facultés de sciences, les facultés des lettres (de 1967) sont sans doute le lieu privilégié pour observer la lutte entre les deux espèces de pouvoirs universitaires qui, aux deux pôles du champ, tendent à s'imposer à peu près sans partage [...].

Le propre de la faculté des lettres et des sciences humaines réside en ce que les rapports entre les différents principes de hiérarchisation y sont plus équilibrés. En effet, d'un côté elle participe du champ scientifique, donc de la logique de la recherche, et du champ intellectuel² avec pour conséquence que la notoriété intellectuelle constitue la seule espèce de capital et de profit qui lui appartienne en propre ; de l'autre, en tant qu'institution chargée de transmettre la culture légitime et investie de ce fait d'une fonction sociale de consécration et de conservation, elle est le lieu de pouvoirs proprement sociaux qui, au même titre que ceux des professeurs de droit et de médecine, participent des structures les plus fondamentales de l'ordre social. Bref, elle se divise selon le principe même selon lequel s'organise l'espace des facultés dans son ensemble : l'opposition entre les agents et les institutions qui sont plutôt tournés vers la recherche et les enjeux scientifiques ou vers le champ intellectuel et les enjeux proprement culturels, et ceux qui sont orientés davantage vers la reproduction de l'ordre culturel et du corps des reproducteurs et vers les intérêts associés à l'exercice d'un pouvoir temporel dans l'ordre culturel, est ainsi homologue de celle qui s'établit au sein du champ universitaire dans son ensemble entre les facultés dominantes dans l'ordre culturel et les facultés dominantes dans l'ordre proprement temporel. [...]

Le champ des lettres et des sciences humaines s'organise autour d'une opposition principale entre deux espèces de pouvoir. Le pouvoir proprement universitaire est fondé principalement sur la maîtrise des instruments de reproduction du corps professoral, jury d'agrégation, Comité consultatif des universités (qui désigne les professeurs titulaires), c'est-à-dire sur la possession d'un capital qui s'acquiert dans l'Université, en particulier à l'École normale, et qui est détenu principalement par les professeurs de l'Université – de la Sorbonne –, spécialement des disciplines canoniques, très souvent issus eux-mêmes d'enseignants, professeurs de l'enseignement secondaire ou supérieur et surtout instituteurs, et il vaut presque exclusivement dans les limites de l'Université (française). À ce pouvoir socialement codifié s'oppose un ensemble de pouvoirs d'espèces différentes, qui se rencontrent surtout chez les spécialistes des sciences sociales : le pouvoir ou l'autorité scientifique manifesté par la direction d'une équipe de recherche, le prestige scientifique mesuré à la reconnaissance accordée par le champ scientifique, notamment étranger – au travers des citations et des traductions –, la notoriété intellectuelle, plus ou moins institutionnalisée, avec l'appartenance à l'Académie française et la mention dans le *Larousse*, la publication dans des collections conférant une sorte

² Sans doute d'autant plus que, à la faveur de l'expansion du corps enseignant, elle a absorbé un grand nombre d'écrivains, d'écrivains-journalistes et de journalistes-écrivains.

de statut de classique (« Idées », « Points », etc.), l'appartenance au comité de rédaction de revues intellectuelles, et enfin la liaison avec les instruments de grande diffusion, télévision et hebdomadaires à grand tirage (*Le Nouvel Observateur*), qui est l'indice à la fois d'un pouvoir de consécration et de critique d'un capital symbolique de notoriété.

Source : BOURDIEU, Pierre, *Homo academicus*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 99-106.

➤ BOURDIEU Pierre, A propos de l'essai d'ego histoire

Pour dépouiller de sa brutalité objectivante l'analyse que j'ai esquissée ici de l'habitus philosophique d'une génération de philosophes français qui a la particularité d'avoir imposé ses particularités à tout l'univers, et, peut-être, faire tomber ainsi quelques résistances, je crois qu'il n'est pas inutile de procéder à un exercice de réflexivité en essayant d'évoquer à grands traits mes années d'apprentissage de la philosophie. Je n'ai pas l'intention de livrer les souvenirs dits personnels qui forment la toile de fond grisâtre des autobiographies universitaires, rencontres émerveillées avec des maîtres éminents, choix intellectuels entrelacés avec des choix de carrière. Ce qui a été présenté récemment sous l'étiquette « d'ego-histoire » me paraît encore très éloigné d'une véritable sociologique réflexive : les universitaires heureux (les seuls à qui l'on demande cet exercice d'école...) n'ont pas d'histoire et ce n'est pas nécessairement leur rendre service, ni à l'histoire, que de leur demander de raconter sans méthode des vies sans histoire.

Source : BOURDIEU, Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Folio Essais, 2003 [1^e éd. 1997], p. 53.

➤ BOUVIER Jean, Histoire des relations internationales et histoire économique

Troisième point, enfin, quant aux liaisons du politique et de l'économique : les mécanismes des relations internationales contemporaines. Toute une série de concepts est ici mise en ordre de bataille : « forces profondes », « facteurs politiques », « impérialisme »... Les deux premiers mis à l'honneur par P. Renouvin, ont permis le rajeunissement, le renouvellement, l'approfondissement de la bonne et vieille « histoire diplomatique ». Progrès décisif, irréversible désormais.

Quant au concept d'impérialisme, il présente le défaut majeur, quoique n'ayant pas été lancé sur le marché par les marxistes, d'avoir été repris par eux avec éclat. *Volens, nolens*, les passions, ouvertes ou feutrées, s'en mêlent alors, et les efforts les plus multiples ou les plus grands sont faits, soit pour l'abattre, soit pour l'exalter. Le résultat est qu'il s'en porte fort bien, puisqu'il demeure objet de dispute. On connaît son ambition, démesurée, je le reconnais : celle de surmonter, *tout en partant*, l'antinomie, ou plutôt la distinction féconde, entre *forces profondes* (démographiques, économiques, et faits de psychologie collective) et *facteurs politiques* (rôle des équipes gouvernementales, des dirigeants politiques, des traditions politiques acquises, et de l'affirmation des consciences et des puissances nationales).

Où les divergences apparaissent-elles ? Qu'on me permette de les signaler pour finir cette étude à la fois trop brève et trop longue, car je me suis intéressé au débat. Elles apparaissent sur trois points, dont je donne simplement les termes :

- a) Mise en discussion de la possibilité *plus ou moins grande* (ici est le point central : c'est une question de degré) *de l'autonomie* des facteurs politiques par rapport aux « forces ».
- b) Tout particulièrement en partant de ce premier débat, mise en discussion du concept d'« État » : ou bien l'État est conçu comme « en soi », ou bien comme l'expression concentrée et le lieu géométrique des tensions internes de l'économie, de la société, et de la vie politique. Autrement dit, ou bien l'État a une autonomie considérable, et tend à devenir un facteur « pur » dans les relations internationales, ou bien, *au préalable*, ce concept doit être lui-même analysé et expliqué. L'État, tout en étant un élément de conditionnement est, *en même temps*, conditionné.
- c) Mise en discussion du mode de classement des *forces profondes* elles-mêmes. On peut concevoir deux modes de classement : un classement *au même niveau* de forces profondes parallèles, pesant ensemble sur les choix politiques ; un classement plus complexe, parce qu'attentif aux *rapports entre les forces profondes elles-mêmes* : démographie, « intérêts matériels », psychologies collectives ; classement qui, on le devine, tendrait à donner une place particulière au jeu des forces sociales dirigeantes, aux « grands intérêts ».

En substance, les différences d'interprétation proviennent de ce que, dans un cas, on considère forces profondes et facteurs politiques comme étant d'essence, de nature et de formes fondamentalement *distinctes* : d'où des combinaisons *variables* entre les divers éléments du jeu, qui s'entrecroisent et se hiérarchisent selon les temps et les lieux, sans ordonnance préétablie. Alors que, dans l'autre cas, on fait effort pour considérer forces profondes et facteurs politiques comme étant de même nature, jaillis du même terreau, donc explicables ensemble par ce terrain nourricier commun : économies et sociétés, « intérêts matériels » et rapports entre classes.

Source : BOUVIER, Jean, « L'appareil conceptuel dans l'histoire économique contemporaine », *Revue économique*, vol. 16, n° 1, 1965, p. 15-17.

➤ BRAUDEL Fernand, Les temps de l'histoire : une temporalité à étages

Mon excuse est l'histoire même de ce livre. Quand je l'ai entrepris, en 1923, ce fut sous la forme classique, certainement plus prudente, d'une étude consacrée à la politique de Philippe II. Mes maîtres d'alors l'approuvaient fort. Ils la voyaient se ranger dans les cadres de cette histoire diplomatique, assez indifférente aux conquêtes de la géographie, peu soucieuse (comme la diplomatie elle-même trop souvent) de l'économie et des problèmes sociaux ; assez méprisante à l'égard des grands faits de la civilisation, des religions et aussi des lettres et des arts, ces grands témoins de toute histoire valable, et qui, bien calfeutrée dans son parti pris, s'interdisait tout regard au-delà des bureaux de chancellerie, sur la vraie vie, féconde et drue. Expliquer la politique du Roi Prudent, cela signifiait avant tout établir les responsabilités, dans l'élaboration de cette politique, du souverain et de ses conseillers, au gré de circonstances changeantes; c'était déterminer les grands rôles et les rôles mineurs ; reconstituer la carte générale de la politique mondiale de l'Espagne dont la Méditerranée ne fut qu'un secteur et certes pas privilégié.

Avec les années 1580, la force de l'Espagne était, en effet, rejetée d'un coup vers l'Atlantique. C'est là que, conscient ou non du danger, le vaste empire de Philippe II devait faire front et défendre son existence menacée. Un puissant mouvement de bascule le poussait vers ses destinées océaniques. S'intéresser à ce jeu souterrain, à cette physique de la politique de l'Espagne et préférer ces recherches à l'étiquetage des responsabilités d'un Philippe II ou d'un Don Juan d'Autriche, penser en outre que ces derniers, malgré leurs illusions, ont été souvent agis autant qu'acteurs, c'était déjà sortir des cadres traditionnels de l'histoire diplomatique; se demander enfin si la Méditerranée n'avait pas eu, au-delà de ce jeu lointain et saccadé de l'Espagne (assez terne si l'on met à part le grand acte passionné de Lépante), son histoire propre, son destin, sa vie puissante et si cette vie ne méritait pas autre chose que le rôle d'une toile de fond pittoresque, c'était tomber en tentation devant l'immense et dangereux sujet qui m'a finalement retenu.

Pouvais-je ne pas l'apercevoir ? Comment poursuivre de dépôt en dépôt le document d'archives révélateur, sans ouvrir les yeux sur cette vie diverse et si animée ? Devant tant d'activités nourricières et diverses, comment ne pas se tourner vers cette histoire économique et sociale, révolutionnaire, qu'un petit groupe de travailleurs s'efforçait de promouvoir, en France, à une dignité qui ne lui était plus refusée ni en Allemagne ni en Angleterre, ni aux États-Unis, ni même dans la Belgique toute proche ? Saisir l'histoire de la Méditerranée dans sa masse complexe, c'était suivre leur conseil, se mettre à l'abri de leur expérience, aller à leur secours, militer pour une forme neuve d'histoire, repensée, élaborée chez nous et qui mérite de franchir nos frontières ; une histoire impérialiste, oui certes, consciente de ses tâches et de ses possibilités, désireuse aussi, car obligée de rompre avec elles, de briser les formes anciennes avec plus ou moins de justice au demeurant, mais peu importe ! L'occasion n'était-elle pas bonne, en se saisissant d'un personnage hors-série, de profiter de sa masse, de ses exigences, de ses résistances et de ses pièges, de son élan aussi, pour essayer de bâtir l'histoire autrement que nos maîtres l'enseignaient ?

Toute œuvre se sent révolutionnaire et se veut une conquête, s'efforce de l'être. La Méditerranée ne nous aurait-elle obligés qu'à sortir de nos habitudes qu'elle nous aurait déjà rendu un grand service.

Ce livre se divise en trois parties, chacune étant en soi un essai d'explication.

La première met en cause une histoire quasi immobile, celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure ; une histoire lente à couler et à se transformer, faite bien souvent de retours insistants, de cycles sans cesse recommencés. Je n'ai pas voulu négliger cette histoire-là, presque hors du temps, au contact des choses inanimées, ni me contenter, à son sujet, de ces traditionnelles introductions géographiques à l'histoire, inutilement placées au seuil de tant de livres, avec leurs paysages minéraux, leurs labours et leurs fleurs qu'on montre rapidement et dont ensuite il n'est plus jamais question, comme si les fleurs ne revenaient pas avec chaque printemps, comme si les troupes s'arrêtaient dans leurs déplacements, comme si les navires n'avaient pas à voguer sur une mer réelle, qui change avec les saisons.

Au-dessus de cette histoire immobile, une histoire lentement rythmée : l'histoire structurale de Gaston Roupnel, on dirait volontiers, si l'expression n'avait pas été détournée de son sens plein, une histoire sociale, celle des groupes et des groupements. Comment ces vagues de fond soulèvent-elles l'ensemble de la vie méditerranéenne, voilà ce que je me suis demandé dans la seconde partie de mon livre, en étudiant successivement les économies et les États, les sociétés, les civilisations, en essayant enfin, pour mieux éclairer ma conception de l'histoire, de montrer comment toutes ces forces de profondeur sont à l'œuvre dans le domaine complexe de la guerre. Car la guerre, nous le savons, n'est pas un pur domaine de responsabilités individuelles.

Troisième partie enfin, celle de l'histoire traditionnelle, si l'on veut de l'histoire à la dimension non de l'homme, mais de l'individu, l'histoire événementielle de François Simiand : une agitation de surface, les vagues que les marées soulèvent sur leur puissant mouvement. Une histoire à oscillations brèves, rapides, nerveuses. Ultra-sensible par définition, le moindre pas met en alerte tous ses instruments de mesure. Mais telle quelle c'est la plus passionnante, la plus riche en humanité, la plus dangereuse aussi. Méfions-nous de cette histoire brûlante encore, telle que les contemporains l'ont sentie, décrite, vécue, au rythme de leur vie, brève comme la nôtre. Elle a la dimension de leurs colères, de leurs rêves et de leurs illusions. Au XVI^e siècle, après la vraie Renaissance, viendra la Renaissance des pauvres, des humbles, acharnés à écrire, à se raconter et parler des autres. Toute cette précieuse paperasse est assez déformante, elle envahit abusivement ce temps perdu, y prend une place hors de vérité. C'est dans un monde bizarre, auquel manquerait une dimension, que se trouve transporté l'historien lecteur des papiers de Philippe II, comme assis en ses lieux et places ; un monde de vives passions assurément ; un monde aveugle, comme tout monde vivant, comme le nôtre, insouciant des histoires de profondeurs, de ces eaux vives sur lesquelles notre barque file comme le plus ivre des bateaux. Un monde dangereux, disions-nous, mais dont nous aurons conjuré les sortilèges

et les maléfices en ayant, au préalable, fixé ces grands courants sous-jacents, souvent silencieux, et dont le sens ne se révèle que si l'on embrasse de larges périodes de temps. Les événements retentissants ne sont souvent que des instants, que des manifestations de ces larges destins et ne s'expliquent que par eux.

Ainsi sommes-nous arrivés à une décomposition de l'histoire en plans étagés. Ou, si l'on veut, à la distinction, dans le temps de l'histoire, d'un temps géographique, d'un temps social, d'un temps individuel. Ou si l'on préfère encore, à la décomposition de l'homme en un cortège de personnages. C'est peut-être ce qu'on me pardonnera le moins, même si j'affirme que les découpages traditionnels fractionnent, eux aussi, l'histoire vivante et foncièrement une, même si j'affirme, contre Ranke ou Karl Brandi, que l'histoire-récit n'est pas une méthode ni la méthode objective par excellence, mais bien une philosophie de l'histoire elle aussi ; même si j'affirme, et si je montre par la suite, que ces plans ne veulent être que des moyens d'exposition, que je ne me suis pas interdit chemin faisant d'aller de l'un à l'autre... Mais à quoi bon plaider ? Si l'on me reproche d'avoir mal assemblé les éléments de ce livre, j'espère qu'on trouvera les morceaux convenablement fabriqués, selon les règles de nos chantiers.

J'espère aussi que l'on ne me reprochera pas mes trop larges ambitions, mon désir et mon besoin de voir grand. L'histoire n'est peut-être pas condamnée à n'étudier que des jardins bien clos de murs. Sinon ne faillirait-elle pas à une de ses tâches présentes, qui est aussi de répondre aux angoissants problèmes de l'heure, de se maintenir en liaisons avec les sciences si jeunes, mais si impérialistes de l'homme ? Peut-il y avoir un humanisme actuel, en 1946, sans histoire ambitieuse, consciente de ses devoirs et de ses immenses pouvoirs ? « C'est la peur de la grande histoire qui a tué la grande histoire », écrivait Edmond Faral en 1942. Puisse-t-elle revivre !

Source : BRAUDEL, Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 1966 [1^e éd. 1949], p. 16-17.

➤ BRAUDEL Fernand, La longue durée

Tout travail historique décompose le temps révolu, choisit entre ses réalités chronologiques, selon des préférences et exclusives plus ou moins conscientes. L'histoire traditionnelle attentive au temps bref, à l'individu, à l'événement, nous a depuis longtemps habitués à son récit précipité, dramatique, de souffle court.

La nouvelle histoire économique et sociale met au premier plan de sa recherche l'oscillation cyclique et elle mise sur sa durée ; elle s'est prise au mirage, à la réalité aussi des montées et descentes cycliques des prix. Il y a ainsi, aujourd'hui, à côté du récit (ou du « récitatif » traditionnel), un récitatif de la conjoncture qui met en cause le passé par larges tranches : dizaines, vingtaines ou cinquantaines d'années.

Bien au-delà de ce second récitatif se situe une histoire de souffle plus soutenu encore, d'ampleur séculaire cette fois : l'histoire de longue, même de très longue durée. La formule, bonne ou mauvaise, m'est devenue familière, pour désigner l'inverse de ce que François Simiand, l'un des premiers après Paul Lacombe, aura baptisé histoire événementielle. Peu important ces formules ; en tout cas c'est de l'une à l'autre, d'un pôle à l'autre du temps, de l'instantané à la longue durée que se situera notre discussion.

Non que ces mots soient d'une sûreté absolue. Ainsi le mot événement. Pour ma part, je voudrais le cantonner, l'emprisonner dans la courte durée : l'événement est explosif, « nouvelle sonnante », comme l'on disait au XVI^e siècle. De sa fumée abusive, il emplît la conscience des contemporains, mais il ne dure guère, à peine voit-on sa flamme. [...]

À la première appréhension, le passé est cette masse de menus faits, les uns éclatants, les autres obscurs et indéfiniment répétés, ceux même dont la microsociologie ou la sociométrie, dans l'actualité, font leur butin quotidien (il y a aussi une microhistoire). Mais cette masse ne constitue pas toute la réalité, toute l'épaisseur de l'histoire sur quoi peut travailler à l'aise la réflexion scientifique. La science sociale a presque horreur de l'événement. Non sans raison : le temps court est la plus capricieuse, la plus trompeuse des durées. [...]

Un mode nouveau de récit historique apparaît, disons le « récitatif » de la conjoncture, du cycle, voire de l'« intercycle », qui propose à notre choix une dizaine d'années, un quart de siècle et, à l'extrême limite le demi-siècle du cycle classique de Kondratieff. Par exemple, compte non tenu des accidents brefs et de surface, les prix montent, en Europe, de 1791 à 1817 ; ils fléchissent de 1817 à 1852 : ce double et lent mouvement de montée et de recul représente un intercycle complet à l'heure de l'Europe et, à peu près, du monde entier. Sans doute ces périodes chronologiques n'ont-elles pas une valeur absolue. À d'autres baromètres, celui de la croissance économique et du revenu ou du produit national, François Perroux nous offrirait d'autres bornes, plus valables peut-être. Mais peu important ces discussions en cours ! L'historien dispose sûrement d'un temps nouveau, élevé à la hauteur d'une explication où

l'histoire peut tenter de s'inscrire, se découpant suivant des repères inédits, selon ces courbes et leur respiration même. [...].

Au-delà des cycles et intercycles, il y a ce que les économistes appellent, sans toujours l'étudier, la tendance séculaire. Mais elle n'intéresse encore que de rares économistes et leurs considérations sur les crises structurelles, n'ayant pas subi l'épreuve des vérifications historiques, se présentent comme des ébauches ou des hypothèses, à peine enfoncées dans le passé récent, jusqu'en 1929, au plus jusqu'aux années 1870. Elles offrent cependant une utile introduction à l'histoire de longue durée. Elles sont une première clef.

La seconde, bien plus utile, est le mot de *structure*. Bon ou mauvais, celui-ci domine les problèmes de la longue durée. Par *structure*, les observateurs du social entendent une organisation, une cohérence, des rapports assez fixes entre réalités et masses sociales. Pour nous, historiens, une structure est sans doute assemblage, architecture, mais plus encore une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement. Certaines structures, à vivre longtemps, deviennent des éléments stables d'une infinité de générations : elles encombrement l'histoire, en gênent, donc en commandent, l'écoulement. D'autres sont plus promptes à s'effriter. Mais toutes sont à la fois soutiens et obstacles. Obstacles, elles se marquent comme des limites (des *enveloppes*, au sens mathématique) dont l'homme et ses expériences ne peuvent guère s'affranchir. Songez à la difficulté de briser certains cadres géographiques, certaines réalités biologiques, certaines limites de la productivité, voire telles ou telles contraintes spirituelles : les cadres mentaux aussi sont prisons de longue durée.

Source : BRAUDEL, Fernand, « La longue durée », *Annales E.S.C.*, n° 4, octobre-décembre 1958 ; repris dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 40-50.

➤ CARR Edward H., Qu'est-ce que l'histoire ? La société et l'individu

L'historien part d'un choix provisoire de faits et d'une interprétation provisoire à la lumière de laquelle ce choix a été opéré – par d'autres aussi bien que par lui-même. Chemin faisant, autant son interprétation que le choix et l'organisation des faits subissent des transformations subtiles et peut-être partiellement inconscientes, dues à l'action réciproque de la première et des seconds. Et cette action réciproque entraîne aussi une interaction entre le passé et le présent, puisque l'historien appartient au présent et les faits au passé. L'historien et les faits de l'histoire se rendent de mutuels services. Sans les faits, l'historien est futile et superficiel ; sans l'historien, les faits sont morts, ils n'ont pas de sens. À la question : « Qu'est-ce que l'histoire ? », ma première réponse sera donc que c'est un processus continu d'interactions entre l'historien et les faits, un dialogue perpétuel entre le présent et le passé.

Se demander qui, de la société ou de l'individu, vient en premier est du même ordre que s'interroger sur l'œuf et la poule. Qu'on veuille donner à cette question une réponse logique ou une réponse historique, on ne peut rien avancer qui ne doive aussitôt appeler la proposition inverse. La société et l'individu sont inséparables ; ils ne sont pas opposés mais mutuellement nécessaires et complémentaires. Selon la formule célèbre de John Donne : « Nul homme n'est une île, complète en elle-même ; chaque humain est une partie du continent, une partie du tout ». C'est là un aspect de la vérité. D'un autre côté, prenons ce qu'il écrit John Stuart Mill, l'individualiste classique : « Les hommes ne se changent pas, quand ils sont rassemblés, en une autre espèce de substance ». C'est l'évidence. Mais l'erreur est de penser qu'ils existaient, ou qu'ils avaient une épaisseur quelconque, avant d'être « rassemblés ». Dès notre naissance, le monde nous façonne et nous transforme de simple élément biologique en élément social. À n'importe quel moment de la préhistoire ou de l'histoire, tout être humain est né dans une société et celle-ci l'a modelé à partir de sa petite enfance. [...]. Le seul [...] mythe connexe est celui de Kirillov dans *Les Possédés* de Dostoïevski, qui se tue pour prouver sa liberté absolue. Le suicide est l'unique acte totalement libre que puisse accomplir un individu ; tous ses autres actes impliquent, à un degré quelconque, son appartenance à la société. Dans son célèbre ouvrage *Le Suicide. Étude de sociologie*, Durkheim a forgé à partir du terme *anomie* l'adjectif *anémique* pour qualifier l'état de l'individu de sa société – état particulièrement générateur de troubles émotionnels et de suicides ; mais il a également montré que le suicide n'est nullement indépendant des facteurs sociaux. [...]. Le développement de la société et celui de l'individu vont de pair et se conditionnent mutuellement. [...]. Tout comme le primitif, le civilisé est modelé par la société et la société est modelée par lui. On ne peut pas plus avoir l'œuf sans la poule que la poule sans l'œuf. [...].

L'individualisme fut le fondement de la grande philosophie utilitariste du XIX^e siècle. [...]. Mais ce que je veux faire apparaître nettement, c'est que l'individualisation croissante qui accompagnait l'essor du monde moderne était un processus normal pour une civilisation en développement. Une révolution sociale plaçait de nouveaux groupes sociaux dans des positions de pouvoir. Elle opérait comme toujours par l'action des individus et en leur offrant des possibilités neuves d'évolution personnelle ; et comme, aux stades précoces du capitalisme, les

unités de production et de distribution étaient largement dans les mains de particuliers, l'idéologie du nouvel ordre social mettait vigoureusement en relief le rôle joué dans cet ordre par l'initiative individuelle. Mais le processus général était un processus social constituant une étape spécifique du développement historique – il ne naissait pas d'une révolte de l'individu contre la société ni d'une libération individuelle par rapport aux contraintes sociales. [...]. Je n'ai rien à dire contre le culte de l'individu en tant que protestation contre la perversion consistant à traiter l'individu comme un moyen et la société ou l'État comme une fin. Mais nous ne parviendrons pas à comprendre vraiment le passé – comme d'ailleurs le présent – si nous nous en tenons à la notion abstraite de « l'individu » qui serait un élément détaché de la société. Et cela m'amène enfin au véritable objet de cette longue digression. L'idée générale qu'on se fait de l'histoire, c'est qu'elle est écrite par des individus sur des individus. [...]. Jusqu'où l'historien est-il un individu particulier et jusqu'où est-il un produit de son temps et de sa société ? [...]. L'historien fait partie intégrante de l'histoire. Le segment du cortège dans lequel il se trouve détermine l'angle sous lequel il voit le passé.

Source : CARR, Edward H., *Qu'est-ce que l'histoire ?*, Paris, 1988, p. 78-85.

➤ CHARTIER Roger, Au bord de la falaise

[L'expression « Au bord de la falaise »] me paraît désigner lucidement toutes les tentatives intellectuelles qui, comme la nôtre, mettent au cœur de leur démarche les relations qu'entretiennent les discours et les pratiques sociales. [...] D'une part, les critères et les découpages classiques qui ont longtemps fondé l'histoire sociale (par exemple le classement socioprofessionnel ou la position dans les rapports de production) ont perdu leur force d'évidence. Les historiens ont pris conscience que les catégories qu'ils maniaient avaient elles-mêmes une histoire, et que l'histoire sociale était nécessairement l'histoire des raisons et des usages de celles-ci. D'autre part, les hiérarchisations habituelles de l'activité professionnelle ou des intérêts sociaux, ont pu rendre compte bien mal de la labilité des relations et des trajectoires qui définissent les identités. [...].

L'articulation entre, d'un côté, la description des perceptions, des représentations et des rationalités des acteurs et, de l'autre, l'identification des interdépendances méconnues qui, toutes ensemble, bornent et informent leurs stratégies, [est une nécessité indispensable à l'analyse historique]. De cette articulation dépend le possible dépassement de l'opposition classique entre les singularités subjectives et les déterminations collectives. C'est pourquoi une attention particulière doit être donnée à l'ensemble des notions (« configuration », « habitus social », « sociétés des individus ») qui, pour Norbert Elias, permettent de penser d'une manière neuve les relations entre l'individu et le monde social.

L'articulation entre les propriétés sociales objectives et leur intériorisation dans les individus sous forme d'un habitus social qui commande pensées et actions conduit à considérer les conflits, ou les négociations entre les groupes comme des luttes de représentations dont l'enjeu est toujours leur capacité à faire reconnaître leur identité. C'est du crédit accordé (ou refusé) à l'image qu'une communauté produit d'elle-même donc de son « être perçu », que dépend l'affirmation (ou la négation) de son être social. De là, l'importance de la notion de *représentation* qui permet d'articuler trois registres de réalités : d'une part, les représentations collectives qui incorporent dans les individus les divisions du monde social et qui organisent les schèmes de perception à partir desquels ils classent, jugent et agissent ; d'autre part, les formes d'exhibition et de stylisation de l'identité qu'ils entendent voir reconnue ; enfin, la délégation à des représentants (individus particuliers, institutions, instances abstraites) de la cohérence et de la stabilité ainsi affirmée.

L'histoire de la construction des identités sociales se trouve ainsi muée en histoire des rapports de force symboliques. Cette histoire définit la construction du monde social comme la réussite (ou l'échec) du travail que les groupes effectuent sur eux-mêmes – et sur les autres – pour transformer les propriétés objectives qui sont communes à leurs membres en une appartenance perçue, montrée, reconnue (ou niée). [...] Les dominés acceptent ou rejettent les identités imposées qui visent à assurer et perpétuer leur assujettissement. Elle inscrit ainsi dans le processus de longue durée de réduction de la violence et de contention des affects tel que le

décrit Elias l'importance prise, à l'âge moderne, par les affrontements qui ont pour enjeux et pour instruments les formes symboliques.

Source : CHARTIER Roger, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 7-12.

➤ CHARTIER Roger, Le sociologue et l'historien

Ma première impression à la lecture de ces entretiens faits avec Pierre Bourdieu en 1988 a été de le retrouver tel qu'il était demeuré dans mon souvenir de ces cinq émissions : énergique, drôle, passionné. Le mérite de ce petit livre est, je crois, de saisir au plus près de la vivacité de l'échange sa manière de penser en la libérant des chapes qui parfois la recouvrent, que ce soit l'autorité magistrale conférée par la chaire du Collège de France ou les combats polémiques du sociologue engagé dans son temps. Sans pour autant occulter la continuité et la cohérence d'un travail, assis dès ses commencements sur les mêmes catégories d'analyse et la même exigence de lucidité critique, ces cinq entretiens font rencontrer un Bourdieu un peu différent, moins emprisonné par les rôles que, plus tard, il se choisit ou qu'on lui imposa. [...], un Bourdieu sûr des ruptures scientifiques opérées par son travail, mais également, toujours prêt au dialogue avec d'autres disciplines et d'autres approches. [...].

En un temps où *La Distinction* avait été la cible de critiques féroces de certains historiens, qui l'avaient mal ou, plutôt trop bien compris, cet échange montrait, à l'inverse, que l'historien comme le sociologue devaient comprendre les luttes de classifications comme aussi réelles que les luttes de classes (si tant est qu'elles pouvaient en être séparées) et que les représentations affrontées du monde social produisaient celui-ci tout autant qu'elles l'exprimaient. [...]

Du côté des historiens, à la date de 1988, trois faits doivent être rappelés [...]. En premier lieu, l'histoire était encore la discipline la plus publique, la mieux visible de toutes les sciences sociales, non seulement grâce aux livres de ses maîtres, parfois devenus des best-sellers, mais aussi avec le succès des grandes entreprises multi-volumes qui n'effrayaient pas les éditeurs français et rencontraient acheteurs et traductions. Ainsi *L'Histoire de la vie privée*, dirigée par Philippe Ariès et Georges Duby [...].

D'autre part, les historiens français avaient alors commencé à s'éloigner des principes d'analyse qui avaient fondé la domination, au moins intellectuelle, des *Annales* : à savoir, la préférence pour les sources massives, leur traitement quantitatif et la constitution de séries. Mise en question de l'extérieur, avec, par exemple, les propositions de la micro-histoire italienne, mais aussi de l'intérieur même de la tradition des *Annales*, ce modèle d'intelligibilité

s'était fissuré au profit d'autres approches, qui privilégiaient les représentations collectives plus que les classifications objectives, les appropriations singulières plus que les distributions statistiques, les stratégies conscientes plus que les déterminations non sues. De là, les débats, sans doute un peu vains pour Bourdieu, entre l'ancien primat donné aux séries et aux structures et l'attention plus récente accordée aux acteurs, ou sur les écarts ou parentés entre les catégories maniées par l'historien et le langage des acteurs historiques eux-mêmes.

Enfin, mais encore assez timidement, l'histoire avait commencé à s'interroger sur elle-même. Très éloignés des manières de penser de Bourdieu, quelques textes majeurs, ceux de Paul Veyne, Michel de Certeau ou Paul Ricœur, avaient désigné la tension existant entre l'intention de connaissance de la discipline et la forme nécessairement narrative de son écriture. [...].

Ces entretiens permettent donc de situer un moment de la relation de Bourdieu avec l'histoire et les historiens. Sa critique était aigüe, leur reprochant d'universaliser indûment leurs catégories d'analyse et de s'interroger insuffisamment sur la construction sociale et historique des découpages et des classifications, qu'ils tenaient trop souvent pour des objets naturels.

Source : CHARTIER, Roger et BOURDIEU, Pierre, *Le sociologue et l'historien*, Marseille, Agone, 2009, p. 7-17.

➤ CHARTIER Roger, Histoire et récit

« Temps d'incertitude », « crise épistémologique », « tournant critique » : tels sont les diagnostics, généralement inquiets, portés ces dernières années sur l'histoire. Qu'il me suffise de rappeler deux constats qui ont ouvert la voie à une large réflexion collective. D'un côté, celui proposé par l'éditorial du numéro des *Annales* de mars-avril 1988 qui affirmait : « Aujourd'hui, le temps semble venu des incertitudes. Le reclassement des disciplines transforme le paysage scientifique, remet en cause des primautés établies, affecte les voies traditionnelles par lesquelles circulait l'innovation. Les paradigmes dominants, que l'on allait chercher dans les marxismes ou dans les structuralismes aussi bien que dans les usages confiants de la quantification, perdent leurs capacités structurantes [...] L'histoire qui avait établi une bonne part de son dynamisme sur une ambition fédératrice, n'est pas épargnée par cette crise générale des sciences sociales. » [...]

Une seconde raison, plus profonde, a ébranlé les certitudes anciennes : la prise de conscience par les historiens que leur discours, quelle qu'elle soit la forme, est toujours un récit. Les réflexions pionnières de Michel de Certeau, puis le grand livre de Paul Ricoeur, et, plus récemment, l'application à l'histoire d'une « poétique du savoir » qui a pour objet, selon la définition de Jacques Rancière, « l'ensemble des procédures littéraires par lesquelles un discours se soustrait à la littérature, se donne un statut de science et le signifie », les ont obligés, bon gré mal gré, à reconnaître l'appartenance de l'histoire au genre du récit-entendu au sens aristotélicien de la « mise en intrigue d'actions représentées ». Le constat n'allait pas de soi pour ceux qui, en rejetant l'histoire événementielle au profit d'une histoire structurale et quantifiée, pensaient en avoir fini avec les faux-semblants de la narration et avec la trop longue et fort douteuse proximité entre l'histoire et la fable. Entre l'une et l'autre, la rupture avait semblé sans appel : à la place occupée par les personnages et les héros des anciens récits, la « nouvelle histoire » installait des entités anonymes et abstraites ; au temps spontané de la conscience, elle substituait une temporalité construite, hiérarchisée, articulée ; au caractère auto-explicatif de la narration, elle opposait la capacité explicative d'une connaissance contrôlable et vérifiable.

Dans *Temps et récit*, Paul Ricoeur a montré combien était illusoire cette césure proclamée. En effet, toute histoire, même la moins narrative, même la plus structurale, est toujours construite à partir des formules qui gouvernent la production des récits. Les entités que manient les historiens (sociétés, classes, mentalités, etc.) sont des « quasi-personnages », dotés implicitement des propriétés qui sont celles des héros singuliers et des individus ordinaires qui composent les collectivités que désignent ces catégories abstraites. D'autre part, les temporalités historiques maintiennent une forte dépendance par rapport au temps subjectif : dans des pages superbes, Ricoeur montre comment *La Méditerranée au temps de Philippe II* de Braudel repose, au fond, sur une analogie entre le temps de la mer et celui du roi et comment la longue durée y est une modalité particulière, dérivée, de la mise en intrigue de l'événement. Enfin, les procédures explicatives de l'histoire restent solidement arrimées à la logique de

l'imputation causale singulière, c'est-à-dire au modèle de compréhension qui, dans le quotidien ou la fiction, permet de rendre compte des décisions et des actions des individus.

Une telle analyse, qui inscrit l'histoire dans la classe des récits et qui identifie les parentés fondamentales qui unissent tous les récits, qu'ils soient d'histoire ou de fiction, a plusieurs conséquences. La première permet de considérer comme une question mal posée le débat engagé autour du supposé « retour du récit » qui, pour certains, aurait caractérisé l'histoire en ces dernières années. Comment, en effet, pourrait-il y avoir « retour » ou retrouvailles là où il n'y a eu ni départ ni abandon ? [...]

De là, une seconde proposition : la nécessité de repérer les propriétés spécifiques du récit d'histoire par rapport à tous les autres. Elles tiennent, d'abord, à l'organisation « clivée » ou « feuilletée » (comme écrivait Michel de Certeau) d'un discours qui comprend en lui-même, sous forme de citations qui sont autant d'effets de réalité, les matériaux qui le fondent et dont il entend produire la compréhension. Elles tiennent, également, aux procédures d'accréditation spécifiques grâce auxquelles l'histoire montre et garantit son statut de connaissance vraie. Tout un ensemble de travaux s'est ainsi voué à repérer les formes à travers lesquelles se donne le discours d'histoire. L'entreprise a pu porter différents projets, les uns établissent des taxinomies et des typologies universelles, les autres reconnaissent des différences localisées et individuelles. [...].

Il n'est pas, ou plus, possible de penser le savoir historique, installé dans l'ordre du vrai, dans les catégories du « paradigme galiléen », mathématique et déductif. Le chemin est donc forcément étroit pour qui entend refuser, en même temps, la réduction de l'histoire à une activité littéraire de simple curiosité, libre et aléatoire, et la définition de sa scientificité à partir du seul modèle de la connaissance du monde physique. Dans un texte auquel il faut toujours revenir, Michel de Certeau avait formulé cette tension fondamentale de l'histoire. Elle est une pratique « scientifique », productrice de connaissances, mais une pratique dont les modalités dépendent des variations de ses procédures techniques, des contraintes que lui imposent le lieu social et l'institution de savoir où elle est exercée, ou encore les règles qui nécessairement commandent son écriture. Ce qui peut également s'énoncer à l'inverse : l'histoire est un discours qui met en œuvre des constructions, des compositions, des figures qui sont celles de toute écriture narrative, donc aussi de la fable, mais qui, en même temps, produit un corps d'énoncés « scientifiques » si on entend par là « la possibilité d'établir un ensemble de règles permettant de “contrôler” des opérations proportionnées à la production d'objets déterminés ».

Source : CHARTIER, Roger, « L'histoire entre récit et connaissance », *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 87-107.

➤ CORVISIER André, Histoire bataille et histoire militaire

Par le but qu'elle se propose, l'« histoire militaire » est aussi une histoire technique. Au XX^e siècle, la répulsion pour les guerres aidant, cela contribue à l'isoler de l'histoire générale. À l'aube des Temps modernes on n'en était pas là. Un élargissement de ce type d'histoire est apparu très tôt avec l'étude globale des guerres menées par un conquérant fameux, mettant l'accent sur le génie de ce chef. Une variante est l'histoire des guerres soutenues pendant un règne qui aux côtés du souverain accorde une attention plus grande à ceux qui l'ont servi. [...] Une étape dans la conception de l'histoire militaire a été franchie avec les histoires consacrées à une armée nationale, soit pendant une guerre, soit sur la longue durée. Si certains ouvrages expriment encore des tendances glorificatrices, beaucoup sont bien d'authentiques travaux d'historiens. C'est dans ce genre d'histoire militaire que s'est accomplie l'évolution la plus significative. De l'évocation des fastes, gloires et sacrifices d'une armée, sous-tendue par le désir de montrer les qualités ou tout au moins les caractères permanents de la nation, on est passé au début du XVIII^e siècle à une étude de l'organisation de l'armée. [...]

Mais déjà est apparue une troisième famille d'ouvrages avec *La Vie militaire sous l'Ancien Régime* d'Albert Babeau (Paris, 1890), un précurseur pour la connaissance du passé militaire des Français sous les armes, des chefs aux plus humbles miliciens, avec en fond de tableau la présence bien affirmée des populations. On a reproché à Albert Babeau de butiner. Avec quel talent il l'a fait. Histoire sociale, histoire des mentalités et des comportements y trouvent leur place, essayant l'histoire des institutions. Bien sûr, Albert Babeau n'a pas tout lu, mais de ce qu'il a vu il a saisi l'essentiel sans s'arrêter à l'anecdote comme le font trop souvent des livres publiés à partir de Mémoires ou de correspondances. Ce qui lui a manqué, c'est la consultation systématique des documents de ce qui était alors la section administrative du Dépôt de la Guerre, non communicable aux lecteurs. Une heureuse rencontre a fait coïncider dans le temps, les premiers balbutiements de l'informatique et l'ouverture des « archives administratives » qui, jointes aux « archives historiques », ont constitué la section ancienne des archives du Service historique de l'armée de terre [...].

C'était également l'époque où l'école des *Annales*, d'ailleurs fort peu portée vers l'histoire militaire stigmatisée sous l'expression d'histoire-bataille, suggérait un élargissement de la quête des sources dans tous les domaines de la recherche historique. Il apparaissait que les sources administratives collectives les plus diverses et jusqu'aux minutes des notaires pouvaient être utilisées pour l'étude de l'armée et du monde militaire, même si le « minerais » était souvent de faible teneur. Évidemment il ne s'agissait plus d'histoire militaire au sens traditionnel du terme, mais plutôt d'histoire des militaires. [...].

Aux alentours de 1970 s'amorce néanmoins un rapprochement entre histoire militaire et histoire des militaires dont un des artisans fut le général Fernand Gambiez, président de la Commission française puis de la Commission Internationale d'Histoire militaire. Associés dans la Commission française, universitaires et militaires purent mieux se comprendre. L'histoire militaire ayant intégré l'histoire des militaires en reçut un nouveau souffle par l'appel aux

problématiques et aux méthodes nouvelles de l'histoire. Elle retrouvait droit de cité dans les universités. Elle bénéficia d'un désenclavement progressif, mais fructueux. Aujourd'hui il apparaît difficile de tenir un colloque comme le singulier colloque sur Napoléon de 1975 qui avait complètement évacué la guerre.

Lentement les perspectives de recherches s'élargissaient. La guerre et l'armée n'étaient plus les thèmes exclusifs des historiens militaires. [...]. L'utilité d'un ouvrage consacré au fait militaire dans le passé de la France paraît donc s'imposer, non seulement à l'intention de ceux qui veulent s'initier à l'histoire militaire dans ses dimensions nouvelles, mais également à l'intention de tous ceux qui veulent comprendre d'autres domaines de l'histoire. Il est indispensable aujourd'hui à l'« historien militaire » d'avoir une bonne connaissance de l'histoire de l'économie, des finances, des techniques, de la démographie, de la société, des cultures, des mentalités. Tout aussi indispensable est aux spécialistes des divers domaines de l'histoire une connaissance, au moins sommaire, de l'histoire militaire. Comment comprendre le développement de l'État, l'organisation de l'économie, l'évolution des sensibilités, du contrôle de soi, etc., si l'on évacue du passé les guerres tant civiles qu'étrangères imposées aux Français [...]. Renoncer à prendre en compte les guerres, c'est restreindre singulièrement la place de la sensibilité des hommes dans l'Histoire.

Source : CORVISIER, André (dir.), *Histoire militaire de la France : des origines à 1715*, Paris, PUF, 1992, p. VII-X.

➤ DARBO-PESCHANSKI Catherine, Le mot « histoire »

La linguistique savante a clairement établi qu'à l'origine du champ lexical de l'*historia* on trouve le nom *histôr*, lui-même forgé sur la racine **wid*. [...] L'*histôr* se définirait comme « celui qui sait pour avoir vu », ce qui lui vaut de devenir immédiatement un « témoin » ou un « voyeur ». [...] Mais une analyse précise des textes où opère un *histôr* semble démentir cette traduction et on remarquera incidemment que dans le chant XV de l'*Iliade*, lors du différend qui oppose Zeus et Poséidon, il n'est guère question de témoignage visuel. Poséidon demande à Zeus de savoir (*istô*) que, si les Argiens l'emportent, entre eux naîtra une inguérissable rancune. [...]

L'*historia* elle-même, toujours en vertu de la seule dérivation lexicale qui la rattache à *histôr*, est définie pour sa part comme une forme de connaissance d'ordre visuel. [...] L'essentielle relation entre l'*historia* et le voir, qui n'est jamais frontalement critiquée, reste en place, bien assise sur les dérivations morphologiques auxquelles procèdent les linguistes. [...] La succession des dérivations morphologiques ne peut, sans abus, servir de trame à une continuité chronologique qui mettrait la discipline historique moderne dans le prolongement de l'*historia* grecque et en ferait en quelque sorte l'avenir et l'aboutissement de celle-ci. Ce fut le cas durant les deux siècles derniers jusqu'aux années 1980 et cela a conduit à rechercher dans l'historiographie grecque, sans que la nature de l'*historia* fût nettement définie, les prémices de la méthode historique. [...]

Dès 1917 pourtant, Louis Gernet mettait en garde contre les travaux qui interrogent l'histoire sans mesure et sans règle depuis la philologie. Pour lui, le défaut majeur de cette manière de procéder consiste à postuler une conscience impersonnelle, celle *des Grecs*, qui réglerait logiquement le passage du sens primitif d'une notion à ses sens dérivés. Je suggérerais ici un usage parent. On tisse des liens qu'on voudrait historiques entre la conscience impersonnelle *des Grecs*, précédemment évoquée, et celle de *leur postérité* dans les cultures postérieures et, en l'occurrence, linguistiquement parentes, en donnant à la logique des dérivations lexicales la valeur d'une voie d'accès directe à une histoire sémantique. [...] Les dérivations morphologiques peuvent donc donner des indications, mais en aucun cas une ligne complète d'interprétation.

Source : DARBO-PESCHANSKI, Catherine, « Le vocabulaire de l'*historia* et la méthode de dérivation morphologique », *L'Historia. Commencements grecs*, Paris, Gallimard, « Folio/Essais », 2007, p. 435-441.

➤ DOSSE François, Des *Annales* à la « Nouvelle histoire »

L'école des Annales doit son triomphe à cette capacité remarquable à s'adapter. A chaque tournant, on retrouve les défis lancés, les OPA des sciences sociales vis-à-vis de l'histoire. Les Annales ont changé, mûri, pour finalement se métamorphoser au point que pour Pierre Vilar, il n'y a plus d'école des Annales : « Elle est morte ». Au défi durkheimien du début du siècle, l'histoire annaliste a répondu en détruisant les trois idoles biographique, politique et événementielle de l'histoire historisante. Au défi de Claude Lévi-Strauss dans les années cinquante, les Annales ont, avec Fernand Braudel, conceptualisé la longue durée comme langage capable d'unifier les sciences sociales et, dans les années soixante-dix, l'œuvre d'un Michel Foucault a permis d'achever la déconstruction historique à partir de configurations partielles, régionales et provisoires du savoir. À la récupération dans les années trente de l'école géographique vidalienne, de la sociologie durkheimienne et de la psycho-histoire, a succédé, dans les années cinquante, la récupération de la statistique et de la démographie, puis dans les années soixante / soixante-dix, celle de l'ethnologie, de l'anthropologie. Cette histoire en trois temps révèle un profond dynamisme d'une école qui se définit par son ouverture et permet d'accéder à de nouveaux objets, de nouveaux horizons pour atteindre un niveau particulièrement riche de la production historique. Pourtant, paradoxalement, l'histoire ensemencée par les sciences sociales finit par abandonner son identité et risque fort en se trouvant de se perdre dans l'éclatement en une myriade d'objets différents et sans rapports. Elle court le risque de disparaître comme la zoologie hier ou de connaître la crise et la marginalisation qu'a connues la géographie.

Si cette évolution s'est faite en trois temps, on peut distinguer deux grands mouvements, deux configurations particulières des sciences de l'homme dans lesquelles s'est inscrite l'histoire des Annales. La perspective humaniste globalisante est celle de la première et deuxième génération, celle des deux fondateurs des Annales d'histoire économique et sociale créées en 1929 par Marc Bloch et Lucien Febvre, mais aussi celle de Fernand Braudel. C'est la tentative d'un marché commun des sciences de l'homme fédérées autour de l'histoire, de la synthèse de celles-ci dans une écriture globalisante qui donnerait naissance à une interscience que Fernand Braudel appelait de ses vœux. Le paysage change dans les années soixante. Les historiens annalistes, pour résister au nouvel assaut des sciences sociales, renoncent alors à leur vocation synthétique, ils rendent les armes et pensent en termes de redécoupages disciplinaires provisoires à partir des pratiques diverses et des divers objets de l'histoire. L'homme se trouve décentré dans cette perspective où l'histoire est déconstruite en pratiques partielles et renonce à toute visée globalisante. Il est alors question de repérages à partir de procédures de segmentation de la société pour transcrire des constellations stables présentant un caractère de système. Sérialisation qui pourrait générer enrichissement à condition de se poser la question de l'articulation des systèmes distincts, de situer dans ce mode d'être les forces du non-être, les forces de destruction interne à l'œuvre et annonciatrices de phases de rupture, de transition. Cette déconstruction opérée par les Annales de la dernière génération a induit une écriture historienne plus descriptive qu'explicative, plus positiviste et empirique que scientifique. Dans cette nouvelle configuration du champ des sciences sociales, l'historien perd sa baguette de

chef d'orchestre pour devenir un mineur de fond qui apporte les matériaux à étudier aux autres sciences sociales comme le voit Emmanuel Le Roy Ladurie, un rôdeur à la manière de Michel de Certeau, spécialiste des marges, des déviants, de l'envers. Il renonce en somme à son magistère social pour mieux investir le terrain médiatique.

L'histoire a toujours été liée aux pouvoirs. La force des Annales est d'avoir réussi à coller aux nouveaux pouvoirs du XX^e siècle, différents de ceux du passé. L'histoire nous donne un discours coextensif à la société, elle en est le miroir, la transparence d'un pouvoir qui recherche en elle sa légitimation. Auprès des pouvoirs, l'historien donne un sens à ceux-ci, il est le garant de leur légitimité. Les crises du discours historien, incessantes, s'articulent sur les diverses phases d'évolution de la société, ce sont à chaque fois des périodes d'adaptation au redéploiement du dispositif social.

Source : DOSSE, François, *L'Histoire en miettes. Des Annales à la nouvelle histoire*, Paris, La Découverte, 1987, p. 251-253.

➤ DREVILLON Hervé, La nouvelle histoire bataille

Un lieu, une date, une concentration extraordinaire d'hommes, d'actions et de passions. La bataille est apparemment un objectif fini, délicatement ciselé par la perfection de ses unités de temps, de lieu et d'action. Nul événement n'en égale l'intensité dramatique : la catastrophe d'un renfort arrivé trop tard, l'énigme d'une panique, la délectation d'un stratagème réussi. Et que dire des innombrables épopées individuelles, qui sont autant de répliques du drame joué collectivement ? La bataille est un comble d'événement ; elle est le paradigme d'une écriture de l'histoire, scandée par le surgissement d'hommes et de faits exceptionnels. Surchargée d'anecdotes, de bons mots et de scènes édifiantes, cette histoire bataille a le charme désuet des récits auxquels on ne croit plus. Ses naïvetés l'ont disqualifiée lorsque l'histoire a pris sa place dans le champ des sciences sociales. Jusqu'à ce que Georges Duby démontre, dans le *Dimanche de Bouvines*, que l'écume événementielle des jours pouvait contribuer à la compréhension des structures mentales, sociales ou économiques d'une époque. Son « ethnographie de la pratique militaire, au début du XIII^e siècle » a contribué à lever bien des réticences et des anathèmes lancés contre une histoire accusée de myopie et toujours soupçonnée de connivences avec son brutal objet. Il reste cependant beaucoup à faire. Par exemple, comprendre comment un ensemble de faits se cristallise pour faire date.

La bataille est un événement par décret. La reconnaissance même de son existence est un acte délibéré soumis à une véritable procédure. Après l'affrontement entre deux armées, il faut déterminer la nature et l'ampleur de l'engagement. Si l'infanterie, la cavalerie ou l'artillerie a été envoyée seule, on parlera de « combat ». Si en revanche les trois armes ont participé à l'action, ce sera une bataille, dont il faudra alors déterminer le nom. Souvent, les adversaires continuent en cela à s'opposer. [...] Il faut toujours le secours d'un récit pour dissiper le halo d'incertitude qui entoure la confusion des combats. [...] La bataille s'offre ainsi à l'histoire comme une sédimentation de textes soumis à d'innombrables appropriations.

Le bel objet historique, que l'on croyait parfaitement fini, n'est au contraire qu'une ébauche sans cesse remaniée. Au lieu d'une quintessence d'événement, la bataille est un drame sans cesse rejoué, parfois même dans l'oubli de son scénario original. L'importance de ces réécritures a longtemps été négligée par l'histoire bataille qui a reproduit servilement les mythes constitués *a posteriori* : la chevalerie ruinée à Pavie, le panache blanc d'Henri IV à Ivry, l'humiliation d'une armée poudrée et perruque à Rossbach, le carnage d'Eylau, etc. La naïveté avec laquelle ces légendes étaient reproduites a sans doute contribué à la disqualification de ce type d'histoire. Ces « lieux de mémoire » méritent pourtant d'être visités. De ce parcours jalonné de morts, il faut appréhender la totalité : les combats et leur narration, la victoire et sa cristallisation mémorielle, la défaite et ses appropriations politiques ; un faisceau de pratiques et de représentations qui font de la bataille un objet d'histoire culturelle par excellence.

Source : DREVILLON, Hervé, *Batailles, scènes de guerre de la Table Ronde aux Tranchées*, Paris, Seuil, 2007, p. 10-14.

➤ DUBY Georges, Les voies d'un itinéraire d'historien

Mon itinéraire d'historien ? Je suis parti dans le sillage de Marc Bloch et de Lucien Febvre, sur un terrain comme disent les ethnologues, choisi en fonction de l'information, c'est-à-dire la documentation : une petite région de France autour du monastère de Cluny, et là dans les années 40, j'ai essayé de reconstituer un système d'organisation sociale. Dominés par les modèles préconçus bien sûr, nous historiens travaillant sur les phénomènes séparés de nous par huit siècles, nous sommes encore prisonniers de ce que nous percevons de la manière dont les gens de ce temps se représentaient leur propre organisation. Il est évident que le modèle que j'ai construit est influencé par les pressions convergentes des deux fonctions idéologiques, celle de mon propre temps, celle des XI^e au XII^e siècles. C'était un exercice d'école, la thèse de doctorat. Ensuite je suis allé vers l'étude des fondements matériels de cette société, vers l'économie rurale, vers la campagne, l'organisation de la production, la distribution des produits entre les différents groupes sociaux ; et c'est au cours de cette recherche que j'ai commencé à me rendre compte que cela ne suffisait pas à tout expliquer, et qu'il n'était pas sans intérêt d'essayer de reconstituer aussi d'autres cadres, ne procédant pas du concret mais de l'idée, non pas du vécu mais du rêve. Je me suis avancé à ce moment-là dans deux directions : du côté des phénomènes artistiques, par goût personnel – j'ai ici, mal consciemment d'ailleurs, commencé à aborder le problème des relations entre le mental et le matériel ; je n'ai jamais cessé depuis de poser ce problème à propos de la production artistique. De ces recherches, le dernier état est cet essai sur l'art cistercien où je cherche à voir comment dans l'œuvre d'art s'articule ce qui vient des conditions matérielles et fournit la « matière première », concrète, et, d'autre part, un système de pensée, des valeurs, un système de formes aussi, hérité, qui, eux, appartiennent à l'immatériel.

Telle était la première direction. L'autre voie, je m'y suis engagé il y a une vingtaine d'années : l'étude des structures de parenté. L'un des premiers, peut-être, parmi les historiens, j'ai senti la nécessité d'observer de près, dans d'autres systèmes, économiques, politiques et, comment dire, mentaux, une structure fondamentale : le groupe de parenté, et la manière dont à l'intérieur de ce groupe s'organisaient, toujours à la même époque « féodale », à la fois les forces de production et les relations de pouvoir, elles-mêmes liées à des représentations idéologiques. Cette voie, je continue à la suivre.

Mon séminaire depuis trois ans porte sur ce sujet. C'est le début d'une étude immense, démesurée, et dont je n'ai pas encore tiré des conclusions importantes. Enfin, quand en 1970, je suis arrivé au Collège de France, j'ai commencé l'examen d'une image de la société, d'un système idéologique dont l'un des rouages est le postulat, formulé en France au début du XI^e siècle, que la société parfaite est divisée en trois catégories : les hommes qui sont voués à la prière, les hommes qui sont voués au combat et les hommes qui sont voués au travail. Mon propos : essayer de comprendre pourquoi, à un certain moment, en un certain lieu, ce système fut proposé.

L'historien travaille sur des traces. Les traces dont je dispose se situent dans une pellicule extrêmement mince, au sommet de l'édifice socioculturel. Le peu que nous savons, c'est ce que pensaient des intellectuels. Encore plus éloignés que nous ne sommes, nous, intellectuels du XX^e siècle, de la masse du peuple par leur langage, par la conception qu'ils se faisaient de la vie, les valeurs auxquelles ils se référaient. Des traces, où dans un tissu très lacunaire, une espèce de voile recouvrait un ensemble obscur. À un certain moment, sur cette tapisserie, déchirée, une image : le modèle trifonctionnel. Pourquoi ? J'ai tenté de mettre cette apparition en rapport avec, d'une part, tout un courant qui faisait lentement se transformer les modes de classification sociale. D'autre part, avec une réalité concrète, une révolution : l'installation d'un mode de production, que j'appelle seigneurial et non féodal, parce qu'il est fondé non pas sur le fief, mais sur un certain pouvoir d'exploiter les travailleurs.

Après avoir essayé de comprendre comment, pourquoi ce système idéologique surgit, je me suis interrogé sur son succès. J'ai découvert qu'il avait été formulé contre d'autres systèmes concurrents, que ceux-ci le supplantèrent, qu'il ne fut vraiment reçu qu'après un siècle et demi de latence, repris, mais dans un autre contexte, en fonction d'une société qui avait changé au service d'un autre appareil qui n'était pas, comme au départ, celui de l'Église, mais celui de l'État princier. J'ajoute que, dès lors, ce modèle a pris tant de puissance, qu'il a fait pendant des siècles répartir les hommes en France dans trois casiers, cela n'est pas tout. Il s'est imposé à nous-mêmes, historiens : nous ne voyons la société « féodale » que prise dans le cadre des trois fonctions. Lorsque j'écrivais ma thèse, j'ai regardé les documents à travers une grille qui servait aux intellectuels de l'époque à appréhender la réalité des relations sociales. Or, cette grille est déformante ; elle m'a conduit à un certain nombre de bévues que j'essaie maintenant de corriger.

(Cette discussion s'est déroulée le 7 janvier 1978 dans une salle du Collège de France. Nous regrettons que la transcription écrite ne permette pas de reproduire l'atmosphère amicale de cette rencontre ; et nous remercions Guy Lobrichon, assistant de Georges Duby au Collège de France, sans qui ce travail n'eût pas été possible.)

Source : Extrait de *L'Arc*, n° 72, « Georges Duby », Paris, 1978.

➤ DUBY Georges, Bataille et événement : le dimanche de Bouvines

Tout a été dit, et bien dit, sur le déroulement du combat et sur le réseau d'intrigues dont il est à la fois l'aboutissement et le départ. Ce qui dispense ici d'examiner une nouvelle fois, dans le même esprit, ces sources d'information et de reprendre l'enquête : il n'en sortirait rien de neuf. [...]

C'est un regard différent que je voudrais porter sur les traces de l'événement. Pour l'histoire positiviste – celle dont je viens de dire un mot, et qui n'est en rien négligeable – la bataille de Bouvines s'inscrivait expressément dans la dynamique d'une histoire du pouvoir. La journée formait comme un nœud, plus volumineux que d'autres, sur une chaîne continue de décisions, de tentatives, d'hésitations, de succès et d'échecs, tous alignés sur un vecteur, celui de l'évolution des États européens. Une telle vision assignait au métier de l'historien deux objectifs. Établir d'abord ce qui s'était vraiment passé à cet endroit le 27 juillet 1214. Prendre pour cela les documents comme le ferait un juge d'instruction, y dépister le mensonge, en faire surgir la vérité, confronter les témoins, réduire leurs contradictions, et pour reconstituer les maillons manquants, trier toutes les hypothèses, choisir les mieux assurées. Après cela, situer le « fait vrai » à sa place exacte, en sa position à la fois résultante et causale, entre ses tenants et ses aboutissants. Deux buts à vrai dire inaccessibles. Puisque, nous le savons bien, tous ceux qui assistent à une bataille, fussent-ils en plus haute éminence, sont des Fabrice : ils ne voient qu'une bousculade confuse ; nul n'a jamais perçu, nul ne percevra jamais dans sa vérité totale, ce tourbillon de mille actes enchevêtrés qui, dans la plaine de Bouvines, se mêlèrent inextricablement ce jour-là, entre midi et cinq heures du soir. Et puisque les causes et les effets de cette bataille sont, au plein sens du terme, innombrables, insaisissables, pour cette raison dans leur effective efficience. Or l'effort pour s'approcher de ces deux buts obligeait à l'abstraction, c'est-à-dire à traiter l'événement de 1214 comme un événement d'aujourd'hui. Tendue dans une volonté obstinée d'exactitude ponctuelle, cette histoire qui se voulait scientifique, négligeait en fait de se garder assez bien du contresens et de l'anachronisme. Car attentive à la seule action politique, à ses motivations et à ses conséquences, elle inclinait inconsciemment à voir un peu Philippe Auguste comme Corneille voyait Pompée, c'est-à-dire comme un désir, comme une volonté, affrontés à d'autres volontés et à d'autres désirs, dans l'immutabilité de la « nature humaine ». Elle ne remarquait pas tous les glissements subtils qui avaient insensiblement modifié en Europe, au cours de 20 générations, le comportement des gens et la signification de leurs actes. Ces modifications très lentes qui, par exemple, interdisent de tenir pour un cuirassier de Reichshoffen enfant le chevalier de Bouvines.

C'est la raison qui me conduit à regarder cette bataille et la mémoire qu'elle a laissée en anthropologue, autrement dit à tenter de les bien voir, toutes deux, comme enveloppées dans un ensemble culturel différent de celui qui gouverne aujourd'hui notre rapport au monde. Ce dessein oblige à trois démarches conjuguées. Puisque les marques de l'événement ne sauraient faire l'objet d'une interprétation convenable sans être au préalable replacées dans le système de culture qui reçut en son temps leur empreinte, il importe d'abord de se référer à tout ce que l'on sait par ailleurs de cette culture, afin de critiquer les témoignages qui nous sont depuis lors

parvenus. Mais aussi, puisque l'événement est en lui-même extraordinaire, les traces exceptionnellement profondes qui en demeurent révèlent, ce dont, dans l'ordinaire de la vie, on ne parle pas ou trop peu ; elles rassemblent en un point précis de la durée et de l'étendue, une gerbe d'informations sur les manières de penser et d'agir, et plus précisément, puisqu'il est question d'un combat, sur la fonction militaire et sur ceux qui, dans la société de l'époque, étaient chargés de l'assumer : Bouvines est un lieu d'observation éminemment favorable pour qui essaie d'ébaucher une sociologie de la guerre au seuil du XIII^e siècle dans le Nord-Ouest de l'Europe. Enfin, ces traces instruisent d'autre manière sur le milieu culturel au sein duquel l'événement vient éclater, puis survit à son émergence. Elles font voir comment la perception du fait vécu se propage en ondes successives qui, peu à peu, dans le déploiement de l'espace et du temps, perdent de leur amplitude et se déforment. Je me risquerai donc à observer [...] l'action que l'imaginaire et l'oubli exercent sur une information, l'insidieuse pénétration du merveilleux, du légendaire et, tout au long d'une suite de commémorations, le destin d'un souvenir au sein d'un ensemble mouvant de représentations mentales.

Source : DUBY, Georges, *Le Dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1996 [1^e éd. 1973], p. 836-838.

➤ DURKHEIM Émile, L'approche sociogénétique durkheimienne

Je crois que le mouvement sociologique actuel ouvre des perspectives sur une découverte future des lois de l'évolution sociale ; car je ne puis pas ne pas croire à l'utilité de l'œuvre à laquelle j'ai avec tant d'autres employé ma vie. Quant à la méthode qu'il convient d'employer, deux mots peuvent me servir à la caractériser : elle doit être historique et objective.

Historique – Le but de la sociologie est de nous faire comprendre les institutions sociales présentes de manière à ce que nous puissions entrevoir ce qu'elles sont appelées à devenir et ce que nous devons vouloir qu'elles deviennent. Or, pour comprendre une institution, il faut d'abord savoir de quoi elle est faite. C'est un tout complexe formé de parties ; il faut connaître ces parties pour pouvoir ensuite expliquer chacune d'elles. Or, il ne suffit pas, pour les découvrir, de considérer l'institution sous sa forme achevée et récente ; car rien n'indique en elle les éléments divers dont elle est formée, pas plus que nous n'apercevons à l'œil nu les cellules dont sont formés les tissus du vivant ou les molécules dont sont composés les corps bruts. Il faut un instrument d'analyse pour les faire apparaître. C'est l'histoire qui joue ce rôle. En effet, l'institution considérée s'est constituée fragment par fragment ; les parties qui la forment sont nées les unes après les autres, il suffit donc d'en suivre la genèse dans le temps ; c'est-à-dire dans l'histoire pour voir les divers éléments dont elle résulte naturellement dissociée. L'histoire joue ainsi dans l'ordre des réalités sociales un rôle analogue à celui du microscope dans l'ordre des réalités physiques. Non seulement elle fait apparaître ces éléments, mais elle seule permet d'en rendre compte. Car les expliquer c'est montrer leurs causes et leurs raisons d'être. Mais comment les découvrir sinon en se rapportant au moment où elles ont opéré ; c'est-à-dire où elles ont suscité le fait que l'on cherche à comprendre ? Or, ce moment est derrière nous. Le seul moyen d'arriver à savoir comment chacun de ces éléments est né, c'est d'assister à sa genèse ; or, cette genèse a eu lieu dans le passé et par conséquent, ne peut être connue qu'au moment de l'histoire.

Objective – J'entends par là que le sociologue doit se mettre dans l'état d'esprit où sont physiciens, chimistes, biologistes quand ils s'engagent dans une région encore inexplorée, leur domaine scientifique : il faut qu'il aborde l'étude des faits sociaux en prenant pour principes qu'il ignore absolument ce qu'ils sont, que leurs propriétés caractéristiques lui sont totalement inconnues comme les causes dont elles dépendent. De la comparaison méthodique des données historiques et d'elle seule, il dégagera les notions qu'il convient de s'en faire. [...] Comme nous vivons la vie sociale, nous en avons quelque représentation et nous sommes enclins à croire qu'avec ces représentations usuelles, nous tenons l'essentiel des choses auxquelles elles se rapportent. Or, ces notions, parce qu'elles sont formées sans méthode pour répondre à des exigences exclusivement pratiques, sont dénuées de toute valeur scientifique ; elles n'expriment pas plus exactement les choses sociales que les idées, que le vulgaire se fait du corps et de leurs propriétés [...], ne représentent exactement la nature de ces corps que la science seule, nous fait connaître. Ce sont donc autant d'idoles, comme disait Bacon, dont il nous faut nous affranchir. Par cela, même on sentira l'inanité des explications simplistes qui rendra compte des faits sociaux en les faisant directement dériver de quelques-uns des attributs les plus généraux de la

nature humaine. [...] Si les phénomènes collectifs étaient à ce point fonction de la nature humaine au lieu de présenter l'infinie diversité dont l'histoire nous donne le spectacle, ils seraient toujours et partout sensiblement semblables à eux-mêmes, car les caractères constitutifs de l'homme n'ont que bien peu varié. Voilà pourquoi j'ai souvent répété que la psychologie individuelle ne pourrait nous expliquer les faits sociaux ; c'est que ces facteurs psychologiques sont beaucoup trop généraux pour pouvoir rendre compte de ce qu'il y a de spécifique dans la vie sociale. De telles explications, parce qu'elles s'appliquent à tout, ne s'appliquent à rien. [...] Dans la vie sociale, tout est représentations, tout est idées, sentiments, et nulle part on n'observe mieux la force efficace des représentations. Seulement, les représentations collectives sont beaucoup plus complexes que les représentations individuelles, elles ont une nature propre, relèvent d'une science distincte.

Source : DURKHEIM, Émile, « Remarques sur la méthode en sociologie », *Éléments d'une théorie sociale*, textes réunis et édités par V. Karady, Paris, Éditions de Minuit, 1975 [1^e éd. 1908], p. 58-63.

➤ ELIAS Norbert, Le métier d'historien

Ce renoncement de l'historien à une étude systématique des positions sociales comme celle de roi, et par là même également de celle des tactiques prescrites et des possibilités de décision offertes, pour un monarque donné, par cette position, conduit inévitablement à une réduction et à une limitation curieuse de la perspective historique. Ce qu'on appelait alors l'histoire ne ressemble bien le plus souvent qu'à l'accumulation d'actes isolés purement et simplement sans rapport les uns avec les autres. [...] L'établissement d'un rapport entre les différents phénomènes demeure dans une très large mesure livrée à l'interprétation arbitraire et trop souvent à la spéculation intellectuelle. C'est la raison pour laquelle il n'y a pas de véritable continuité de la recherche dans la science historique telle qu'elle est conçue aujourd'hui. En ce qui concerne les corrélations événementielles, les idées vont et viennent. [...]. Ranke observait déjà :

« L'histoire est constamment réécrite [...]. Chaque époque, avec sa principale tendance, se l'approprie et reporte sur elle ses propres courants de pensée. C'est ainsi que l'on distribue les louanges et les blâmes. Et tout est alors enveloppé de telle sorte que l'on ne reconnaît plus la chose elle-même. Il n'y a plus rien d'autre à faire que retourner à l'information initiale. Mais, sans l'impulsion du présent, formerait-on seulement le projet de l'étudier ? [...] Une histoire entièrement vraie serait-elle possible ? ».

[...] Ranke lui-même ne voyait pas d'autre solution à ce problème que le renvoi à l'information initiale, autrement dit aux sources de l'époque : cette insistance sur l'étude des sources, l'analyse scrupuleuse des documents, a été très profitable. [...] Les documents, ces sources originelles d'information, feraient-ils donc la substance de l'histoire ? [...] L'historien n'a rien d'autre à offrir que des interprétations. [...] Les situations présentes, contemporaines, déterminent la façon dont il « voit » l'histoire et même ce qu'il voit en tant qu'« histoire ». Il fait son choix parmi les événements du passé à la lumière de ce qui dans le présent immédiat lui paraît bien ou mal. [...] Ce manque d'autonomie de la recherche historique par rapport aux tensions les plus aiguës et aux débats de la société étatique, dans laquelle « l'histoire » est produite et consommée, nous fournit la principale explication du caractère scientifique à peine naissant, ou quasi scientifique, de la majeure partie de la recherche historique actuelle. [...] En histoire, il y a sans doute augmentation de la connaissance des faits isolés, mais il n'y a aucune continuité de développement de la connaissance au niveau des corrélations. Mais la recherche sociologique se distingue de la recherche historique entre autres choses par le fait que même la formulation et le choix des différents problèmes posés sont laissés à l'arbitraire hétéronome des chercheurs. [...] En histoire, pour autant qu'on puisse le constater, il n'y a même pas d'effort dans ce sens, et on ne saisit pas que, sans la mise au point de schémas d'analyse relativement plus autonomes, de théories plus indépendantes, même la sélection des informations à partir de la profusion de documents est soumise au règne éphémère de conventions de recherche invérifiables.

Source : ELIAS, Norbert, *La Société de cour*, Paris, Champs Flammarion, 1974 [1^e éd. 1969], p. 33-34.

➤ ELIAS Norbert, Histoire et sociologie

Lorsqu'on se penche sur le problème du rapport entre histoire et sociologie, la question maintes fois soulevée de l'unicité de l'événement historique joue un rôle central. L'idée que le caractère unique et exceptionnel des événements serait un trait distinctif de l'histoire humaine et de l'objet de la recherche historique va souvent de pair avec l'idée que cette « unicité » serait fondée dans la nature de l'objet, autrement dit dans la chose en soi, indépendamment de tous les jugements de valeur de celui qui cherche. Mais ce n'est absolument pas vrai. Si l'on considère habituellement ce que l'on étudie de nos jours sous le nom d'histoire comme une collection de faits uniques, c'est que l'on considère les événements uniques et exceptionnels, qui ne se reproduiront jamais, comme l'essentiel de l'ensemble du processus à étudier. Autrement dit, cette optique repose déjà sur une appréciation spécifique. Elle peut aisément sembler aller de soi. Mais peut-être vaudrait-il mieux quand même l'énoncer explicitement et en vérifier la validité ! [...]

La focalisation de l'attention sur les particularités spécifiques du cours des événements, très largement déterminante pour la théorie et la pratique de la recherche historique, serait impensable sans la valeur particulière que l'on attribue, dans les sociétés où l'histoire s'écrit de cette façon, aux particularités et aux originalités des individus. [...] L'une des particularités spécifiques des sociétés humaines réside précisément dans le fait que leur structure, la forme des rapports d'interdépendance entre les hommes, peut se modifier, sans que l'organisme biologique de l'homme change. [...] Autrement dit, la constitution biologique de l'espèce permet que son mode de coexistence sociale évolue, sans que l'espèce évolue. Le passage de l'Ancien Régime aux débuts de la société industrielle au XIX^e siècle, le passage d'une société à prédominance agraire et villageoise à une société de plus en plus urbanisée, ont été le résultat d'une évolution sociale et non d'une évolution biologique. [...]

Toute l'analyse du problème fondamental du rapport entre sociologie et histoire se trouve compliquée par le fait que même dans les études scientifiques d'une façon générale, jusqu'à présent, on ne fait pas la différence et on ne se donne pas la peine d'établir clairement le rapport entre évolution biologique, évolution sociale et histoire. [...] Il n'y a pas encore de tradition de recherche dans le cadre de laquelle on étudie systématiquement les relations entre les œuvres et les actes de personnages individuels, nommément connus dans l'histoire, et la structure des groupes sociaux au sein desquels ils ont pris de l'importance. Si cette analyse était faite, on montrerait aisément que le choix des personnages individuels dont les destinées et les actes retiennent toute l'attention des historiens est très fréquemment lié à l'appartenance de ces personnages à des minorités spécifiques ou aux élites de certaines sociétés étatiques, qu'elles soient en train de monter, détentrices du pouvoir ou en voie de déclin. [...] Sans analyse sociologique rendant compte de la structure de ces élites, on ne peut guère juger de la grandeur ni du mérite des personnages historiques.

Source : ELIAS, Norbert, *La Société de cour*, Paris, Champs Flammarion, 1974 [1^e éd. 1969], p. 41-44.

➤ ELIAS Norbert, La pensée relationnelle

Si l'on veut comprendre quel est l'objet de la sociologie [ou de l'histoire], il faut être en mesure de prendre mentalement ses distances avec soi et de se percevoir comme un homme parmi d'autres. Car la sociologie s'occupe des problèmes d'une « société » à laquelle appartient quiconque réfléchit sur elle et l'étudie. [...]

Nous nous contenterons d'indiquer dans quelle direction il convient d'orienter la recherche. Il faut accorder une importance toute particulière à la contrainte spécifique que les formations sociales, reliant les hommes, exercent sur ces derniers. On explique involontairement cette contrainte lorsqu'on attribue à ces formations une existence objective, indépendante des individus qu'elles relient. Les moyens linguistiques, les concepts dominants, renforcent la tendance de la pensée à réifier et à déshumaniser les formations humaines, et cette réification, cette déshumanisation aboutit à la « Métaphysique des formations sociales » si courante aujourd'hui dans le langage quotidien et dans la pensée sociologique [...]

Au centre de la recherche se trouve par conséquent la nécessité de bien comprendre les contraintes en général, d'élargir et de rendre plus fiable la connaissance que nous avons dans tous les champs d'expérimentation. Apparemment, le premier pas dans cette direction ne semble pas très difficile. Ce que nous essayons d'exprimer par le concept de contraintes sociales est facile à comprendre : ce sont celles que les hommes exercent sur eux-mêmes et sur autrui. Mais dès qu'on tente d'aller plus loin dans la communication entre les hommes, on s'aperçoit que les moyens de pensée et les instruments linguistiques que la société tient à notre disposition pour résoudre ces problèmes de pensée et de communication, relèvent en fait soit de modèles naïvement égocentriques de type magico-mythique, soit de modèles issus du domaine des sciences naturelles. [...]. Exclure ainsi le moi ou le groupe auquel on appartient – et cela est fréquent – lorsqu'il s'agit d'interpréter des configurations dont on fait partie, est l'une des multiples manifestations de l'égocentrisme naïf ou, ce qui revient au même, de l'anthropomorphisme naïf, tel qu'il transparait encore actuellement lorsqu'on traite de processus sociaux. Pour expliquer les contraintes sociales, on utilise ces modèles de type magico-mythique ainsi que les modes de pensée et moyens linguistiques issus des modes de pensée et des moyens linguistiques servant à l'explication des contraintes naturelles. [...]

Ce qui différencie la manière scientifique d'acquérir un savoir de la manière préscientifique, c'est que la première est à la fois plus objective et plus proche de la réalité ; grâce à cette approche scientifique, les hommes ont la possibilité de mieux distinguer, à chaque instant, entre ce qui est une création de l'imagination et ce qui est réel. À première vue, cela semble une banalité. Mais la puissance du nominalisme philosophique qui encombre et voile toujours la pensée scientifique théorique a discrédité l'usage de certaines notions comme celles de « réalité » ou de « fait ». Il ne s'agit pas ici de spéculation philosophique – qu'elle soit de caractère nominaliste ou positiviste – mais d'une constatation scientifique, que l'observation peut confirmer ou éventuellement infirmer. [...]

[Cette introduction] vise à faire évoluer les concepts et la pensée sociologiques dans le sens d'une meilleure perception des interrelations humaines et de leur représentation. [...]

Le mythe national-socialiste est un exemple de la manière dont les souffrances et les inquiétudes d'une société ont cherché un exutoire dans l'action. Comme dans le cas de la peste, l'inquiétude, née de souffrances et d'angoisses imparfaitement comprises, a trouvé un exutoire dans des explications irrationnelles : des minorités socialement plus faibles sont rendues responsables, on les tient pour coupables, elles doivent être exterminées. Nous touchons là à l'une des caractéristiques de notre siècle : l'aptitude à résoudre d'une manière objective et réaliste des problèmes physiques et techniques et parallèlement l'inaptitude à résoudre, autrement que par des fantasmes, les problèmes d'ordre social, faute de posséder d'autres clefs plus objectives ou de vouloir admettre qu'il puisse en exister.

Source : ELIAS, Norbert, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Aix en Provence, Pandora, 1981 [1^e éd. 1970], p. 7-32.

➤ FARGE Arlette, L'appel des possibles

C'est-à-dire que j'ai été frappée par une chose qui m'a toujours déplu chez les historiens. Ils arrivent en archive et savent toujours ce qui s'est passé, dix ans, quinze ans après. L'émeute de 1848, la Commune... Alors, tranquilles, ils avancent en prophétisant combien la Commune se profile déjà en 1830 ! Et moi, ce qui m'avait toujours fatiguée, surtout dans les études du XVIII^e siècle, c'était de lire toujours ce siècle comme une montée vers la Révolution. Je ne sais pas ce que cela veut dire « monter vers la Révolution ». En plus, les termes employés par les historiens ne sont pas très rigoureux, car nous avons un vocabulaire de bricoleur dans nos disciplines molles, nous empruntons à la sociologie, à l'anthropologie, nous bricolons avec des images, des métaphores...et donc au XVIII^e siècle, « on montait » ! Je m'étais dit qu'une bonne méthode, bien évidemment impossible à tenir jusqu'au bout mais efficace, c'était d'oublier qu'il y avait la Révolution. Que faire avec mes archives, si je ne sais pas s'il y a la Révolution ?

Parce que pour toutes les émeutes, celles de 1725, de 1740 ou de 1750 (les enlèvements d'enfants), de 1775, la conclusion était toujours : « mais on sent bien qu'ils arrivent à la Révolution » ! Mais vous vous imaginez en 1750 si vous savez que vous arrivez à la Révolution ! Parce que j'ai au moins appris une chose, c'est que l'histoire était totalement imprévisible ; personne ne sait quand on arrive vers la Révolution.

Donc l'appel du possible c'est l'appel des ailleurs, c'est de toujours me dire que l'histoire aurait pu se passer autrement. J'ai une conviction absolue, que l'histoire aurait toujours pu se dérouler autrement. Elle s'est déroulée comme ça, et nous petits malins parce que nous le savons, nous faisons de beaux écrits et commentaires, et nous enchaînons les faits, mais nous les enchaînons avec une logique qui n'était pas celle des contemporains. Et ce que m'ont appris les archives c'est justement l'humilité de celui qui ne sait pas et qui à travers les paroles des gens qui eux-mêmes ne savaient pas, s'installe dans cet espace humble qui permet de montrer que la Révolution était totalement imprévisible. Ce qui me paraît vraiment fondamental, c'est cette espèce d'enfermement de l'historien dans l'idée qu'il sait, ce qui l'empêche d'avoir un regard neuf sur son travail. Et de s'empêcher de savoir ce qui s'est passé après, donne un tout autre regard, c'est ce que j'appelle l'appel des possibles, un possible qui aurait pu se dérouler autrement. C'est comme une conviction qui m'aide à travailler.

Source : « Arlette Farge, “le parcours d'une historienne” », entretien dans *Genèses*, n° 48, 2002/3, p. 124-125.

➤ FARGE Arlette, Le « je » dans l'écriture historique

La contrainte, surtout quand on commence une carrière, ou du moins qu'on suit des études académiques, est très forte. En tout cas, pour ma génération, le « je » était absolument interdit. Déjà, Michelet n'était pas forcément reconnu comme quelqu'un qui pouvait donner toute l'objectivité due à l'histoire.

Donc, il est sûr que la contrainte est forte. Pour des raisons que l'on pourrait dire « socio-politiques » (c'est-à-dire, pour obtenir un poste), parler au « je » peut être difficile. En plus, à cette époque-là de la vie, on n'a pas envie d'écrire au « je ». On a plutôt envie, et déjà, ce n'est pas simple, de respecter les règles de la discipline. Alors, c'est très important de ne pas parler au « je ». Même après *Le Goût de l'archive*, même après *Le Cours ordinaire des choses*, j'ai rarement parlé au « je ». Pour un historien, utiliser le « je » est très difficile : c'est une espèce d'effraction dans un discours qui doit rester non seulement objectif, mais véridique, vérifiable, empli de véridicité. Le passage au « je » me paraît toujours, je ne dirais pas « condamnable », mais absolument peu adéquat.

Donc, c'est sûr qu'il y a des contraintes – et, Dieu merci, il y en a. Parce que si nous sommes historiens, c'est que nous adhérons à une discipline, à son protocole (à ses protocoles mêmes, car il y en a plusieurs), à l'interrogation de ses pairs, à la vérification de son public, qui a le droit, grâce aux notes, d'aller vérifier ce qu'on a avancé. Pour moi, le métier d'historien est un métier très rigoureux, qui obéit à ce protocole, et à des normes... Il obéit en tout cas à un système dans lequel le public qui lit les textes d'historiens, ou les étudiants qui s'en emparent, peuvent à la fois vérifier, contrarier, continuer le travail, tout en ayant la liberté de penser, grâce à la rigueur de l'historien et à la nomination de ses sources, qu'à partir de ces sources-là, ils auraient fait autre chose.

J'appelle donc ces contraintes fortes des contraintes de véridicité. Je ne voudrais jamais parler de « contraintes de vérité », car l'histoire est quelque chose de mobile, qui se transforme de génération en génération, et telle génération se pose des questions que les précédentes ne se posaient pas. Cela ne veut pas dire que tout ce qui a été dit avant est faux, mais que les interrogations du présent viennent faire résonner d'autres réponses.

Source : « “Une véritable historienne” : voir et entendre sous le contrôle du document », entretien d'Arlette Farge dans *Littérature*, n°166, 2012/2, p. 91-92.

➤ FARGE Arlette, Écrire l'histoire avec les « déchets » des archives

Être toujours proche du « murmure du combat » (Gilles Deleuze, *Pourparlers* (1972-1990), Paris, Minuit, 1990) et des bruits singuliers ; aimer côtoyer les profondeurs de l'individu pour que jaillissent le mystère, la beauté et la folie de la vie ; ainsi ce serait, pour l'historienne, ne pas seulement se résigner aux hypothèses, aux preuves et aux résultats que la recherche exige, mais au contraire pousser l'enquête au-delà des limites académiques, afin de s'attacher à l'« unique », comme l'écrivait Marcel Schwob. Certes, l'« unique » ne fait pas l'histoire, mais il lui appartient, et, par moments, la constitue ou l'infléchit, y compris dans ses extravagances.

L'être « unique » est peu entré dans nos hypothèses de recherche, ni dans l'explicitation de tel ou tel événement historique ; en somme, nous en avons involontairement fait l'impasse. Ce n'était pas de l'oubli, simplement le sentiment que cela ne pouvait guère servir au récit, parce qu'inclassable ou inopportun. Normale est cette attitude, et loin de moi l'idée d'un quelconque reproche. Aujourd'hui, en jetant un regard sur tant d'archives de police du XVIII^e siècle, dépouillées pour faire avancer la connaissance et susciter la curiosité sur la vie des plus humbles, on ne peut qu'être impressionné par la multitude de faits, de vies, d'êtres singuliers, étranges et passionnants, à propos desquels rien n'a été dit alors que je les avais rencontrés. Ils n'entraient pas dans les objets de recherche que je m'étais donnés.

C'est ce qui a décidé l'écriture insolite de cet ouvrage, à contre-courant des chemins historiques traditionnels. Il est entièrement rédigé à partir d'archives, soit déclarées inclassables dans les inventaires de bibliothèques, soit par moi-même inutilisées, délaissées (bien que recopiées) parce que hors de mes préoccupations du moment. Dans le langage universitaire, on appelle cela les « déchets » du chercheur. À chaque soutenance de thèse, je me suis toujours demandé quels avaient été les documents et archives abandonnés par le doctorant, sans jamais oser lui poser la question alors même que j'étais dans le jury. La question que l'on ne pose pas, pour ne troubler ni la cérémonie de la soutenance ni le doctorant.

Au terme « déchets », on peut ajouter celui si beau de « reliquat ». C'est encore autre chose. Il est des documents impossibles à classer, faute de date, de noms, de provenance, d'intégrité, l'archive étant trop malmenée par le temps. Les conservateurs de bibliothèque les réunissent (même s'il s'agit de fragments) dans des boîtes et les qualifient dans l'inventaire de « reliquat ». Par exemple, lorsque sont classés les papiers d'un inspecteur de police du XVIII^e siècle, sont indiqués la cote, le contenu de ses papiers, leurs dates, leurs fonctions. Et, à la fin, on trouve parfois mention d'une dernière boîte dite « reliquat » ; elle renferme tous les papiers de l'inspecteur impossibles à répertorier.

« Reliquat » : du latin *reliqua*, qui signifie reste, restant, dérivé du verbe *relinquere*, laisser derrière soi, abandonner. Le mot est beau et a beaucoup de sens ; il s'associe à « reliques », terme emprunté au latin « *reliquiere* » désignant les restes d'un corps saint. De ce sens religieux, procède la valeur figurée « chose à laquelle on attache moralement le plus

grand prix ». Ici la symbolique, fût-elle religieuse, rejoint la littéralité du terme, puisqu'il est possible de « laisser derrière soi », tout en étant « profondément attaché à ».

Pourquoi ce choix de visiter « déchets » et « reliquats » ? Faut-il à tout prix faire feu de toute archive disponible ? Non, bien sûr ; si ce n'est qu'ici le désir me prend de saisir l'inabordable, le toujours tu, l'éclat perdu. Tous ces fragments de vie, ces instantanés, ces paroles pleines d'amour ou de haine n'ont de fait aucune homogénéité. Ce qui les réunit, c'est d'avoir existé et de rendre compte de situations souvent inexplorées. Certes, c'est un peu comme du « vrac », au mieux un anecdotaire (ce mot n'existe pas. J. P. Iommi-Amunategui l'a employé ... au sens de : ce qui n'a pas encore été raconté), ou encore une fourmilière dérégulée, une ruche où la reine a fort à faire, face aux abeilles folâtres au lieu d'être travailleuses. Et pourtant, la ruche existe bien.

Partager ces éclats de sources permet que « s'expose [enfin] le regard sur ce qui ne se laisse pas encadrer » (Jacques Rancière, *Les Bords de la fiction*, Paris, Seuil, 2017), sur ce qui a échappé aux savoirs. Dans ces moments infimes et inconnus, le commun d'une société semble surgir, tandis que se livre au grand jour « un monde de sensations et de passions inconnues » (*ibid.*, p. 145-156). C'est un monde qu'il faut chercher à comprendre parce qu'il n'est pas le nôtre et que celles et ceux qui l'ont vécu l'ont appréhendé autrement que nous. Les fragments délaissés étincellent parfois de multiples significations autres, d'affects, qui n'étaient pas tout à fait semblables à ceux d'aujourd'hui. À lire ces fragments épars, forts d'une humanité commune survient de la surprise, mais aussi une manière d'articuler, de façon autre, un passé méconnu à un présent qui parfois nous dépasse.

Travailler sur ce qu'on a délaissé lorsqu'on écrivait d'autres ouvrages contraint à de nouveaux choix. Si bien que les « déchets » publiés ici en cachent bien d'autres : la mise en abyme est angoissante. Rien dans ces archives n'est insignifiant ; car elles fissurent à leur manière l'« incertitude ». Le passé en devient plus animé et extravagant. Derrière un désordre apparent et quantité d'instantanés fugaces impossibles à dater, s'esquissent d'incontrôlables paysages où l'amour, la violence, la mort, la compassion montrent forces et ombres. Tous faits de passions ordinaires ou insolites qu'un gouvernement et ses écrits tentent de dominer.

Source : FARGE, Arlette, *Vies oubliées. Au cœur du XVIII^e siècle*, La Découverte, 2019, p. 7-8.

➤ FEBVRE Lucien, Pour la synthèse contre l'histoire-tableau

Dans une brève préface, Ch. Seignobos présente au public français une *Histoire de Russie* en trois gros volumes – dont il a conçu l'idée et dirigé l'exécution avec Ch. Eisenmann, et, avant tout, avec Paul Milioukov, historien bien connu de la civilisation et de la pensée historique russes : œuvre collective d'hommes habitués à la pratique du travail historique et qui, plus ou moins en délicatesse avec le régime actuel de leur patrie, ont voulu faire bénéficier leurs lecteurs français d'un savoir et d'une compétence incontestables.

Il faut applaudir à l'initiative prise par les directeurs. Nous n'avions en France, comme *Histoire de Russie*, que le manuel d'A. Rambaud, qui fut neuf en son temps : inutile de dire qu'il date aujourd'hui. C'est donc avec infiniment d'espérance qu'on se précipite sur les trois gros volumes que la librairie Leroux a fait se succéder avec rapidité. Après quoi... Je ne veux pas dire que nous soyons déçus. C'est un gros mot. Mais il devient vite évident au lecteur que cette grosse tentative ne rendra pas, loin de là, tous les services qu'on en attendait. Si bien que, parfois, on se sent tenté de croire que les typographes se sont trompés en imprimant 1932 sur la couverture : d'instinct, on dirait 1902. Pourquoi ?

D'abord, l'*Histoire de Russie* proprement dite commence à la page 81 avec l'article de Miakotine qui introduit dans l'histoire de l'Europe orientale, aux environs du VII^e siècle, les tribus slaves. Page 81, le VII^e siècle ; p. 150, déjà, Ivan le Terrible (1533-1584) ; p. 267, Pierre le Grand ! Récapitulons : une histoire de 1416 pages, en trois volumes ; 200 pages pour dix siècles (VII^e-XVII^e) contre 1140 pages pour deux siècles et demi (1682-1932)... Alors quand on lit à la page XI la petite phrase de Ch. Seignobos assurant avec sérénité « qu'un équilibre judicieux a été maintenu entre les périodes successives aussi bien qu'entre les matières de différente nature », on a beau savoir que le préfacier cultive volontiers l'ironie, on ne s'en frotte pas moins les yeux...

Et pis, c'est que Ch. Seignobos justifie ! Car on nous aurait dit : « pardonnez-nous ! Les temps sont durs ; les éditeurs sont terribles ; ils se sont mis en tête que l'histoire du monde (celle qui paie) commence en 1900 ; que voulez-vous faire là contre ? » – Ou encore : « Nous sommes démunis de collaborateurs pour ces périodes qui requièrent de véritables spécialistes ; excusez-nous... » – nous aurions gémì, parce qu'on nous privait ainsi de ce sur quoi nous comptions le plus. De ce dont nous avons un besoin évident. Mais enfin, nous nous serions inclinés : force majeure ! – Pas du tout ! Ch. Seignobos tient à plaider pour sa judiciaire. On ne vous dit rien, explique-t-il catégoriquement, parce qu'il n'y a rien à dire « faute de documents » en premier lieu et « faute d'événements » en second lieu... Ah ! Voilà qui ne fait plus l'affaire ; et si c'est un système, souffrez que nous disions : il est détestable.

« Pas d'événements ». Alors, vous nous conviez à identifier, tout bonnement, « histoire » et « événement » ? Et, majestueusement assis sur cet immense fatras de papiers en sciure de bois, bleuis (et au bout de dix ans blanchis) à l'aniline que vous nommez vos « documents », vous proclamez : « L'histoire de dix siècles est inconnaissable ? » Pardon ! Elle

est tout ce qu'il y a de plus connaissable. Tous ceux qui s'en occupent le savent, tous ceux qui s'ingénient non pas à transcrire du document mais à reconstituer du passé avec tout un jeu de disciplines convergentes s'appuyant, s'étayant, se suppléant l'une l'autre ; et votre devoir d'historien, c'est précisément de soutenir leur effort, de le décrire, de le promouvoir le plus possible ; ce n'est pas de justifier une paresse réelle et une courte vue regrettable en proclamant, du bout de lèvres dédaigneuses : « Rien à faire... »

Voilà pour l'équilibre entre les périodes. Mais le dosage des « matières », comme on dit en pharmacologie ? Il faut bien avouer qu'il n'est pas plus heureux. Politique d'abord ! Il n'y a pas qu'un Maurras pour le dire. Nos historiens font plus que de le dire ; ils l'appliquent. Et c'est bien un système. C'est même, peut-être, un contre-système. Une fois de plus, Ch. Seignobos entonne le péan en l'honneur de l'histoire-tableau – qui est l'histoire-manuel. Et voilà un homme que les années n'ont pas entamé ! Les auteurs, nous explique la préface (p. X), « ont tenu à présenter un tableau historique de tous les aspects de la vie russe : régime politique intérieur et politique extérieure ; mouvement de la population et organisation de la société ; agriculture, industrie et commerce ; lettres et arts, sciences et enseignement ». Et plus loin, ce programme : « Présenter séparément et successivement les groupes de faits de natures différentes, politique, sociale, économique, intellectuelle. » C'est ce que j'ai coutume d'appeler « le système de la commode », la bonne vieille commode en acajou, gloire de petits ménages bourgeois. Si bien rangée, et en si bel ordre ! Tiroir du haut, la politique : « l'intérieure » à droite, « l'extérieure » à gauche, pas de confusion. – Deuxième tiroir : le coin à droite, « le mouvement de la population » ; le coin à gauche, « l'organisation de la société ». (Par qui ? J'imagine par le pouvoir politique, qui du haut du tiroir n° 1 domine, régit et gouverne tout, comme il sied). – C'est une conception ; et c'en est une aussi que de mettre l'économie après la « société » ; mais elle n'est pas neuve. J'étais un petit jeune homme qui se cherchait tant bien que mal, quand parut, dans l'Histoire de France dite de Lavissee, le *Seizième siècle* d'Henri Lemonnier. Je me souviens toujours de mon émoi candide (j'avais vingt ans !) quand je découvris avec horreur que l'auteur traitait, en bonne simplicité, des « classes » de la société avant de nous parler de la vie économique... Trente-cinq ans ont passé depuis ; et nous mesurons le progrès en voyant qu'après avoir fourré, triomphalement, l'organisation de la société dans le second tiroir, l'Histoire de Russie loge dans le troisième... les phénomènes économiques ? Non, mais en personne les trois vieilles elles-mêmes, les trois mamelles-sœurs, si vous préférez : l'Agriculture, l'Industrie et le Commerce que suivront les Lettres et les Arts. Oh ! comice agricole de Yonville ! Seulement, à Yonville, le Commerce venait en tête ; dans l'Histoire de Russie, on nous le met en queue. N'est-ce pas naturel, s'agissant d'un pays où, j'imagine, il a dû consister d'abord... à vendre, tant sur place qu'à l'étranger, les produits d'une agriculture travaillant de bonne heure pour l'exportation, et d'une industrie marchant sur ses traces ? – Histoire-tableau ce sont là de tes coups...

En fait, nous n'avons pas une Histoire de Russie. Nous avons un Manuel d'histoire politique de la Russie de 1682 à 1932, avec, en tête, une introduction de quelques 200 pages, qui comporte un *Rückblick* sur la Russie avant Pierre le Grand. Dans ces limites tout va. Et il faut nous dire contents de ce qui nous est donné. Il est évident que, dans le cadre traditionnel

des règnes, les collaborateurs de Paul Milioukov et Milioukov lui-même ont su composer un récit très précis et suffisamment nourri des « événements » de l'histoire russe – événements économiques, sociaux, littéraires et artistiques dans la mesure où ils sont commandés par l'action politique des gouvernements. Mais...

Mais voilà : vous avez devant vous la Russie. Moi, je ne la connais pas de visu, comme disait cet autre, je ne l'ai jamais étudiée spécialement ; tout de même, je me représente que la Russie, l'immense Russie terrienne et paysanne, féodale et orthodoxe, traditionnelle et révolutionnaire, c'est quelque chose d'assez puissant ? – Or, j'ouvre l'*Histoire de Russie* : tsars falots, échappés d'Ubu Roi ; tragédies de palais ; ministres concussionnaires ; bureaucrates-perroquets ; oukases et prikases à discrétion. Mais la vie forte, originale et profonde de ce pays ; la vie de la forêt et de la steppe, le flux et reflux des populations mouvantes, la grande marée au rythme irrégulier qui par-dessus l'Oural déferle jusqu'à l'Extrême-Orient sibérien ; et la vie puissante des fleuves, les pêcheurs, les bateliers, le transit ; et la pratique agricole des paysans, leurs instruments, leur technique, la rotation des cultures, le pâturage ; l'exploitation forestière et le rôle de la forêt dans la vie russe ; le fonctionnement du grand domaine ; la fortune terrienne de la noblesse et son mode de vie ; la naissance des villes, leur origine, leur développement, leurs institutions, leurs caractères ; les grandes foires russes ; la lente constitution de ce que nous nommons une bourgeoisie – mais y eut-il jamais une bourgeoisie en Russie ? – la prise de conscience par tout ce monde d'une Russie évoquant en eux quelles représentations précises et de quel ordre ? Ethnique ? Territorial ? Politique ? Le rôle de la foi orthodoxe dans la vie collective russe et, s'il y a lieu toutefois (s'il n'y a pas lieu, dites-le), dans la formation individuelle des consciences ; les questions linguistiques ; les oppositions régionales et leurs principes – que sais-je encore ? Sur tout cela, qui se pose devant moi sous forme de points d'interrogation, sur tout cela qui pour moi est l'histoire même de Russie : si peu que rien, dans ces 1400 pages. Suis-je un anormal, un phénomène de foire, un monstre. Mais M^{me} de Krüdner et ses rapports avec Alexandre, et cette tsarine qui était fille d'un cabaretier, et cette autre qui aimait les beaux hommes, et tout ce fatras anecdotique : non, ce n'est pas cela l'histoire. L'histoire est ce que je ne trouve pas dans cette *Histoire de Russie* qui de ce fait naît morte.

Et faut-il le dire encore, bien que ce soit délicat ? Pas assez d'ouvertures, peut-être, sur le présent et l'avenir russes. Un bref chapitre expose ce qui s'est passé en U.R.S.S. depuis octobre-novembre 1917. Effort vers l'objectivité certain. J'ajoute méritoire, puisque ces pages sont signées Milioukov. Mais précisément, à Milioukov, qui fut acteur dans la tragédie, était-il bien indiqué de demander ces pages ? De quoi s'agissait-il ? De faire comprendre. Rien de plus, rien de moins. Or pas de compréhension véritable, en dépit de tous les efforts, là où il y a manque de sympathie nécessaire et fatal.

Si nous voulons savoir ce qui vraiment anime les hommes qui depuis seize ans ont la rude charge de piloter la barque de l'U.R.S.S. sur des flots terriblement agités – les hommes qui louvoient, tirent des bordées, hésitent, se heurtent et parfois s'entre-détruisent, mais tiennent le coup, et tout de même pétrissent avec une belle puissance la pâte humaine – nous le demanderons à dix observateurs français, anglais, américains ou autres, qui ont vu et font voir,

d'ailleurs se contredisent (heureusement!) sur beaucoup de points, mais s'accordent sur d'autres – et tous laissent une impression de vie, de force, d'action tendue et de volonté créatrice qui, faut-il le dire, satisfait l'esprit : car enfin, expliquer l'histoire par du néant, c'est une gageure ? On ne demandera à l'*Histoire de Russie* sur tout cela – qui, encore une fois s'appelle pour moi l'histoire – on ne lui demandera, une fois de plus, qu'un précis d'événements politiques, vus par un de leurs acteurs.

Source : FEBVRE, Lucien, *Revue de Synthèse*, VII, 1934, repris dans *Combats pour l'Histoire*, Paris, A. Colin, 1953, p. 70-74. Extraits de EHRARD Jean et PALMADE Guy, *L'Histoire*, Paris, A. Colin, « U », 1965.

➤ FEBVRE Lucien, Le péché des péchés

N'allons pas disant : ah, si les textes étaient plus riches, les témoins plus bavards, les confessions plus détaillées ! – Car, aujourd'hui, n'avons-nous pas tout, en apparence, pour connaître nos contemporains : leurs confidences, voyez nos disques ; leurs jeux de physionomie, voyez nos clichés. Et cependant ? Un fourbe, disent ceux-ci. Un apôtre, disent ceux-là. Il s'agit du même homme.

Au vrai, la monographie égare qui n'est que le portrait en buste, sans arrière-plan ni décor. Point de pensée religieuse (ni de pensée tout court), si pure soit-elle et si désintéressée, que ne colore dans sa masse l'atmosphère d'une époque – ou, si l'on préfère, l'action secrète des conditions de vie qu'une même époque crée à toutes les conventions, à toutes les manifestations dont elle constitue le lieu commun. Et sur lesquelles elle imprime la marque d'un style qu'on n'a point encore vu – qu'on ne reverra plus.

Dès lors, le problème se précise et, du même coup, se délimite. Il n'est point (pour l'historien s'entend) d'appréhender un homme, un écrivain du XVI^e siècle, isolé de ses contemporains – et, sous prétexte que tel passage de son œuvre s'inscrit dans le cours d'une de nos façons particulières de sentir, de le ranger d'autorité sous l'une des rubriques dont nous usons aujourd'hui pour cataloguer ceux qui pensent, ou ne pensent pas comme nous en matière de religion. S'agissant d'hommes et d'idées du XVI^e siècle ; s'agissant de façons de vouloir, de sentir, de penser et croire « armoyées », comme dit Calvin, aux armes du XVI^e siècle – le problème est d'arrêter avec exactitude la série des précautions à prendre, des prescriptions à observer pour éviter le péché des péchés – le péché entre tous irrémissible : l'anachronisme.

Source : FEBVRE, Lucien, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 2003 [1^e éd. 1942], p. 15.

➤ FEBVRE Lucien, Contre l'histoire historisante

Qu'est-ce en effet qu'un historien historisant ? Utilisant les termes d'une lettre qu'Halphen lui-même lui écrivait en 1911, Henri Berr répondait en substance : un homme qui, travaillant sur des faits particuliers par lui-même établis, se propose de lier ces faits entre eux, de les coordonner, puis (je cite l'Halphen de 1911) « d'analyser les changements politiques, sociaux et moraux que les textes nous révèlent à un moment donné ». Les changements particuliers, entendez bien, puisque, pour notre auteur, l'histoire se définit une science du particulier.

Or, ouvrons l'*Introduction à l'histoire* de 1946. Trois chapitres fondamentaux au cours du livre : I, L'établissement des faits ; II, La coordination des faits ; III, L'exposé des faits. La doctrine n'a pas changé, la vieille doctrine des deux opérations qui constituent l'Histoire ; établir les faits d'abord, les mettre en œuvre ensuite. Ainsi, nous dit-on, procédaient Hérodote et Thucydide. Ainsi Fustel et Mommsen. Ainsi nous tous aujourd'hui. Je veux bien. Mais, établir les faits, puis les mettre en œuvre : voilà une de ces formules claires qui laissent anxieux, et pantois, tous les esprits curieux...

Car enfin, les faits... Qu'appellez-vous les faits ? Que mettez-vous derrière ce petit mot, « fait » ? Les faits, pensez-vous qu'ils sont donnés à l'histoire comme des réalités substantielles, que le temps a enfoui plus ou moins profondément, et qu'il s'agit simplement de déterrer, de nettoyer, de présenter en belle lumière à vos contemporains ? Ou bien reprenez-vous à votre compte le mot de Berthelot, exaltant la chimie au lendemain de ses premiers triomphes – la chimie, sa chimie, la seule science entre toutes, disait-il orgueilleusement, qui fabrique son objet. En quoi Berthelot se trompait. Car toutes les sciences fabriquent leur objet.

Bon pour nos devanciers, les contemporains des Aulard, des Seignobos, des Langlois, bon pour ces hommes à qui «la Science» en imposait si fort (mais ils ignoraient tout de la pratique des sciences et de leurs méthodes), bon pour eux de se figurer qu'un histologiste est un homme à qui il suffit de mettre sous son microscope une tranche de cervelle de rat : il saisit aussitôt des faits bruts, des faits indiscutables, des faits «tout cuits», si j'ose dire ; il n'a plus qu'à les ranger dans ses tiroirs. Don, non pas de Michelin, mais de la Nature elle-même... On les eût bien étonnés, les historiens, nos aînés, en leur disant qu'un histologiste, en réalité, fabrique d'abord, à grand renfort de techniques délicates et de colorants subtils, l'objet même de ses recherches et de ses hypothèses. Il le « révèle » en quelque sorte, au sens photographique du mot. Après quoi, il l'interprète. « Lire ses coupes », opération qui n'est pas simple. Car décrire ce qu'on voit, passe encore, mais voir ce qu'on doit décrire, voilà le redoutable ! On les eût bien étonnés, oui, nos aînés, en définissant les faits, comme un philosophe contemporain, « des clous à quoi s'accrochent les théories ». Des clous qu'il faut forger avant de les planter dans le mur. Et s'agissant d'histoire, c'est l'historien qui les forge. Ce n'est pas, comme il dit, « le Passé ». Ou, par une étrange tautologie, « l'histoire ». Êtes-vous d'accord ? Dites-le. N'êtes-vous pas d'accord ? Discutez. Mais, de grâce, ne passez pas sous silence ce problème.

Ce mince problème. Ce capital problème. Voilà un premier silence qui nous sépare. Et que de conséquences.

Avez-vous assez entendu nos aînés répéter : « L'historien n'a pas le droit de choisir les faits ». De quel droit ? Au nom de quels principes ? Choisir, en attendant contre la « réalité », donc contre la « vérité ». Toujours la même idée ; les faits, de petits cubes de mosaïque bien distincts, bien homogènes, bien polis. Un tremblement de terre a disloqué la mosaïque ; les cubes se sont enfouis dans le sol ; retirons-les et, surtout, veillons à ne pas en oublier un seul. Ramassons-les tous. Ne choisissons pas... Ils disaient cela, nos maîtres, comme si, du seul fait du hasard qui a détruit tel vestige et protégé tel autre (ne parlons pas, en ce moment, du fait de l'homme), toute histoire n'étant pas un choix. Et s'il n'y avait que ces hasards-là ? En fait, l'histoire est choix. Arbitraire, non. Préconçu, oui. Et ceci, encore, cher ami, nous sépare.

Hypothèses, programmes de recherches, théories même : autant de choses qu'on cherche dans votre introduction : mais elles ne s'y trouvent point. Or sans théorie préalable, sans théorie préconçue, pas de travail scientifique possible. Construction de l'esprit qui répond à notre besoin de comprendre, la théorie est l'expérience même de la science. D'une science qui n'a pas pour ultime objet de découvrir des lois, mais de nous permettre de comprendre. Toute théorie est naturellement fondée sur ce postulat que la nature est explicable. Et l'homme, objet de l'histoire, fait partie de la nature. Il est pour l'histoire ce qu'est la roche pour le minéralogiste, l'animal pour le biologiste, l'étoile pour l'astrophysicien : quelque chose à expliquer. À faire comprendre. Donc à penser. Un historien qui refuse de penser le fait humain, un historien qui professe la soumission pure et simple à ces faits, comme si les faits n'étaient point de sa fabrication, comme s'ils n'avaient point été choisis par lui, au préalable, dans tous les sens du mot choisi (et ils ne peuvent pas ne pas être choisis par lui) – c'est un aide technique. Qui peut être excellent. Ce n'est pas un historien.

Et je termine par mon grand grief. Introduction à l'Histoire, Méthode de l'histoire, Théorie de l'histoire, Défense de l'histoire... – Mais qu'est-ce donc que l'histoire ? Je vais vous le dire... Vous recueillez les faits. Pour cela vous allez dans les Archives. Ces greniers à faits. Là, il n'y a qu'à se baisser pour en récolter. De pleines panerées. Vous les époussetez bien. Vous les posez sur votre table. Vous faites ce que font les enfants, quand ils s'amuse avec des « cubes », et travaillent à reconstituer la belle image qu'on a brouillée pour eux... Le tour est joué. L'histoire est faite. [...]

L'histoire historisante demande peu. Très peu. Trop peu pour moi, et pour beaucoup d'autres que moi. C'est tout notre grief : mais il est solide. Le grief de ceux à qui les idées sont un besoin. Les idées, ces braves petites femmes, dont parle Nietzsche, qui ne se laissent pas posséder par les hommes au sang de grenouille.

Source : FEBVRE, Lucien, « Sur une forme d'Histoire qui n'est pas la nôtre. L'histoire historisante », *Annales E.S.C.*, 3/1, 1948, p. 21-24.

➤ FUSTEL DE COULANGES Numa Denis, Contre la « méthode subjective » en histoire

Quand nous voulons connaître une société ancienne nous devons tout d'abord nous poser cette question : avons-nous les moyens de la connaître ? L'histoire est une science : elle n'imagine pas ; elle voit seulement ; et pour qu'elle puisse voir juste, il lui faut des documents certains [...] Il faut donc nous demander si la Gaule du sixième et du septième siècle nous a laissé assez de témoignages de ce qu'elle fut pour que nous puissions nous faire d'elle une idée exacte [...].

Lois, chartes, formules, chroniques et histoires, il faut avoir lu toutes ces catégories de documents sans en avoir omis une seule [...] Il faut avoir tout étudié avec une égale attention ; car l'historien doit être en état de dire en toute sûreté, non seulement quelles choses sont dans les textes, mais encore quelles choses n'y sont pas ; et c'est surtout cette seconde obligation qui le force à avoir tout étudié. Nous rencontrerons plusieurs opinions modernes qui ne s'appuient pas sur des documents ; nous devons être en état d'affirmer qu'elles ne sont conformes à aucun texte, et pour cette raison, nous ne nous croirons pas le droit d'y adhérer. [...] Mettre ses idées personnelles dans l'étude des textes, c'est la méthode subjective. On croit regarder un objet, et c'est sa propre idée que l'on regarde. On croit observer un fait, et ce fait prend tout de suite la couleur et le sens que l'esprit veut qu'il ait. [...] Plusieurs pensent qu'il est utile et bon pour l'historien d'avoir des préférences, des « idées maîtresses », des conceptions supérieures. Cela, dit-on, donne à l'œuvre plus de vie et plus de charme, c'est le sel qui corrige l'insipidité des faits. Penser ainsi, c'est se tromper beaucoup sur la nature de l'histoire. Elle n'est pas un art, elle est une science pure. Elle ne consiste pas à raconter avec agrément ou à dissenter avec profondeur. Elle consiste comme toutes les sciences à constater les faits, à les analyser, à les rapprocher, à en marquer un lien. Il se peut sans doute qu'une certaine philosophie se dégage de cette histoire scientifique ; mais il faut qu'elle s'en dégage naturellement, d'elle-même, presque dehors de la volonté de l'historien [...]. L'unique habileté de l'historien consiste à tirer des documents tout ce qu'ils contiennent et à ne rien ajouter de ce qu'ils ne contiennent pas. Le meilleur des historiens est celui qui se tient le plus près des textes, qui les interprète avec le plus de justesse ; qui n'écrit et même ne pense que d'après eux. [...]

Source : FUSTEL DE COULANGES, Numa Denis, *La Monarchie franque*, Paris, Hachette, 1888.

➤ GINZBURG Carlo, La vérité historique comme « trace »

L'Histoire : Quel est alors pour le noyau positiviste de l'histoire et comment s'y articulent la question de la preuve et la part du vraisemblable dans le récit ?

Carlo Ginzburg : Je pense que les historiens, et moi-même comme les autres, cherchent la vérité. Et je pense que les vérités auxquelles nous aboutissons sont par principe révocables, ce qui implique qu'elles sont liées à des preuves et que ces preuves peuvent toujours être rejetées. Il faut préserver cette fragilité intrinsèque, contre l'*hybris* de certains historiens. Tout est fragile, pas seulement le passé, mais aussi le monde où nous habitons. On doit prendre soin de tout cela. C'est une forme de respect pour la vérité. Et c'est pourquoi la pratique de l'historien exige autant d'audace que de prudence. Il faut à la fois ne jamais cesser de lancer des hypothèses et toujours vérifier. Mais je pense que cette nécessité de prudence est liée à l'audace, parce que s'il n'y a pas d'audace, il n'est nul besoin d'être prudent.

Encore une fois, sans doute faut-il savoir se dédoubler. J'ai proposé autrefois une analogie entre la méthode historique et la restauration des tableaux. Au XIX^e siècle, on tentait de cacher les éléments restaurés, de les fondre dans la toile ; je pense au contraire qu'il faut les souligner, et prêter attention à tout ce qui s'inscrit en pointillé. Il y a des instruments pour ça. »

Encadré (par Patrick Boucheron) :

Pendant des millénaires l'homme a été un chasseur. Au cours de poursuites innombrables il a appris à reconstruire les formes et les mouvements de proies invisibles à partir des empreintes inscrites dans la boue, des branches cassées des boulettes de déjection, des touffes de poils, des plumes enchevêtrées et des odeurs stagnantes³. » Dans son article célèbre intitulé « Traces », Carlo Ginzburg compare le travail de l'historien à la traque du chasseur. L'un comme l'autre doivent relever des traces laissées par des parcours ou des intrigues, qui témoignent au moins d'un événement : quelqu'un est passé par là. Ginzburg nomme « paradigme indiciaire » cette connaissance indirecte du passé par les traces qu'il a laissées. Il remarque son « émergence silencieuse », à la fin du XIX^e siècle. C'est aussi le moment où la police scientifique traque l'indice, la psychanalyse le symptôme et les experts en attribution d'œuvre d'art le détail : autant de signes involontaires que l'on a longtemps pris pour le « rebut de l'observation » mais qui s'avéraient finalement déterminants pour mettre en récit ce qui demeurait, sans eux, obscur.

Source : « La leçon de méthode de Carlo Ginzburg. Entretien avec Carlo Ginzburg » (propos recueillis par Patrick Boucheron et Séverine Nikel), *L'Histoire*, janvier 2011, n° 360, p. 14.

³ GINZBURG, Carlo, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Verdier, 2010, p. 233.

➤ HALKIN Léon Ernest, De la réalité historique à la vérité historique

La notion générale de vérité ne relève pas de la critique historique, elle dépasse même les horizons de la logique, car elle appartient à la métaphysique.

Le rôle modeste de la critique historique, comme de toute méthode scientifique est de respecter la vérité de son ordre. Les opérations de la critique et les dispositions d'esprit de l'historien doivent tendre à éliminer le plus possible le mensonge ou l'erreur, à servir cette vérité dont tout homme porte en soi une idée élémentaire.

La vérité historique est la représentation du passé dans sa singularité concrète. Cette proposition postule à la fois l'impartialité et l'objectivité de l'historien. Mais c'est ici que les problèmes se multiplient puisque l'historien, en tant qu'homme, et le fait, en tant qu'historique, sont soumis à la contrainte du relativisme. La connaissance historique est inséparable de l'historien qui apprécie et pèse les témoignages, le fait historique n'est perçu qu'à travers sa représentation.

Pouvons-nous mettre en doute l'impartialité de l'historien ? Bien sûr, il ne s'agit pas ici d'un examen de moralité. L'unanimité, au moins théorique, est patente au sujet de l'histoire partisane et il serait inutile d'en dissenter. Qui aujourd'hui réduirait le déterminisme historique à l'édification d'une histoire exclusivement socialiste ? Qui, par contre, répéterait après Guizot que c'est la bourgeoisie qui a fait la France, que c'est donc à la bourgeoisie qu'il appartient de commander aux destinées de la France ? Qui donnerait mission à l'historien, avec Louis XIV de faire l'apologie du trône, avec Condorcet de lutter contre la tyrannie et la superstition, ou avec Staline de glorifier les survivants du parti ? L'explication exclusivement providentialiste, matérialiste, raciste ou, plus fréquemment, nationaliste ne peut satisfaire davantage notre esprit. En effet, l'histoire partisane, sous le nom et l'apparence de l'histoire, n'est pas de l'histoire, mais une contrefaçon de l'histoire, « un existant d'ordre pratique qui satisfait d'autres besoins que ceux de la connaissance ».

Nous ne discutons que des limites de l'impartialité chez un historien honnête. Tout homme a ses préférences. Qu'il les suive ou qu'il les combatte, il ne peut demeurer impassible. Fénelon, sensible à cette difficulté, voulait que le bon historien ne fût « d'aucun temps ni d'aucun pays ». Souhait irréalisable et même déraisonnable ! Tout homme appartient à un milieu qui lui a légué, parfois sans qu'il le sache, ses catégories morales et ses impératifs politiques. Les plus indépendants des historiens n'échappent pas à cet héritage qui est la vie même : lorsqu'ils prétendent le rejeter, leurs réactions les rendent injustes pour le milieu qui les a formés. On peut être partial, malgré soi, sans être partisan.

Il n'y a pas d'histoire impersonnelle, neutre ou indifférente ; jamais les faits n'ont accepté de « parler d'eux-mêmes ». L'histoire n'est qu'affirmation et par suite jugement. Tout dépend donc du juge qui choisit l'observatoire d'où il considère le passé. Il en va de la réalité pour l'historien comme pour le peintre : il n'y a pas une histoire, comme il n'y a pas *un* paysage.

Le passé se présente à chacun sous un éclairage différent. Quoi qu'il fasse, l'historien, - comme tout écrivain, - s'exprime et se trahit lui-même dans ses ouvrages. « Ma conscience ne falsifie pas un iota, avouait Montaigne, mon inscience, je ne sais. »

L'historien le plus impartial est toujours de son temps et de son pays : l'historien le plus objectif reste un impressionniste. Dès lors, on ne pourra s'étonner si le présent s'interpose entre la réalité et sa représentation. L'histoire organise le passé à partir du présent, en fonction de chaque présent de chaque homme qui pense le passé.

Le présent ne fausse l'histoire que lorsqu'il lui impose ses solutions. Mais le présent nous renseigne sur l'importance relative des questions à poser à l'histoire. Il nous instruit sur les mouvements historiques qui nous sont les plus sensibles, car ils se prolongent jusqu'à nous, jusqu'en nous.

Le présent éclaire franchement le passé. Nous comprenons mieux aujourd'hui, grâce aux temps tourmentés que nous vivons, comment naissent les nations et comment elles meurent. Maintenant que la « technique du coup d'État » n'a plus de secret pour nous, la fortune d'un Bonaparte nous apparaît dans une lumière plus brutale et moins avantageuse. La panique de mai 1940 n'aide-t-elle pas à expliquer la Grande Peur de 1789 ? Nous voyons aussi, ailleurs que dans des récits rétrospectifs, l'avènement de races nouvelles, et nous avons éprouvé la violence incoercible des invasions.

L'objectivité demeure le terme des efforts de l'historien en quête de vérité. Il veut montrer les faits « comme ils se sont passés », les éclairer par le présent sans introduire d'éléments subjectifs dans ses commentaires, mais l'objectivité parfaite lui est refusée autant que la totale impartialité.

La réalité historique est en elle-même inaccessible. La connaissance de cette réalité est indirecte, car c'est à travers l'épaisseur des témoignages que l'historien se rapproche du fait dont il n'a pas été lui-même le témoin. Ce fait, faute de pouvoir le reproduire, il le rebâtit de son mieux, il le re-présente.

Même dans les sciences expérimentales, la connaissance n'est pas essentiellement descriptive. Il ne s'agit pas seulement de photographier et de mesurer l'univers que l'on voit, il faut le repenser en concepts et en jugements. L'idée devance l'observation et toute recherche suppose une direction. La vérité scientifique est donc aussi une vérité construite, mais une vérité que l'on peut sans cesse comparer à la réalité. Ce contrôle objectif fait défaut à la connaissance historique. L'historien n'a pas de laboratoire ; ses vérifications, comme ses constatations n'atteignent pas la réalité. Il ne renonce pas pour autant à désirer et à rechercher la plus grande objectivité possible : le contrôle des témoignages et de leurs interprétations, au moyen d'examen répétés et d'approximations, sera pour lui un souci constant un devoir imprescriptible.

Le relativisme de l'histoire n'est pas le seul obstacle qui compromette son efficacité. Les faits isolés ou simplement juxtaposés ne sont que la matière de l'histoire, ils ne constituent pas toute l'histoire. Nul ne nie l'existence de ces faits bruts. La Bastille est tombée le 14 juillet 1789. Un traité a été signé à Versailles le 28 juin 1919. La première bombe atomique a frappé Hiroshima le 6 août 1945. Ce qui importe, c'est la portée historique de ces faits replacés dans leur contexte.

Il y a aussi une certitude historique qui dépasse la pure constatation et qui après démonstration, élimine le doute. Il est certain que Jeanne d'Arc est morte sur le bûcher de Rouen. Il est certain que la révolution belge de 1830 doit une part de son élan à la Révolution de Juillet. Il est certain que Trotsky a joué dans l'histoire contemporaine un rôle tout autre que celui que lui prêtait Staline.

Cette certitude atteint les phénomènes sans s'étendre à leur complète explication. L'historien veut savoir le comment et le pourquoi : il ne pourrait y parvenir qu'en pénétrant l'enchaînement des faits. Expliquer l'histoire, c'est déterminer, grâce aux analogies du vécu, les conditions des événements historiques, c'est aider à comprendre les mobiles du sujet replacés dans son milieu. Or, toute relation causale en histoire est une relation partielle. Toute explication se réduit à une corrélation entre deux phénomènes, mais aucun fait historique n'est la cause unique et exclusive d'un autre fait historique.

Le passé conditionne le présent : nous n'en doutons pas, sans pouvoir cependant, tout expliquer, et même sans parvenir à justifier totalement le plus simple des événements.

Il nous arrive parfois de toucher, de tenir peut-être une chaîne de causes : nous n'en voyons pas la fin. L'histoire de la rivalité franco-allemande nous entraîne jusqu'au traité de Verdun ; si les manuels s'arrêtent à cette étape, c'est seulement parce qu'il faut bien s'arrêter...

En certains cas, le raisonnement permet de mieux mesurer les causes et de leur attribuer leur véritable place. Si Marathon n'avait pas vu la victoire de Miltiade, le « miracle grec » n'aurait pu se produire. Waterloo est en germe dans la défaite de Trafalgar, Nelson annonce Wellington. Par contre, lors de la dernière guerre, les batailles d'El Alamein, de Stalingrad, de Normandie ou des Ardennes, – malgré leur retentissement, – n'étaient pas fatales au sens plein du terme ; même si elles avaient eu une issue différente, les résultats de ces opérations étaient dépassés d'avance ; la décision fondamentale fut celle qu'Hitler prit le 1^{er} septembre 1939 : lorsqu'il envahit la Pologne, le destin de l'Allemagne était déjà scellé.

D'autre part, il n'y a pas qu'une seule chaîne de causes. La guerre de 1939-1945 procède, pour une part, des erreurs du traité de Versailles [...]. La guerre de 1939 se rattache aussi à d'autres ordres de faits, qu'il faudrait pouvoir considérer simultanément : le désaccord entre les anciens alliés, l'échec de la Société des Nations, le poids de la personnalité explosive d'Hitler. Il n'y a pas une cause de ces grands événements ; il y en a des centaines, parmi lesquelles un classement rigoureux est toujours malaisé sinon impossible.

L'histoire la moins imparfaite ne peut être que l'interprétation provisoire d'une évolution inachevée dont la péripétie est inconnue.

Telle est la condition de l'histoire, cherchant partout la vérité et n'en découvrant qu'une partie ; essayant de sauver ce qui, sans elle, sombrerait dans l'oubli ou dans l'erreur. Ce qu'on enlève à l'histoire, on le donne au mensonge. La trop fameuse Tranchée des Baïonnettes, près de Verdun, est une fiction grossière à l'usage des touristes. Il faut que l'histoire reprenne son bien, qu'elle le dispute à toutes les formes de la fiction : légendes, mythes ou histoire romancée. C'est ainsi qu'elle sert le mieux la vérité.

Source : HALKIN, Léon-Ernest, *Éléments de critique historique*, Liège, H. Dessain, 1974.

➤ HARTOG François, L'engagement de Pierre Vidal-Naquet : l'affaire Audin

Aujourd'hui, les historiens, questionnés, voire interpellés ou bousculés, tentent de ressaisir leur rôle et de redéfinir leur fonction, alors même que le monde a rapidement changé et que nos rapports au temps se sont modifiés. Un regard sur le parcours de Vidal-Naquet historien peut être éclairant. Lui qui, tout un temps, a pu servir de repère dans les affaires du jour (« Qu'en pense Vidal ? », se demandait-on avant d'ouvrir *Le Monde*, fût-ce pour conclure à un désaccord), il peut aussi nous aider à nous repérer dans ce qui s'est passé en histoire et dans l'histoire. [...]

Depuis la guerre d'Algérie, Vidal-Naquet s'était en effet voulu un témoin, avec un rôle public : un historien public, comme il y avait autrefois des écrivains publics. Évoquer ce témoin et cet historien amène d'emblée à suivre pas à pas un demi-siècle d'histoire et d'historiographie françaises : de la torture en Algérie au négationnisme et à l'histoire de la Shoah, en passant par l'interminable conflit israélo-palestinien. [...]

Alors qu'il est en train de devenir, à sa façon décalée, historien de la Grèce, en écrivant sur le temps cyclique et le temps linéaire, il passe d'un seul coup de l'histoire très lointaine à l'histoire immédiate, ou de Platon à Jaurès. Dans le cadre du comité Audin, constitué en novembre, il est d'emblée l'« historien ». [...] Dès sa première lettre à Josette Audin, il se propose et s'impose d'étudier le dossier *en* historien. Très vite, il suggère à Jérôme Lindon, le directeur des Éditions de Minuit, de publier le recueil des « pièces ». Mais ce dernier lui fait comprendre qu'il s'agit de faire mieux et d'écrire un livre. [...] Largement réécrite par Lindon, *L'affaire Audin* paraît le 12 mai 1958, avec la mention de l'auteur comme « agrégé d'histoire ». [...] Il pense, naturellement, à un « J'accuse » venant mettre en cause l'État français. Grâce à quelques « traîtres », en la personne de « grands commis en rupture d'État », ainsi qu'il l'écrit, tel Paul Teitgen, ancien secrétaire général de la préfecture d'Alger, il obtient des archives. Et il publie *La Raison d'État* en 1962 et *La Torture dans la République* en 1963, reposant sur une « documentation solide et de première main ». Apparaît là, pour la première fois, une proximité de l'historien et de la trahison dans son rapport à la vérité. Savoir ce qui s'est vraiment passé en Algérie implique en effet une part de « trahison » qui est, en fait, fidélité aux valeurs de la République.

Source : HARTOG, François, *Vidal-Naquet, historien en personne. L'homme-mémoire et le moment-mémoire*, Paris, La Découverte, 2007, p. 9 et 28-33.

➤ HOBBSAWM Eric, Marx et l'histoire

Marx demeure la base essentielle de toute étude adéquate de l'histoire, car – jusqu'à présent – il est le seul à avoir tenté de formuler une approche méthodologique de l'histoire dans son ensemble, et d'envisager et d'expliquer tout le processus de l'évolution sociale humaine. [...] L'histoire, même quand elle se généralise de la façon la plus efficace – et à mon sens, elle n'a pas grand intérêt si elle ne se généralise pas –, est toujours consciente des dissemblances. La première leçon qu'apprend un historien professionnel, c'est de chercher l'anachronisme, ou les différences entre ce qui semble à première vue similaire. [...] L'histoire est [...] capable de découvrir des schémas et des mécanismes de changement historique généraux, concernant plus particulièrement les transformations des sociétés humaines pendant les derniers siècles, qui ont vu le changement s'accélérer et s'élargir de façon spectaculaire. C'est cela, plus que les prévisions ou les espoirs, qui est directement pertinent pour la société contemporaine et les perspectives qui s'offrent à elle. [...] C'est là que réside l'importance cruciale de Karl Marx pour les historiens, car il a construit sa conception et son analyse de l'histoire sur cette base - et jusqu'à présent, il est le seul à l'avoir fait. [...] En d'autres termes, aucune discussion sérieuse sur l'histoire n'est possible qui ne se réfère pas à Marx, ou, plus exactement, qui ne parte pas du même point de départ que lui. Et cela signifie, au fond, une conception matérialiste de l'histoire [...].

C'est le travail des historiens d'en savoir plus sur le passé que leurs concitoyens, et ils ne peuvent pas être de bons historiens à moins d'avoir appris, avec ou sans l'aide de la théorie, à reconnaître similarités et différences. [...]

L'historien ne peut pas être un positiviste à l'ancienne. Il doit savoir ce qu'il cherche et, seulement s'il le sait, il pourra reconnaître si ce qu'il trouve cadre avec son hypothèse ou non ; et si ce n'est pas le cas, il doit essayer de concevoir un autre modèle. Il y a simplement des choses que l'on doit savoir sur le passé, c'est pour cela que la plupart des sociologues font de piètres historiens. [...] Mais le savoir et l'imagination ne suffisent pas. Il est nécessaire que nous construisions, ou reconstruisions un système cohérent, de préférence constant, de comportement ou de pensée – et qui puisse être, d'une certaine manière, déduit lorsque nous connaissons les hypothèses, les paramètres et les devoirs sociaux de base de la situation, même avant d'en savoir très long sur celle-ci. [...]

Cela demande trois étapes : nous devons tout d'abord identifier ce que les médecins appelleraient le « syndrome » – c'est-à-dire les « symptômes », ou morceaux du puzzle qui doivent être assemblés. Nous devons ensuite construire un modèle qui saisisse la signification de ces différents comportements, c'est-à-dire découvrir un ensemble d'hypothèses qui rendrait la combinaison de ces comportements cohérents selon un schéma rationnel. Nous devons enfin découvrir s'il existe des preuves indépendantes qui permettent de confirmer ces conjectures.

Source : HOBBSAWM Eric, *Marx et l'histoire. Textes inédits*, Paris, Demopolis, 2008, p. 77, p. 100-101 et p. 150-155.

➤ KUHN Thomas, L'histoire des sciences et les paradigmes

Introduction. Un rôle pour l'histoire

L'histoire, si on la considérait comme autre chose que des anecdotes ou des dates, pourrait transformer de façon décisive l'image de la science dont nous sommes actuellement empreints. Cette image a été tirée en grande partie, même par les scientifiques, de l'étude des découvertes scientifiques, telles qu'elles sont rapportées dans les classiques et, plus récemment, dans les manuels où chaque nouvelle génération scientifique apprend la pratique de son métier. Il est cependant inévitable que le but de tels livres soit de persuader et d'instruire ; le concept de science qu'on en tirerait n'a pas plus de chances de refléter la recherche qui leur a donné naissance que n'en aurait l'image d'une culture nationale tirée d'un prospectus de tourisme ou d'un manuel de langue. Cet essai se propose de montrer qu'ils nous ont égarés sur des points fondamentaux, et d'esquisser de la science la conception toute différente qui se dégage du compte rendu historique de l'activité de recherche elle-même. [...]

Face au développement scientifique, l'historien semble alors avoir deux tâches principales : d'une part, déterminer par quel homme et à quel moment chaque fait, loi ou théorie scientifique a été découvert ou inventé ; d'autre part, décrire et expliquer les masses d'erreurs, de mythes et de superstitions qui ont freiné l'accumulation des éléments constituant la doctrine scientifique moderne. [...]

Récemment, cependant, quelques historiens des sciences ont éprouvé des difficultés croissantes à remplir les fonctions que leur assigne ce concept de développement par accumulation. [...] Plus ils étudient de près par exemple la dynamique aristotélicienne, la chimie du phlogistique ou la thermodynamique calorique, plus ils ont la certitude que ces conceptions de la nature qui furent courantes en leur temps n'étaient, dans l'ensemble, ni moins scientifiques ni davantage le produit de l'idiosyncrasie humaine que celles qui sont courantes aujourd'hui. S'il faut appeler mythes ces croyances actuellement dépassées, alors les méthodes qui ont pu conduire à ces mythes, les raisons qui ont fait tenir ceux-ci pour vrais sont bien semblables à celles qui conduisent aujourd'hui à la connaissance scientifique. Si, au contraire, il faut les ranger dans la catégorie des sciences, la science a alors contenu des ensembles de croyances absolument incompatibles avec ceux qui sont les nôtres. Face à cette alternative, l'historien doit choisir la seconde possibilité : les théories dépassées ne sont pas par principe contraires à la science parce qu'elles ont été abandonnées. Mais alors il devient plus difficile de considérer le développement scientifique comme un processus d'accumulation. La même recherche historique qui met en lumière combien il est difficile d'isoler les inventions et découvertes individuelles nous amène à douter profondément du processus cumulatif par lequel, pensait-on, ces contributions individuelles s'étaient combinées pour constituer la science.

Le résultat de tous ces doutes et difficultés est une révolution historiographique dans l'étude de la science, bien que cette révolution n'en soit encore qu'à ses débuts. [...] Plutôt que

de rechercher dans la science d'autrefois ses contributions qui seraient durables selon notre point de vue moderne, ils s'efforceront de mettre en lumière l'ensemble historique que constituerait cette science à son époque. Ils ne se posent pas de questions, par exemple, sur les rapports entre les vues de Galilée et celles de la science moderne, mais plutôt sur ce qui lie ses conceptions à celles de son groupe, c'est à dire ses maîtres, ses contemporains et ses successeurs immédiats. Ils insistent en outre sur la nécessité d'étudier les opinions de ce groupe du point de vue (habituellement très différent de celui de la science moderne) qui donne à ces opinions le maximum de cohérence interne et l'adaptation la plus exacte aux phénomènes naturels. [...] Par leurs implications tout au moins, ces études historiques suggèrent la possibilité d'une nouvelle image de la science.

Source : KUHN, Thomas, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Champs Flammarion, 1983 [1^e éd. 1962].

➤ LABORIE Pierre, Opinion, comportements et structures mentales

Le rapport du mental et des émotions collectives au politique traverse ces travaux, avec l'idée que son analyse peut apporter des éléments décisifs dans l'explication du social et la compréhension des modes complexes de son fonctionnement. Elle repose sur des convictions qui se sont affermies avec le temps et l'expérience. J'en garderai deux. La première pose que l'histoire ne procède pas du seul jeu des structures et des déterminismes extérieurs. Conscients ou non de « faire de l'histoire », les hommes sont les acteurs de leur destin collectif. Ils agissent sur les transformations du monde qui les transforme à leur tour, ne serait-ce que parce que par la façon dont ils réagissent à l'événement, dont ils se l'approprient, le construisent et se déterminent par rapport à cette construction. La seconde découle de ce qui précède. Elle souligne l'importance fondamentale du mode de présence au monde des acteurs sociaux et la nécessité, pour l'historien, de retrouver quelques-uns des codes, des logiques de pensée, des formes de sensibilité et des catégories qui commandent et organisent ces représentations collectives. Nécessité qui vaut dans tous les cas, même quand l'absence d'épaisseur du temps pourrait laisser croire, de façon illusoire, à une proximité familière. Les années d'occupation apportent, sur ce point, une démonstration probante, avec des façons d'être et de sentir qui ont souvent disparu de la mémoire des témoins et qui, pour certaines, nous sont devenues complètement étrangères. L'art, la mémoire des lieux et les mots ou les images de la fiction restent alors seuls à en porter les traces.

Essayer de retrouver la manière dont les hommes ont pu penser leur rapport au réel à un moment de leur histoire, et ont pu se penser eux-mêmes dans le « réel » de cette histoire, en dehors de tout processus conscient de réflexion, n'exprime pas la prétention démesurée de lire dans les têtes. Il ne s'agit pas non plus d'établir une « vérité » des attitudes collectives, à coup sûr introuvable, pour affirmer « ils ont pensé ainsi », ou « ils ont été ceci ou cela », en faisant par ailleurs référence à un découpage uniforme du temps qui ne peut en aucune manière être le même pour tous et n'a donc aucune réalité. Mais seulement, plus modestement, d'appréhender des structures mentales, des configurations, des capacités ou des impossibilités d'identification, des hiérarchies d'attention ou d'intérêt, des chocs émotionnels, ou autres qui donnent accès aux modes de rationalité des représentations, aident au décryptage des imaginaires, renseignent sur les logiques et les ressorts souterrains des conduites collectives.

Entendue comme celle des attitudes et des comportements ordinaires, en y excluant les écarts entre les premières et les seconds, l'étude de l'opinion, en histoire, passe par ce chemin. Elle passe aussi par un questionnement spécifique des mots et des signes, à traquer au-delà des gisements habituels des sources. Les a priori paresseux et les grilles d'analyse formatées avec lesquelles l'histoire a longtemps abordé les phénomènes d'opinion ne résistent pas à la plongée dans les consciences troublées des années noires et des dérèglements antérieurs. Les clés ne correspondent pas aux serrures. Elles laissent l'historien démuni face à l'enchevêtrement des singularités multiples, face aux ambivalences, aux attentismes ou aux silences multiformes, au vivre-double, au mouvement incessant des invariants et des variables de la hiérarchie des préoccupations, aux traductions à donner aux formes pauvres et univoques des expressions

collectives... Plusieurs enseignements s'imposent d'eux-mêmes, que ce soit l'impossibilité de lier rationnellement, et de façon automatique, le sens des comportements collectifs à celui de leur manifestation explicite, ou l'attention particulière à porter aux changements dans le statut symbolique des questions posées par (ou à) l'opinion. Sur ce dernier point, par exemple, les effets de mutations dans la représentation banale des juifs en 1942 laissent apparaître des indications éclairantes. C'est enfin l'impossibilité de considérer les événements d'opinion comme des objets isolés, compartimentés, quasi autonomes, et, *a contrario*, la nécessité non seulement de les observer dans la durée, mais de les replacer dans les effets de miroir des systèmes de représentations et dans les interactions du champ de la réception.

Source : LABORIE, Pierre, *Les Français des années troubles. De la Guerre d'Espagne à la Libération*, Paris, Seuil, 2003.

➤ LABROUSSE Ernest, L'objet d'une nouvelle histoire sociale

Les voies de la recherche demeurent ainsi ouvertes dans toutes les directions. La vérité, c'est qu'une nouvelle histoire sociale commence, en liaison avec une histoire économique renouvelée et une sociologie en plein essor. Et que l'objet de cette histoire, au-delà de l'étude des groupes sociaux et de leurs rapports, est l'étude des rapports entre l'économique, le social et le mental. Peut-être y découvrirons-nous, parmi beaucoup d'autres choses, une nouvelle forme de la lutte entre le mouvement et la résistance. Le mouvement, c'est par excellence – mais non pas toujours – l'économique. Or, sur l'économique, retarde le social, quand l'impulsion vient de l'économique. Inversement, le social retarde l'économique, quand il a lui-même l'initiative. Autrement dit, la structure sociale est une résistance. Mais sur le social le mental retarde à son tour. Et le freinage du mental est le plus fort de tous. La mentalité d'un milieu change plus lentement que ce milieu lui-même. C'est bien pourquoi d'ailleurs nous ne pouvons que nous féliciter, en tant qu'historiens, de voir nos voisins sociologues poser, si nombreux aujourd'hui, le problème de la résistance aux changements. Plus encore que la structure sociale résiste la structure mentale de divers groupes sociaux considérés dans leur masse. Voulez-vous ma confession, présentée déjà publiquement, je tiens à vous en prévenir, devant d'autres auditoires ? Eh bien, c'est que nous avons fait jusqu'ici l'histoire des Mouvements et que nous n'avons pas fait assez l'histoire des Résistances. L'accélération de l'Histoire ne doit pas nous faire sous-estimer la lenteur de l'Histoire. La résistance de la mentalité en place est l'un des grands facteurs de l'Histoire lente. Elle bloque ou suspend les prises de conscience. Elle est la chance prodiguée des contre-révolutions.

Finalement, pour nous, – et c'est là ce qui importe – une étude concrète de mentalité collective ne peut être qu'une étude de mentalité sociale. Étude de mentalité : c'est-à-dire, ici, en gros, étude des jugements, de sentiments, d'attitudes. Jugements plus ou moins différenciés selon les groupes. Et selon les problèmes : la différenciation pouvant apparaître avec plus ou moins de force selon la nature des faits considérés, ou plutôt selon leur domaine – économique, nationale, religieuse. Mais la restitution de la mentalité globale demeure notre but – auquel nous ne sommes pas sûrs d'aborder. Nous verrons dans quelle mesure, à travers l'histoire, le lien apparaît avec le groupe ou la classe. Le concret collectif, à des degrés divers, est un concret social. Et nous retrouvons ici le social au centre, avec tout son poids.

Source : LABROUSSE, Ernest, *L'Histoire sociale, sources et méthodes*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p. 4-5.

➤ LANGLOIS C.-V. et SEIGNOBOS C., Le raisonnement constructif en histoire

I. Les faits historiques fournis par les documents ne suffisent jamais à remplir entièrement les cadres ; à beaucoup de questions ils ne donnent pas de réponse directe, il manque des traits nécessaires pour composer le tableau complet des états de société, des évolutions ou des événements. On sent le besoin irrésistible de combler ces lacunes.

Dans les sciences d'observation directe, lorsqu'un fait manque dans une série, on le cherche par une nouvelle observation. En histoire, où cette ressource manque, on cherche à étendre la connaissance en employant le raisonnement. [...]

Il y a deux façons d'employer le raisonnement, l'une négative, l'autre positive ; on va les examiner séparément.

II. Le raisonnement négatif, appelé aussi « argument du silence », part de l'absence d'indications sur un fait. La discussion de cet argument, fort employé autrefois... De ce qu'un fait n'est mentionné dans aucun document, on infère qu'il n'a pas existé ; l'argument s'applique à toute sorte de faits, usages de tout genre, évolutions, événements. Il repose sur une impression qui dans la vie s'exprime par la locution familière : « Si c'était arrivé, on le saurait » ; il suppose une proposition qui devrait se formuler ainsi : « Si le fait avait existé, il y aurait un document qui en parlerait. »

Pour avoir le droit de raisonner ainsi il faudrait que tout fait eût été observé et noté par écrit, et que toutes les notations eussent été conservées ; or la plupart des documents qui ont été écrits se sont perdus et la plupart des faits qui se passent ne sont pas notés par écrit. Le raisonnement serait faux dans la plupart des cas. Il faut donc le restreindre aux cas où les conditions qu'il suppose ont été réalisées. [...]

Le raisonnement négatif se trouve ainsi limité à des cas nettement définis. 1° L'auteur du document où le fait n'est pas mentionné voulait systématiquement noter tous les faits de cette espèce et devait les connaître tous. (Tacite cherchait à énumérer tous les peuples de la Germanie ; la *Notitia dignitatum* indiquait toutes les provinces de l'Empire ; l'absence sur ces listes d'un peuple ou d'une province prouve qu'ils n'existaient pas alors.) 2° Le fait, s'il eût existé, s'imposait à l'imagination de l'auteur de façon à entrer forcément dans ses conceptions. (S'il y avait eu des assemblées régulières du peuple franc, Grégoire de Tours n'aurait pu concevoir et décrire la vie des rois francs sans en parler.)

III. Le raisonnement positif part d'un fait (ou de l'absence d'un fait) établi par les documents pour en inférer un autre fait (ou l'absence d'un autre fait) que les documents n'indiquaient pas. Il est une application du principe fondamental de l'histoire, l'analogie de l'humanité présente avec l'humanité passée. Dans le présent on observe que les faits humains sont liés entre eux. Quand certain fait se produit, un autre se produit aussi, ou parce que le premier est la cause du second, ou parce qu'il en est l'effet, ou parce que tous deux sont les

effets d'une même cause. On admet que dans le passé les faits semblables étaient liés de même, et cette présomption se fortifie par l'étude directe du passé dans les documents. D'un fait qui s'est produit dans le passé, on peut donc conclure que les autres faits liés à ce fait se sont aussi produits.

Ce raisonnement s'applique à toute espèce de faits, usages, transformations, accidents individuels. A partir de tout fait connu on peut essayer d'inférer des faits inconnus. Or les faits humains, ayant tous leur cause dans un même centre qui est l'homme, sont tous reliés entre eux, non seulement entre faits de même espèce, mais entre faits des espèces les plus différentes. Il y a des liens non seulement entre les divers faits d'art, de religion, de mœurs, de politique, mais entre des faits de religion et des faits d'art, de politique, de mœurs ; en sorte que d'un fait d'une espèce on peut inférer des faits de toutes les autres espèces.

Source : LANGLOIS, Charles-Victor et SEIGNOBOS, Charles, *Introduction aux études historiques*, Paris, Kimé, 1992 [1^e éd. 1898], p. 207-213.

➤ LANGLOIS C.-V. et SEIGNOBOS C., La critique d'interprétation ou l'herméneutique

I. Quand un zoologiste décrit la forme et la longueur d'un muscle, quand un physiologiste présente le tracé d'un mouvement, on peut accepter en bloc leurs résultats parce qu'on sait par quelle méthode, par quels instruments, par quel système de notation ils les ont obtenus. Mais quand Tacite dit des Germains : *Arva per annos mutant*, on ne sait d'avance ni s'il a correctement procédé pour se renseigner, ni même en quel sens il a pris les mots *arva* et *mutant* ; il faut pour s'en assurer une opération préalable. Cette opération est la critique interne.

La critique est destinée à discerner dans le document ce qui peut être accepté comme vrai. Or le document n'est que le résultat dernier d'une longue série d'opérations dont l'auteur ne nous fait pas connaître le détail. Observer ou recueillir les faits, concevoir les phrases, écrire les mots, toutes ces opérations, distinctes les unes des autres, peuvent n'avoir pas été faites avec la même correction. Il faut donc *analyser* le produit de ce travail de l'auteur pour distinguer quelles opérations ont été incorrectes, afin de n'en pas accepter les résultats. Ainsi l'*analyse* est nécessaire à la critique ; toute critique commence par une analyse.

Pour être logiquement complète l'analyse devrait reconstituer *toutes* les opérations que l'auteur a dû faire et les examiner *une à une*, afin de chercher si chacune a été faite correctement. Il faudrait repasser par tous les actes successifs qui ont produit le document, depuis le moment où l'auteur a vu le fait qui est l'objet du document jusqu'au mouvement de sa main qui a tracé les lettres du document ; ou plutôt il faudrait remonter en sens inverse, échelon par échelon, depuis le mouvement de la main jusqu'à l'observation. Cette méthode serait si longue et si fastidieuse que personne n'aurait le temps ni la patience de l'appliquer.

La critique interne n'est pas, comme la critique externe, un instrument qu'on puisse manier pour le plaisir de le manier ; elle ne procure aucune jouissance directe, parce qu'elle ne résout définitivement aucun problème. On ne la pratique que par nécessité et on cherche à la réduire au strict minimum. L'historien le plus exigeant s'en tient à une méthode abrégée qui concentre toutes les opérations en deux groupes :

1° L'analyse du contenu du document et la critique positive d'interprétation, nécessaires pour s'assurer de ce que l'auteur a voulu dire ; 2° L'analyse des conditions où le document s'est produit et la critique négative, nécessaires pour contrôler les dires de l'auteur. Encore ce dédoublement du travail critique n'est-il pratiqué que par une élite. La tendance naturelle, même des historiens qui travaillent avec méthode, est de lire le texte avec la préoccupation d'y trouver directement des renseignements, sans penser à se représenter exactement ce que l'auteur a eu dans l'esprit. Cette pratique est excusable tout au plus pour les documents du XIX^e siècle, écrits par des hommes dont la langue et la façon de penser nous sont familières, dans les cas où une seule interprétation est possible. Elle devient dangereuse dès que les habitudes de langage ou de pensée de l'auteur s'écartent de celles de l'historien qui le lit ou que le sens du texte n'est pas évident et incontestable. Quiconque, lisant un texte, n'est pas occupé exclusivement de le

comprendre, arrive forcément à le lire à travers ses impressions ; dans le document il est frappé par les phrases ou les mots qui répondent à ses propres conceptions ou s'accordent avec l'idée a priori qu'il s'est formée des faits ; sans même s'en apercevoir, il détache ces phrases ou ces mots et en forme un texte imaginaire qu'il met à la place du texte réel de l'auteur.

II. Ici, comme toujours en histoire, la méthode consiste à résister au premier mouvement. Il faut se pénétrer de ce principe, évident mais souvent oublié, qu'un document ne contient que les idées de l'homme qui l'a écrit et il faut se faire une règle de commencer par comprendre le texte en lui-même, avant de se demander ce qu'on en peut tirer pour l'histoire. Ainsi on arrive à cette règle générale de méthode : l'étude de tout document doit commencer par une analyse du contenu sans autre but que de déterminer la pensée réelle de l'auteur.

Cette analyse est une opération préalable, séparée et indépendante. L'expérience engage, ici comme pour les travaux d'érudition, à adopter le système des fiches. Chaque fiche recevra l'analyse, soit d'un document, soit d'une partie distincte d'un document, soit d'un épisode d'un récit ; l'analyse devra indiquer, non seulement le sens général du texte, mais, autant que possible, le but et la conception de l'auteur. On fera bien de reproduire textuellement les expressions qui sembleront caractéristiques de la pensée de l'auteur.

Il peut suffire parfois d'avoir analysé le texte mentalement : on n'a pas toujours besoin d'écrire *matériellement* une fiche d'ensemble ; on se bornera alors à noter les traits dont on croit pouvoir tirer parti. – Mais contre le danger toujours présent de mettre son impression à la place du texte, il n'existe qu'une précaution sûre ; aussi fera-t-on bien de l'ériger en règle : s'astreindre à ne faire des extraits ou des analyses partielles d'un document qu'après en avoir fait une analyse d'ensemble, sinon matérielle, du moins mentale.

Analyser un document, c'est discerner et isoler toutes les idées exprimées par l'auteur. L'analyse se ramène ainsi à la critique d'interprétation.

L'interprétation passe par deux degrés, le sens littéral et le sens réel.

III. [...] Pour comprendre un texte, il faut d'abord en connaître la langue. Mais la connaissance *générale* de la langue ne suffit pas. Pour interpréter Grégoire de Tours, ce n'est pas assez de savoir en général le latin ; il faut encore une interprétation historique spéciale pour adapter cette connaissance générale au latin de Grégoire de Tours.

La tendance naturelle est d'attribuer à un même mot le même sens partout où on le rencontre. Instinctivement on traite la langue comme un système fixe de signes. C'est en effet le caractère des signes créés exprès pour l'usage scientifique, l'algèbre, la nomenclature chimique ; là, toute expression a un sens précis, qui est unique, absolu et invariable ; elle exprime une idée analysée et définie exactement et elle n'en exprime qu'une, toujours la même, à quelque endroit qu'elle soit placée, quel que soit l'auteur qui l'emploie. Mais la langue vulgaire, dans laquelle sont écrits les documents, est une langue flottante ; chaque mot exprime

une idée complexe et mal définie ; il a des sens multiples, relatifs et variables ; un même mot signifie plusieurs choses différentes ; il prend un sens différent dans un même auteur suivant les autres mots qui l'entourent ; il change de sens d'un auteur à un autre et dans le cours du temps. *Vel* signifie toujours *ou* en latin classique, il signifie *et* à certaines époques du moyen âge ; *suffragium*, qui veut dire suffrage en latin classique, prend au Moyen-âge le sens de *secours*. Il faut donc apprendre à résister à cet instinct qui nous porte à expliquer toutes les expressions d'un texte par le sens classique ou le sens habituel. L'interprétation grammaticale, fondée sur les règles générales de la langue, doit être complétée par l'interprétation historique fondée sur l'examen du cas particulier [...].

Source : LANGLOIS, Charles-Victor et SEIGNOBOS, Charles, *Introduction aux études historiques*, Paris, Kimé, 1992 [1^e éd. 1898], p. 123-132.

➤ LANGLOIS C.-V. et SEIGNOBOS C., Les conditions générales de la connaissance historique

Nous avons déjà dit que l'histoire se fait avec des documents et que les documents sont les traces des faits passés. C'est ici le lieu d'indiquer les conséquences enveloppées dans cette affirmation et dans cette définition.

Les faits ne peuvent être empiriquement connus que de deux manières : ou bien directement si on les observe pendant qu'ils se passent, ou bien indirectement, en étudiant les traces qu'ils ont laissées. Soit un événement tel qu'un tremblement de terre, par exemple : j'en ai directement connaissance si j'assiste au phénomène, indirectement si n'y ayant pas assisté, j'en constate les effets matériels (crevasses, murs écroulés), ou si ces effets ayant été effacés, j'en lis la description écrite par quelqu'un qui a vu soit le phénomène lui-même, soit ses effets. – Or le propre des « faits historiques¹ » est de n'être connus qu'indirectement, d'après les traces. La connaissance historique est, par essence, une connaissance indirecte. La méthode de la science historique doit donc différer radicalement de celle des sciences directes, c'est-à-dire de toutes les autres sciences, sauf la géologie, qui sont fondées sur l'observation directe. La science historique n'est pas du tout, quoi qu'on ait dit, une science d'observation.

Les faits passés ne nous sont connus que par les traces qui en ont été conservées. Ces traces, que l'on appelle documents, l'historien les observe directement, il est vrai, mais, après cela, il n'a plus rien à observer ; il procède désormais par voie de raisonnement pour essayer de conclure, aussi correctement que possible, des traces aux faits. Le document, c'est le point de départ ; le fait passé, c'est le point d'arrivée. Entre ce point de départ et ce point d'arrivée, il faut traverser une série complexe de raisonnements, enchaînés les uns aux autres, où les chances d'erreur sont innombrables ; la moindre erreur, qu'elle soit commise au début, au milieu ou à la fin du travail, peut vicier toutes les conclusions. La méthode « historique », ou indirecte, est par là visiblement inférieure à la méthode d'observation directe ; mais les historiens n'ont pas le choix : elle est la seule pour atteindre les faits passés, et l'on verra plus loin comment elle peut, malgré ces conditions défectueuses, conduire à une connaissance scientifique.

L'analyse détaillée des raisonnements qui mènent de la constatation matérielle des documents à la connaissance des faits est une des parties principales de la Méthodologie historique. C'est le domaine de la Critique. Les sept chapitres qui suivent y sont consacrés. – Essayons d'en esquisser d'abord, très sommairement, les lignes générales et les grandes divisions.

1. On peut distinguer deux espèces de documents. Parfois le fait passé a laissé une trace matérielle (un monument, un objet fabriqué). Parfois, et le plus souvent, la trace du fait est d'ordre psychologique : c'est une description ou une relation écrite. – Le premier cas est beaucoup plus simple que le second. Il existe, en effet, un rapport fixe entre certaines empreintes matérielles et leurs causes, et ce rapport, déterminé par des lois physiques, est bien connu. La trace psychologique, au contraire, est purement symbolique : elle n'est pas le fait lui-

même ; elle n'est pas même empreinte immédiate du fait sur l'esprit du témoin ; elle est seulement un signe conventionnel de l'impression produite par le fait sur l'esprit du témoin. Les documents écrits n'ont donc pas de valeur en eux-mêmes, comme les documents matériels ; ils n'en ont que comme signes d'opérations psychologiques, compliquées et difficiles à débrouiller. L'immense majorité des documents qui fournissent à l'historien le point de départ de ses raisonnements ne sont, en somme, que des traces d'opérations psychologiques.

Cela posé, pour conclure d'un document écrit au fait qui en a été la cause lointaine, c'est-à-dire pour savoir la relation qui relie ce document à ce fait, il faut reconstituer toute la série de causes intermédiaires qui ont produit le document. Il faut se représenter toute la chaîne des actes effectués par l'auteur du document à partir du fait observé par lui jusqu'au manuscrit (ou à l'imprimé) que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Cette chaîne, on la reprend en sens inverse, en commençant par l'inspection du manuscrit (ou de l'imprimé) pour aboutir au fait ancien. Tels sont le but et la marche de l'analyse critique.

D'abord, on observe le document. Est-il tel qu'il était lorsqu'il a été produit ? N'a-t-il pas été détérioré depuis ? On recherche comment il a été fabriqué afin de le restituer au besoin dans sa teneur originelle et d'en déterminer la provenance. Ce premier groupe de recherches préalables, qui porte sur l'écriture, la langue, les formes, les sources, etc., constitue le domaine particulier de la CRITIQUE EXTERNE ou critique d'érudition. – Ensuite intervient la CRITIQUE INTERNE : elle travaille au moyen de raisonnements par analogie dont les majeures sont empruntées à la psychologie générale, à se représenter les états psychologiques que l'auteur du document a traversés. Sachant ce que l'auteur du document a dit, on se demande : 1° qu'est-ce qu'il a voulu dire ? ; 2° s'il a cru ce qu'il a dit ; 3° s'il a été fondé à croire ce qu'il a cru. À ce dernier terme le document se trouve ramené à un point où il ressemble à l'une des opérations scientifiques par lesquelles se constitue toute science objective. Il devient une observation ; il ne reste plus qu'à le traiter suivant la méthode des sciences objectives⁴. Tout document a une valeur exactement dans la mesure où, après en avoir étudié la genèse, on le réduit à une observation bien faite. [...]

Source : LANGLOIS, Charles-Victor et SEIGNOBOS, Charles, *Introduction aux études historiques*, Paris, Kimé, 1992 [1^e éd. 1898], chap. 1.

¹ Cette expression souvent employée, a besoin d'être éclaircie. Il ne faut pas croire qu'elle s'applique à une *espèce* de faits. Il n'y a pas de faits historiques, comme il y a des faits chimiques. Le même fait est ou n'est pas historique suivant la façon dont on le connaît. Il n'y a que des procédés de connaissance historique. Une séance du Sénat est un fait d'observation directe pour celui qui y assiste ; elle devient historique pour celui qui l'étudie dans un compte rendu. L'éruption du Vésuve au temps de Pline est un fait géologique connu historiquement. Le caractère historique n'est pas dans les faits ; il n'est que dans le mode de connaissance.

➤ LAVISSE Ernest, Enseigner l'histoire

À l'enseignement historique incombe le devoir glorieux de faire aimer et de faire comprendre la patrie. Le patriotisme a besoin d'être cultivé, nous entendons le vrai patriotisme, très rare, hélas ! dans notre pays. Nous avons connu jadis un faux patriotisme, celui de Français fiers de la naturelle beauté de cette France, que la nature a parée de tous ces dons, au premier rang desquels est l'intelligence. Pour l'étranger, qu'ils ignoraient, ils n'avaient que du mépris. C'était une vanité frivole et, nous l'avons bien vu, hélas ! fragile. Elle s'est effondrée dans nos désastres : chez beaucoup elle a été remplacée par le mépris de soi-même, l'admiration de l'ennemi vainqueur, la résignation aux hontes subies, la renonciation même à toute idée de dignité nationale. Ne regrettons pas ce sentiment misérable qui nous a fait autant de mal, et qui a laissé, en s'évanouissant, ce résidu impur.

Le vrai patriotisme est à la fois un sentiment et la notion d'un devoir. Or, tous les sentiments sont susceptibles d'une culture, et toute notion, d'un enseignement. L'histoire doit cultiver le sentiment et préciser la notion. C'est pourquoi le maître rejettera les conseils de ceux qui prétendent réduire l'enseignement historique à l'étude du dernier siècle et de l'âge contemporain. Il y a dans le passé le plus lointain une poésie qu'il faut verser dans les jeunes âmes pour y fortifier le sentiment patriotique. Faisons-leur aimer nos ancêtres gaulois et les forêts des druides, Charles Martel à Poitiers, Roland à Roncevaux, Godefroy de Bouillon à Jérusalem, Jeanne d'Arc, Bayard, tous nos héros du passé, même enveloppés de légendes ; car c'est un malheur que nos légendes s'oublient, que nous n'ayons plus de contes du foyer, et que, sur tous les points de la France, on entende, pour toute poésie, chanter des refrains orduriers et bêtes, venus de Paris. Un pays comme la France ne peut vivre sans poésie et puisque nos poètes, même quand ils sont démocrates, n'écrivent point sur le peuple ; puisque la religion ne sait plus avoir de prise sur les âmes ; puisque le paysan n'est plus guère occupé de la matière et passionné que pour des intérêts, cherchons dans l'âme des enfants l'étincelle divine ; animons-la de notre souffle, et qu'elle chauffe cette âme réservée à de grands devoirs.

Les devoirs, il sera d'autant plus aisé de les faire comprendre que l'imagination des élèves, charmée par des peintures et par des récits, rendra leur raison enfantine plus attentive et plus docile. Tout l'enseignement du devoir patriotique se réduit à ceci : expliquer que les hommes qui depuis des siècles, vivent sur la terre de France, ont fait, par l'action et par la pensée, une certaine œuvre, à laquelle chaque génération a travaillé ; qu'un lien nous rattache à ceux qui ont vécu, à ceux qui vivront sur cette terre ; que nos ancêtres, c'est nous dans le passé ; que nos descendants, ce sera nous dans l'avenir. Il y a donc une œuvre française, continue et collective : chaque génération y a sa part, et, dans cette génération, tout individu a la sienne.

Enseignement moral et patriotique : là doit aboutir l'enseignement de l'histoire à l'école primaire. S'il ne doit laisser dans la mémoire que des noms, c'est-à-dire des mots, et des dates, c'est à dire des chiffres, autant vaut donner plus de temps à la grammaire et à l'arithmétique et ne pas dire un mot d'histoire.

Source : LAVISSE, Ernest, « Histoire », in F. BUISSON, *Dictionnaire de pédagogie*, Paris, 1882-93, p. 1271.

➤ LE GOFF Jacques, La « Nouvelle histoire »

On parle beaucoup actuellement de crise de l'histoire en général et de crise de l'école des Annales en particulier. Mais l'examen de cette histoire récente de la situation actuelle et des polémiques qu'on cherche à susciter mérite une étude et une réflexion approfondies. *Les Annales*, pour leur part, l'ont entamée, et vont y convier non seulement leurs lecteurs mais le milieu scientifique des historiens dans son ensemble et dans toute sa diversité. Un questionnaire va être lancé et en 1989, année du soixantième anniversaire de la revue, des réponses d'historiens y seront publiées et le comité de direction des *Annales* s'exprimera sur le passé et le présent de la « crise » et proposera des suggestions pour l'avenir.

Si crise il y a, en ce qui concerne l'histoire nouvelle, on peut avancer en tout cas qu'elle découle avant tout de deux phénomènes généraux. Le premier, c'est son succès même. Il est clair qu'en beaucoup de domaines, l'histoire économique et sociale, l'histoire non européocentrique, l'histoire des structures, l'histoire de la longue durée, l'histoire des marginaux, l'histoire du corps et de la sexualité et surtout peut-être l'histoire des mentalités se sont imposées. Mais, tout comme la véritable histoire d'une invention comprend celle de sa diffusion, la nouvelle histoire continue avec l'extension des défrichements, l'exploitation en profondeur des terrains conquis, l'ébauche des comparaisons, l'approfondissement de la diversité, etc. Passer d'une époque de pionniers à une époque d'exploitants et de producteurs n'a rien de déshonorant ni de frustrant. Le terme d'épigones n'est pas forcément péjoratif. Les épigones ont fait autant qu'Alexandre le monde hellénistique. Il est plaisant de voir que souvent les mêmes censeurs reprochent aux historiens des Annales de n'être plus que les épigones des grands ancêtres fondateurs et, en même temps, de leur être infidèles.

Le second phénomène qui retentit sur la situation de la nouvelle histoire est une incontestable crise des sciences sociales et de la notion même de social. On en voit bien quelques lignes de force. La première c'est la crise du progrès, perçue dès avant la dernière guerre mondiale par des esprits clairvoyants dont Georges Friedman qui publia son livre intitulé précisément *La crise du progrès*, en 1936.

La seconde, c'est ce qu'on a appelé un peu rapidement « la mort des idéologies ». La crise du marxisme n'a pas profondément affecté la nouvelle histoire dans la mesure où, si certains des principaux historiens de l'école des Annales, comme Fernand Braudel, ont vu en Marx un des principaux créateurs de modèles pour les sciences sociales en général et l'histoire en particulier, l'orthodoxie marxiste est restée étrangère à la nouvelle histoire. Mais il est possible que la conception d'une histoire totale ou globale ait eu un aspect idéologique qui a subi le contrecoup de la critique des idéologies.

Je pense toutefois que l'histoire vivante et en particulier la nouvelle histoire dans la mesure où elle constitue non un bloc mais une nébuleuse dont le noyau dur historique est l'école des Annales, n'ont pas cessé et ne doivent pas cesser d'avoir pour horizon et pour ambition une

histoire qui embrasse l'ensemble de l'évolution d'une société selon des modèles globalisants.
[...]

On me permettra aussi de souhaiter que les orchestrateurs de la crise de l'histoire soient, s'ils sont hommes du métier, aussi des praticiens, s'ils sont communicateurs, consciencieusement informés. Comment accorder de l'importance à ces médecins improvisés qui accourent au chevet de l'histoire nouvelle pour la déclarer malade, à ces donneurs de leçons qui n'ont pas produit un seul travail historique apportant sa pierre à l'édifice que les historiens de métier, anciens ou nouveaux, construisent par l'exercice de méthodes qui ne s'improvisent pas ? Car si l'histoire est d'abord l'exercice permanent d'un certain regard, d'un certain esprit critique, d'un certain « faire » elle est aussi pour une part cumulative.

Certains me le reprocheront sans doute mais, récusant une philosophie de l'histoire, je ne suis pas non plus un grand amateur de théorique. Je pense en revanche que l'histoire étant un métier, elle doit forger des outils, c'est-à-dire des méthodes et les soumettre à réflexion et à discussion. Trop souvent les historiens font inconsciemment, sans le savoir, de la théorie ou de l'idéologie dans leur travail et il faut prendre conscience ou faire prendre conscience de ce latent théorique. Mais il me paraît regrettable que certains s'érigent d'emblée en juges de la méthode et sans être même formés à l'épistémologie – qui s'apprend aussi – se font spécialistes de méthodologie historique sans s'être initiés à l'exercice érudit du métier d'historien.

Source : LE GOFF, Jacques, « Préface à la nouvelle édition », *La Nouvelle Histoire*, Bruxelles, Complexe, 1988 [1^e éd. 1978], p. 10-13.

➤ LE GOFF Jacques, Les chronologies en histoire

Ni thèse ni synthèse, cet essai est l'aboutissement d'une longue recherche : une réflexion sur l'histoire, sur les périodes de l'histoire occidentale, au sein de laquelle le Moyen Âge est mon compagnon depuis 1950. [...]

L'histoire, comme le temps qui est sa matière, apparaît d'abord comme continue. Mais elle est faite aussi de changements. Et, depuis longtemps, les spécialistes ont cherché à repérer et à définir ces changements en découpant, dans cette continuité, des sections que l'on a appelées d'abord les « âges » puis les « périodes » de l'histoire. Écrit en 2013, à l'heure où les effets quotidiens de la « mondialisation » sont de plus en plus tangibles, ce livre-parcours revient ainsi sur les diverses manières de concevoir les périodisations : les continuités, les ruptures, les façons de penser la mémoire de l'histoire.

Or l'étude de ces différents types de périodisation permet de dégager, me semble-t-il, ce que l'on peut appeler un « long Moyen Âge ». Et cela notamment si l'on reconsidère à la fois les significations que l'on a voulu attribuer, depuis le XIX^e siècle, à la « Renaissance » et la centralité de cette « Renaissance ».

Autrement dit, traitant du problème général du passage d'une période à l'autre, j'examine un cas particulier : la prétendue nouveauté de la « Renaissance » et son rapport au Moyen Âge. Ce livre met ainsi en évidence les caractéristiques majeures d'un long Moyen Âge occidental qui pourrait aller de l'Antiquité tardive (du III^e au VII^e siècle) jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

Cette proposition n'esquive pas la conscience que nous avons désormais de la mondialisation des histoires. Le présent et l'avenir engagent chaque secteur de l'historiographie à une remise à jour des systèmes de périodisation. C'est à cette tâche nécessaire que ce volume exploratoire aimerait aussi contribuer.

Si la « centralité » de la « Renaissance » se trouve au cœur de cet essai, incitant à renouveler notre vision historique, souvent trop étriquée, de ce Moyen Âge auquel j'ai consacré avec passion ma vie de chercheur, les questions soulevées concernent principalement la conception même de l'histoire en « périodes ».

Car reste à savoir si l'histoire est une et continue ou sectionnée en compartiments. Ou encore : faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?

Éclairant ces problèmes de l'historiographie, ce livre se veut une contribution, aussi modeste soit-elle, à la réflexion nouvelle liée aux histoires mondialisées.

Source : LE GOFF, Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Seuil, 2014, p. 7-10.

➤ LEVI-STRAUSS Claude, Méthode ethnologique et démarche historique

C'est donc aux rapports entre l'histoire et l'ethnologie au sens strict, que se ramène le débat. Nous nous proposons de montrer que la différence entre les deux n'est ni d'objet, ni de but ni de méthode, mais qu'ayant le même objet, qui est la vie sociale ; le même but, qui est une meilleure intelligence de l'homme ; et une méthode où varie seulement le dosage des procédés de recherche, elles se distinguent surtout par le choix de perspectives complémentaires ; l'histoire organisant ses données par rapport aux expressions conscientes, l'ethnologue par rapport aux conditions inconscientes de la vie sociale. [...]

Si, comme nous le croyons, l'activité inconsciente de l'esprit consiste à imposer des formes à un contenu, et si ces formes sont fondamentalement les mêmes pour tous les esprits, anciens et modernes, primitifs et civilisés, – comme l'étude de la fonction symbolique, telle qu'elle s'exprime dans le langage, le montre de façon si éclatante – il faut et il suffit d'atteindre la structure inconsciente, sous-jacente à chaque institution ou à chaque coutume, pour obtenir un principe d'interprétation valide pour d'autres institutions et d'autres coutumes, à condition, naturellement, de pousser assez loin l'analyse. [...]

Comment parvenir à cette structure inconsciente ? C'est ici que la méthode ethnologique et la méthode historique se rencontrent. Il est inutile d'invoquer à cette occasion le problème de structures diachroniques, pour lequel les connaissances historiques sont évidemment indispensables [...] Cependant même l'analyse des structures synchroniques implique un recours constant à l'histoire. [...]

Ainsi, l'ethnologie ne peut pas rester indifférente aux processus historiques et aux expressions les plus hautement conscientes des phénomènes sociaux. Mais, si elle leur porte la même attention passionnée que l'historien, c'est pour parvenir, par une sorte de marche régressive, à éliminer tout ce qu'elles doivent à l'événement et à la réflexion. Son but est d'attendre, par-delà l'image consciente et toujours différente que les hommes forment de leur devenir, un inventaire de possibilités inconscientes, qui n'existent pas en nombre illimité ; et dont le répertoire, et les rapports de compatibilité ou d'incompatibilité que chacune entretient avec toutes les autres, fournissent une architecture logique à des développements historiques qui peuvent être imprévisibles, sans être jamais arbitraires. En ce sens, la célèbre formule de Marx : “ Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne savent pas qu'ils la font”, justifie, dans son premier terme, l'histoire, et dans son second, l'ethnologie. En même temps, elle montre que les deux démarches sont indissociables. [...]

Car si l'ethnologue consacre principalement son analyse aux éléments inconscients de la vie sociale, il serait absurde de supposer que l'historien les ignore. Nous ne sommes plus au temps d'une histoire politique qui se contentait d'enfiler chronologiquement les dynasties et les guerres sur le fil des rationalisations secondaires et des réinterprétations. L'histoire économique est, largement, l'histoire d'opérations inconscientes. [...]

Une remarque finale précisera notre pensée. On distingue traditionnellement l'histoire et l'ethnologie par l'absence ou la présence de documents écrits dans les sociétés où elles font leur étude respective. La distinction n'est pas fausse ; mais nous ne la croyons pas essentielle, car elle découle des caractères profonds que nous avons essayé de déterminer plutôt qu'elle ne les explique. [...]

L'ethnologue s'intéresse surtout à ce qui n'est pas écrit, non pas tant parce que les peuples qu'il étudie sont incapables d'écrire, que parce que ce à quoi il s'intéresse est différent de tout ce que les hommes songent habituellement à fixer sur la pierre ou sur le papier. Jusqu'à présent, une répartition des tâches, justifiée par des traditions anciennes et par les nécessités du moment, a contribué à confondre les aspects théorique et pratique de la distinction, donc à séparer plus qu'il ne convient l'ethnologie de l'histoire. C'est seulement quand elles aborderont de concert l'étude des sociétés contemporaines qu'on pourra pleinement apprécier les résultats de leur collaboration et se convaincre que, là comme ailleurs, elles ne peuvent rien l'une sans l'autre.

Source : LEVI-STRAUSS, Claude, « Histoire et ethnologie », *Revue de Métaphysique et de morale*, 54^e année, n° 3-4, 1949, p. 363-391. Repris dans *Anthropologie structurale*, 1974 [1^e éd. 1958], p. 9-39.

➤ LORAUX Nicole, Éloge de l'anachronisme

L'anachronisme est la bête noire de l'historien, le péché capital contre la méthode dont le nom seul suffit à constituer une accusation infamante, l'accusation – somme toute – de ne pas être un historien puisqu'on manie le temps et les temps de façon erronée. Aussi l'historien se garde-t-il en général soigneusement d'importer des notions que l'époque de référence est censée n'avoir pas connues, et encore plus de procéder à des comparaisons – par principe indues – entre deux conjonctures que des siècles séparent. Mais, par-là, l'historien risque inévitablement d'être entravé, interdit d'audace, au contraire de l'anthropologue qui, dans des conditions analogues, recourt sans état d'âme à la pratique de l'analogie. [...]

Mais il importe moins d'avoir sa conscience pour soi que d'avoir *l'audace d'être historien*, ce qui revient peut-être à assumer le risque de l'anachronisme (ou, du moins, d'une certaine dose d'anachronisme), à condition que ce soit en toute connaissance de cause et en choisissant les modalités de l'opération. [...]

Il faut user d'anachronisme pour aller vers la Grèce ancienne à condition que l'historien assume le risque de poser précisément à son objet grec des questions qui ne soient pas déjà grecques ; qu'il accepte de soumettre son matériau antique à des interrogations que les anciens ne se sont pas posés ou du moins n'ont pas formulées ou, mieux, n'ont pas découpées comme telles. [...] Tout n'est pas possible absolument lorsqu'on applique au passé des questions du présent, mais on peut du moins tout expérimenter à condition d'être à tout moment conscient de l'angle d'attaque et de l'objet visé.

Source : LORAUX, Nicole, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain, l'ancien et le nouveau*, 27, 1993, p. 23-39.

➤ LORAUX Nicole, Thucydide n'est pas un collègue

Qu'est-ce qu'un texte antique ? Un document ou un monument. Un document, voie d'accès déjà là vers une réalité lointaine mais cependant présente, inscrite dans les lignes de tel décret que le temps n'a pas effacées, dans les pages de tel écrit d'histoire où, à l'usage de cette postérité que nous sommes, se conserve, inentamée, la vérité de la guerre du Péloponnèse. Un monument, à jamais élevé dans le jardin des humanités, soustrait à la corrosion du temps comme à la relativité des lectures, et auquel on a rapport sous le signe de l'admiration : on en exalte la beauté. [...] Un texte antique ? de l'histoire à l'état brut *ou* de la pure littérature.

Parce que le travail y est pour ainsi dire déjà fait, puisque « l'enquête s'y est donné pour fin l'explication rationnelle, dégagée des interprétations métaphysiques et mythologiques », l'histoire de Thucydide, où se lirait la « naissance de la pensée historique moderne »⁵, pourrait servir de guide absolument fiable à l'historien contemporain de la Grèce. Et de fait, le récit de Thucydide sert bien de canevas à tout exposé des événements de la guerre du Péloponnèse, à toute étude historique de la période qui sépare ce conflit des guerres médiques, période que tout un chacun nomme d'après Thucydide – la Pentécontaétie – et raconte d'après le récit qu'il en fait, observant éventuellement que cette « source fondamentale » est « regrettablement brève et incomplète »⁶.

Parce que Thucydide est censé penser l'histoire comme nous la pensons, il n'y aurait à son œuvre d'autre approche que celle de la proximité [...] dialoguant, par-dessus vingt-cinq siècles, avec l'historien athénien. [...] Peut-être aux historiens nourris de son œuvre Thucydide parle-t-il donc comme un collègue à des collègues. Mais un jour vient (devrait venir) inévitablement où, renonçant à la répétition formulaire du discours du maître, ceux-là même qui, au nom de la raison historique, adoptaient sans discuter des catégories grecques, refusent de se contenter d'un document tout prêt et rendent l'*Histoire* de Thucydide à son statut de texte, prenant de ce fait assez de recul pour la constituer en document : dès lors le travail historique n'est plus « déjà fait », il est à inventer.

Rendre l'*Histoire* de Thucydide à son statut de texte pour la traiter en document sur l'écriture de l'histoire au V^e siècle : énoncer un tel propos n'est pas céder au goût du paradoxe, mais faire un pas dans la compréhension de ce qu'est un texte antique.

Source : LORAUX, Nicole, « Thucydide n'est pas un collègue », *Quaderni di Storia*, 12, 1980, p. 55-81.

⁵ WILL, Édouard, *Le Monde grec et l'Orient, Le V^e siècle* (t.1), Paris, 1972, p. 513-514.

⁶ WILL, Édouard, *ibid*, p. 125.

➤ MARX Karl, ENGELS Friedrich, La lutte des classes, moteur de l'histoire

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire des luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte.

Dans les premières époques historiques, nous constatons presque partout une organisation complète de la société en classes distinctes, une échelle graduée de conditions sociales. Dans la Rome antique, nous trouvons des patriciens, des chevaliers, des plébéiens, des esclaves; au Moyen Âge, des seigneurs, des vassaux, des maîtres de corporation, des compagnons, des serfs et, de plus, dans chacune de ces classes, une hiérarchie particulière.

La société bourgeoise moderne, élevée sur les ruines de la société féodale, n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte à celles d'autrefois. Cependant, le caractère distinctif de notre époque, de l'époque de la bourgeoisie, est d'avoir simplifié les antagonismes de classes. La société se divise de plus en deux vastes camps ennemis, en deux grandes classes diamétralement opposées : la bourgeoisie et le prolétariat.

Des serfs du Moyen Âge naquirent les bourgeois des premières agglomérations urbaines; de cette population municipale sortirent les premiers éléments de la bourgeoisie. La découverte de l'Amérique, la circumnavigation de l'Afrique offrirent à la bourgeoisie naissante un nouveau champ d'action. Les marchés des Indes Orientales et de la Chine, la colonisation de l'Amérique, le commerce colonial, la multiplication des moyens d'échange et, en général, des marchandises donnèrent un essor jusqu'alors inconnu au négoce, à la navigation, à l'industrie et assurèrent, en conséquence, un développement rapide à l'élément révolutionnaire de la société féodale en dissolution.

L'ancien mode d'exploitation féodal ou corporatif de l'industrie ne suffisait plus aux besoins qui croissaient sans cesse à mesure que s'ouvraient de nouveaux marchés. La manufacture prit sa place. La moyenne bourgeoisie industrielle supplanta les maîtres de jurande; la division du travail entre les différentes corporations céda la place à la division du travail au sein de l'atelier même. Mais les marchés s'agrandissaient sans cesse : la demande croissait toujours. La manufacture, à son tour, devint insuffisante. Alors, la vapeur et la machine révolutionnèrent la production industrielle. La grande industrie moderne supplanta la manufacture; la moyenne bourgeoisie industrielle céda la place aux millionnaires de l'industrie, aux chefs de véritables armées industrielles, aux bourgeois modernes. La grande industrie a créé le marché mondial, préparé par la découverte de l'Amérique. Le marché mondial accéléra prodigieusement le développement du commerce, de la navigation, des voies de communication. Ce développement réagit à son tour sur l'extension de l'industrie; et, au fur et à mesure que l'industrie, le commerce, la navigation, les chemins de fer se développaient, la

bourgeoisie grandissait, décuplant ses capitaux et refoulant à l'arrière-plan les classes liguées par le Moyen Âge.

La bourgeoisie, nous le voyons, est elle-même le produit d'un long développement, d'une série de révolutions dans le mode de production et les moyens de communication. A chaque étape de l'évolution que parcourait la bourgeoisie correspondait pour elle un progrès politique. Classe opprimée par le despotisme féodal, association armée s'administrant elle-même dans la commune, ici, république urbaine indépendante; là, Tiers état taillable et corvéable de la monarchie, puis, durant la période manufacturière. Contrepoids de la noblesse dans la monarchie féodale ou absolue, pierre angulaire des grandes monarchies, la bourgeoisie, depuis l'établissement de la grande industrie et du marché mondial, s'est finalement emparée de la souveraineté politique exclusive dans l'État représentatif moderne. Le gouvernement moderne n'est qu'un comité qui gère les affaires communes de la classe bourgeoise tout entière.

La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire. [...] Nous assistons aujourd'hui à un processus analogue. Les conditions bourgeoises de production et d'échange, le régime bourgeois de la propriété, la société bourgeoise moderne, qui a fait surgir de si puissants moyens de production et d'échange, ressemblent au magicien qui ne sait plus dominer les puissances infernales qu'il a évoquées. Depuis des dizaines d'années, l'histoire de l'industrie et du commerce n'est autre chose que l'histoire de la révolte des forces productives modernes contre les rapports modernes de production, contre le régime de propriété qui conditionnent l'existence de la bourgeoisie et sa domination. Il suffit de mentionner les crises commerciales qui, par leur retour périodique, menacent de plus en plus l'existence de la société bourgeoise. Chaque crise détruit régulièrement non seulement une masse de produits déjà créés, mais encore une grande partie des forces productives déjà existantes elles-mêmes. Une épidémie qui, à toute autre époque, eût semblé une absurdité, s'abat sur la société, - l'épidémie de la surproduction. La société se trouve subitement ramenée à un état de barbarie momentanée; on dirait qu'une famine, une guerre d'extermination lui ont coupé tous ses moyens de subsistance; l'industrie et le commerce semblent anéantis. Et pourquoi ? Parce que la société a trop de civilisation, trop de moyens de subsistance, trop d'industrie, trop de commerce. Les forces productives dont elle dispose ne favorisent plus le régime de la propriété bourgeoise; au contraire, elles sont devenues trop puissantes pour ce régime qui alors leur fait obstacle; et toutes les fois que les forces productives sociales triomphent de cet obstacle, elles précipitent dans le désordre la société bourgeoise tout entière et menacent l'existence de la propriété bourgeoise. Le système bourgeois est devenu trop étroit pour contenir les richesses créées dans son sein. - Comment la bourgeoisie surmonte-t-elle ces crises ? D'un côté, en détruisant par la violence une masse de forces productives; de l'autre, en conquérant de nouveaux marchés et en exploitant plus à fond les anciens. A quoi cela aboutit-il ? A préparer des crises plus générales et plus formidables et à diminuer les moyens de les prévenir. Les armes dont la bourgeoisie s'est servie pour abattre la féodalité se retournent aujourd'hui contre la bourgeoisie elle-même [car] elle a produit aussi les hommes qui manieront ces armes, les ouvriers modernes, les prolétaires.

Source : MARX, Karl et ENGELS, Friedrich, *Manifeste du Parti communiste*, 1847.

➤ MARX Karl, L'histoire comme processus dialectique

Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience.

À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure. Lorsqu'on considère ces bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel - qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse - des conditions de production économiques et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. Pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi ; il faut, au contraire, expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les rapports de production.

Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre, car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours, que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir. À grands traits, les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne peuvent être qualifiés d'époques progressives de la formation sociale économique. Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme contradictoire du processus de production sociale, contradictoire non pas dans le sens d'une contradiction individuelle, mais d'une contradiction qui naît des conditions d'existence sociale des individus ; cependant les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cette contradiction. Avec cette formation sociale s'achève donc la préhistoire de la société humaine.

Source : MARX, Karl, Préface à *Critique de l'économie politique*, 1859.

➤ MARX Karl, ENGELS Friedrich, La conception matérialiste de l'histoire (1)

Il nous faut commencer par constater la première présupposition de toute existence humaine, donc de toute histoire, c'est-à-dire la présupposition selon laquelle il faut que les hommes soient en mesure de vivre pour pouvoir « faire l'histoire ». Font partie de la vie surtout le fait de boire et de manger, le logement, les vêtements et quelques autres choses encore. Le premier acte historique est donc l'engendrement des moyens de satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même, et c'est là un acte historique, une condition fondamentale de toute histoire qui doit nécessairement être remplie aussi bien aujourd'hui qu'il y a des millénaires, chaque jour et à chaque heure, afin simplement de maintenir les hommes en vie. [...] Donc la première chose dans toute conception historique, c'est d'observer ce fait fondamental dans toute son importance et de lui faire droit. [...] La deuxième chose, c'est que le premier besoin lui-même une fois satisfait, l'action de le satisfaire et l'instrument de satisfaction déjà acquis conduisent à de nouveaux besoins. [...] Le troisième rapport qui entre ici d'emblée dans le développement historique est le suivant : les hommes, qui renouvellent quotidiennement leur propre vie, commencent à faire d'autres hommes, à se reproduire – le rapport entre homme et femme, parents et enfants, la *famille*. [...] Du reste, il ne faut pas saisir ces trois côtés de l'activité sociale comme trois stades différents mais, justement, seulement comme trois côtés [...] qui ont existé simultanément [...] et qui se font encore valoir aujourd'hui dans l'histoire. [...]

Toute l'ancienne conception de l'histoire soit a laissé complètement de côté cette base effective de l'histoire, soit ne l'a considérée que comme quelque chose de secondaire, qui ne serait pas en connexion avec le cours de l'histoire. [...] Ce faisant, le rapport des hommes à la nature est exclu de l'histoire [...] De ce fait, elle n'a pu voir dans l'histoire que les affaires d'État, qui relèvent de la politique, les luttes religieuses et, en général, théoriques et, pour chaque époque, il lui a fallu spécialement *partager l'illusion de cette époque*. Si une époque s' imagine par exemple qu'elle est déterminée par des motifs purement « politiques » ou « religieux », bien que la « religion » et la « politique » ne soient que les formes que prennent les motifs effectifs qui la déterminent, alors celui qui en écrit l'histoire accepte cette opinion. « L'imagination », la « représentation » que ces hommes déterminés ont de leur pratique effective est transformée en l'unique puissance déterminante et active qui domine et détermine la pratique de ces hommes. [...] Alors que dans la vie courante, tout *shopkeeper* sait très bien faire la différence entre ce que quelqu'un prétend être et ce qu'il est effectivement, notre historiographie n'est pas encore parvenue à cette connaissance triviale. Elle croit sur parole ce que chaque époque dit et s' imagine à propos d'elle-même.

Source : ENGELS, Friedrich et MARX, Karl, « Feuerbach et Histoire », *L'Idéologie allemande*, 1845-1846, Paris, Les Éditions sociales, « GEME », 2014, p. 60-65, 102-105, 142-143. Traduction de Jean Quétier et Guillaume Fondu.

➤ MARX Karl, La conception matérialiste de l'histoire (2)

Les présuppositions par lesquelles nous débutons ne sont pas arbitraires, elles ne sont pas des dogmes mais des présuppositions effectives dont on ne peut faire abstraction que dans l'imagination. Ce sont les individus effectifs, leur action et leurs conditions de vie matérielles, aussi bien celles qu'ils trouvent déjà là que celles qu'ils engendrent par leur propre action. Ces présuppositions sont donc constatables par une voie purement empirique.

La première présupposition de toute histoire humaine est naturellement l'existence d'individus humains vivants. Le premier état de fait à constater est donc l'organisation corporelle de ces individus ainsi que leur rapport, donné par là-même, au reste de la nature. Nous ne pouvons naturellement ici nous occuper ni de la constitution physique des hommes eux-mêmes, ni des conditions naturelles que les hommes trouvent là avant eux : les rapports géologiques, oro-hydrographiques, climatiques et autres. Pour écrire l'histoire, il faut nécessairement partir de ces bases fondamentales naturelles et de leur modification par l'action des hommes au cours de l'histoire.

On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion, ou par tout ce qu'on veut d'autre ; eux-mêmes ne commencent à se distinguer des animaux qu'à partir du moment où ils commencent à *produire* leurs moyens de vivre, un pas en avant qui est conditionné par leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens de vivre, c'est indirectement leur vie matérielle elle-même que les hommes produisent.

Le mode sous lequel les hommes produisent leurs moyens de vivre dépend d'abord de la constitution même des moyens de vivre qu'ils trouvent là avant eux et qu'il leur faut reproduire. Ce mode de la production ne doit pas simplement être considéré du côté suivant, à savoir qu'il est la reproduction de l'existence physique des individus. Il est bien plutôt un type déterminé d'activité de ces individus, un type déterminé d'expression de leur vie, un *mode de vie* déterminé de ces individus. Les individus sont leur manière d'exprimer leur vie. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, aussi bien avec ce qu'ils produisent, qu'avec la *manière* dont ils produisent. Donc, ce que sont les individus dépend des conditions matérielles de leur production.

Cette production n'entre en scène qu'avec l'*accroissement de la population*. Elle présuppose elle-même à son tour un *commerce* des individus entre eux. La forme de ce commerce est à son tour conditionnée par la production.

Source : ENGELS, Friedrich et MARX, Karl, « Feuerbach – L'idéologie en général et plus spécialement la philosophie allemande », *L'Idéologie allemande*, 1845-1846, Paris, Les Éditions sociales, « GEME », 2014, p. 270-275. Traduction de Jean Quétier et Guillaume Fondu.

➤ MICHELET Jules, L'histoire, une « résurrection de la vie intégrale »

Cette œuvre laborieuse d'environ quarante ans fut conçue d'un moment, de l'éclair de Juillet. Dans ces jours mémorables, une grande lumière se fit, et j'aperçus la France.

Elle avait des annales, et non point une histoire. Des hommes éminents l'avaient étudiée surtout au point de vue politique. Nul n'avait pénétré dans l'infini détail des développements divers de son activité (religieuse, économique, artistique, etc.). Nul ne l'avait encore embrassée du regard dans l'unité vivante des éléments naturels et géographiques qui l'ont constituée. Le premier je la vis comme une âme et une personne.

L'illustre Sismondi, ce persévérant travailleur, honnête et judicieux, dans ses annales politiques, s'élève rarement aux vues d'ensemble. Et, d'autre part, il n'entre guère dans les recherches érudites. Lui-même avoue loyalement qu'écrivant à Genève il n'avait sous la main ni les actes ni les manuscrits.

Au reste, jusqu'en 1830 (même jusqu'en 1836), aucun des historiens remarquables de cette époque n'avait senti encore le besoin de chercher les faits hors des livres imprimés, aux sources primitives, la plupart inédites alors, aux manuscrits de nos bibliothèques, aux documents de nos archives.

Cette noble pléiade historique qui, de 1820 à 1830, jette un si grand éclat, MM. De Barante, Guizot, Mignet, Thiers, Augustin Thierry, envisagea l'histoire par des points de vue spéciaux et divers. Tel fut préoccupé de l'élément de race, tel des institutions, etc., sans voir peut-être assez combien ces choses s'isolent difficilement, combien chacune d'elles réagit sur les autres. La race, par exemple, reste-t-elle identique sans subir l'influence des mœurs changeantes ? Les institutions peuvent-elles s'étudier suffisamment sans tenir compte de l'histoire des idées, de mille circonstances sociales dont elles surgissent ? Ces spécialités ont toujours quelque chose d'un peu artificiel, qui prétend éclaircir, et pourtant peut donner de faux profils, nous tromper sur l'ensemble, en dérober l'harmonie supérieure.

La vie a une condition souveraine et bien exigeante. Elle n'est véritablement la vie qu'autant qu'elle est complète. Ses organes sont tous solidaires et ils n'agissent que d'ensemble. Nos fonctions se lient, se supposent l'une l'autre. Qu'une seule manque, et rien ne vit plus. On croyait autrefois pouvoir par le scalpel isoler, suivre à part chacun de nos systèmes ; cela ne se peut pas, car tout influe sur tout. Ainsi, ou tout, ou rien. Pour retrouver la vie historique, il faudrait patiemment la suivre en toutes ses voies, toutes ses formes, tous ses éléments. Mais il faudrait aussi, d'une passion plus grande encore, refaire et rétablir le jeu de ces forces diverses dans un puissant mouvement qui redeviendrait la vie même.

Un maître dont j'ai eu, non le génie sans doute, mais la violente volonté, Géricault, entrant dans le Louvre (dans le Louvre d'alors où tout l'art de l'Europe se trouvait réuni), ne parut pas troublé. Il dit : « C'est bien ! Je m'en vais le refaire. ». En rapides ébauches qu'il n'a

jamais signées, il allait saisissant et s'appropriant tout. Et, sans 1815, il eût tenu parole. Telles sont les passions, les furies du bel âge.

Plus compliqué encore, plus effrayant était mon problème historique posé comme résurrection de la vie intégrale, non pas dans ses surfaces, mais dans ses organismes intérieurs et profonds. Nul homme sage n'y eût songé. Par bonheur, je ne l'étais pas.

Dans le brillant matin de Juillet, sa vaste espérance, sa puissante électricité, cette entreprise surhumaine, n'effraya pas un jeune cœur. Nul obstacle à certaines heures. Tout se simplifie par la flamme. Mille choses embrouillées s'y résolvent, y retrouvent leurs vrais rapports, et (s'harmonisant) s'illuminent. Bien des ressorts, inertes et lourds s'ils gisent à part, roulent d'eux-mêmes, s'ils sont replacés dans l'ensemble.

Telle fut ma foi du moins, et cet acte de foi, quelle que fût ma faiblesse, agit. Ce mouvement immense s'ébranla sous mes yeux. Ces forces variées, et de nature et d'art, se cherchèrent, s'arrangèrent, malaisément d'abord. Les membres du grand corps, peuples, races, contrées, s'agencèrent de la mer au Rhin, au Rhône, aux Alpes, et les siècles marchèrent de la Gaule à la France.

Tous, amis, ennemis, dirent « que c'était vivant ». Mais quels sont les vrais signes bien certains de la vie ? Par certaine dextérité, on obtient de l'animation, une sorte de chaleur ; parfois le galvanisme semble dépasser la vie même par ses bonds, ses efforts, des contrastes heurtés, des surprises, de petits miracles. La vraie vie a un signe tout différent, sa continuité. Née d'un jet, elle dure, et croît placidement, lentement, *uno tenore*. Son unité n'est pas celle d'une petite pièce en cinq actes, mais (dans un développement souvent immense) l'harmonique identité d'âme.

La plus sévère critique, si elle juge l'ensemble de mon livre, n'y méconnaîtra pas ces hautes conditions de la vie. Il n'a été nullement précipité, brusqué ; il a eu, tout au moins, le mérite de la lenteur. Du premier au dernier volume, la méthode est la même ; telle elle est en un mot dans ma Géographie, telle en mon Louis XV, et telle en ma Révolution. Ce qui n'est pas moins rare dans un travail de tant d'années, c'est que la forme et la couleur s'y soutiennent. Mêmes qualités, mêmes défauts. Si ceux-ci avaient disparu, l'œuvre serait hétérogène, discolore elle aurait perdu sa personnalité. Telle quelle, il vaut mieux qu'elle reste harmonique et un tout vivant.

Source : MICHELET, Jules, « Préface », *Histoire de France*, Paris, 1869.

➤ MICHELET Jules, La prise de la Bastille

Le 13 au soir, il y avait encore des doutes, et il n'y en eut plus le matin. Le soir était plein de trouble, de fureur désordonnée. Le matin fut lumineux et d'une sérénité terrible. Une idée se leva sur Paris avec le jour, et tous virent la même lumière.

Une lumière dans les esprits, et dans chaque cœur une voix : Va, et tu prendras la Bastille ! Cela était impossible, insensé, étrange à dire... Et tous le crurent néanmoins. Et cela, se fit. La Bastille, pour être une vieille forteresse, n'en était pas moins imprenable, à moins d'y mettre plusieurs jours et beaucoup d'artillerie. Le peuple n'avait, en cette crise, ni le temps ni les moyens de faire un siège régulier. L'eût-il fait, la Bastille n'avait pas à craindre, ayant assez de vivres pour attendre un secours si proche, et d'immenses munitions de guerre. Ses murs de dix pieds d'épaisseur au sommet des tours, de trente ou quarante à la base, pouvaient rire longtemps des boulets ; et ses batteries, à elle, dont le feu plongeait sur Paris, auraient pu, en attendant, démolir tout le Marais, tout le faubourg Saint-Antoine. Ses tours percées d'étroites croisées et de meurtrières, avec doubles et triples grilles, permettaient à la garnison de faire en toute sûreté un affreux carnage des assaillants.

L'attaque de la Bastille ne fut nullement raisonnable. Ce fut un acte de foi. Personne ne proposa. Mais tous crurent et tous agirent. Le long des rues, des quais, des ponts, des boulevards, la foule criait à la foule : « À la Bastille ! à la Bastille ! »... Et dans le tocsin qui sonnait, tous entendaient : « À la Bastille ! » [...]

Les vieillards qui ont eu le bonheur et le malheur de voir tout ce qui s'est fait dans ce demi-siècle unique, où les siècles semblent entassés, déclarent que tout ce qui suivit de grand, de national, sous la République et l'Empire, eut cependant un caractère partiel, non unanime, que le seul 14 juillet fut le jour du peuple entier. Qu'il reste donc, ce grand jour, qu'il reste, une des fêtes éternelles du genre humain, non seulement pour avoir été le premier de la délivrance, mais pour avoir été le plus haut dans la concorde !

Que se passa-t-il dans cette courte nuit, où personne ne dormit, pour qu'au matin, tout dissentiment, toute incertitude disparaissant avec l'ombre, ils eussent les mêmes pensées ? [...] Là pourtant, on le devine assez par ce qui suivit, là chacun fit dans son cœur le jugement dernier du passé, chacun, avant de frapper, le condamna sans retour... L'histoire revint cette nuit-là, une longue histoire de souffrances, dans l'instinct vengeur du peuple. L'âme des pères qui, tant de siècles, souffrirent, moururent en silence, revint dans les fils et parla. Hommes forts, hommes patients, jusque-là si pacifiques, qui deviez frapper en ce jour le grand coup de la Providence, la vue de vos familles, sans ressource autre que vous, n'amollit pas votre cœur. Loin de là, regardant une fois encore vos enfants endormis, ces enfants dont ce jour allait faire la destinée, votre pensée grandie embrassa les libres générations qui sortiraient de leur berceau, et sentit dans cette journée tout le combat de l'avenir !...

L'avenir et le passé faisaient tous deux même réponse ; tous deux, ils dirent : « Va ! »... Et ce qui est hors du temps, hors de l'avenir et hors du passé, l'immuable droit le disait aussi. L'immortel sentiment du juste donna une assiette d'airain au cœur agité de l'homme, il lui dit : « Va paisible, que t'importe ? Quoi qu'il t'arrive, mort, vainqueur, je suis avec toi ! »

Et qu'est-ce que la Bastille faisait à ce peuple ? Les hommes du peuple n'y entrèrent presque jamais... Mais la justice lui parlait, et une voix qui plus fortement encore parle au cœur, la voix de l'humanité et de la miséricorde, cette voix douce qui semble faible et qui renverse les tours, déjà depuis dix ans, elle faisait chanceler la Bastille.

Source : MICHELET, Jules, *Histoire de la Révolution*, 1847, livre I, chapitre VII.

➤ NOIRIEL Gérard, Histoire et sociologie

Lorsqu'on examine le programme du présent colloque, on constate la persistance du refus de définir l'histoire sociale. Je dirais même que l'indifférence des historiens à cet égard s'est encore accentuée. L'esquisse de définition, à partir d'une hiérarchie des niveaux, faisant la part belle à l'économisme, a été massivement abandonnée. Les raisons qui ont abouti à ce rejet – refus du déterminisme économique et d'un certain « dogmatisme » quantitatif – sont les meilleurs arguments que l'histoire sociale peut avancer pour montrer les progrès qu'elle a accomplis depuis les années 1960. Il n'empêche qu'aucune nouvelle définition d'ensemble n'est aujourd'hui proposée pour remplacer la problématique labrousienne, l'accent mis sur les problèmes méthodologiques, les études de cas, les comparaisons avec les autres disciplines. Bref, plus que jamais on définit le champ par l'exemple et par la pratique et non par une réflexion sur les contours de l'objet. Ce qui peut paraître d'autant plus surprenant que de nombreuses études récentes, en France comme en Allemagne ou aux États-Unis, imputent la crise de « l'histoire-science sociale » à l'émiettement de ses objets, et attribuent cet émiettement à l'absence de conceptualisation rigoureuse.

Pour comprendre les raisons qui expliquent la persistance de cette approche « empiriste », il faut faire l'histoire de l'histoire sociale car cette dernière porte encore en elle la trace des conflits initiaux qui lui ont donné naissance. La définition du « social » constitue un enjeu majeur des luttes qui opposent historiens et sociologues à la fin du XIX^e siècle. Pour contrer les philosophes durkheimiens qui s'efforcent de légitimer l'existence institutionnelle de la sociologie en la présentant comme la seule discipline scientifique et en proclamant que l'histoire est condamnée à disparaître, les historiens développent deux types d'arguments. Le premier a été défendu par Charles Seignobos. Il commence par retracer l'évolution du mot « social » depuis le XVIII^e siècle en montrant que chez Rousseau le terme a encore un sens politique [...]. Par opposition au « politique », le « social » désigne les institutions et les formes de vie collective non directement organisées par le gouvernement : la famille, les associations, les groupes ... « En ce sens, souligne Seignobos, l'histoire sociale serait l'étude des classes ». Mais, selon lui, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le mot devient plus éclectique. Il désigne les études qui se consacrent à la « société » [...]. Seignobos en conclut que les faits sociaux sont soit « les produits d'autres actes [...] ou des moyens » pour atteindre « une fin d'une autre espèce (c'est le cas des faits économiques) ». Les faits sociaux sont des conditions nécessaires des autres faits ; mais ils n'en sont pas les supports. C'est pourquoi l'histoire sociale est dépendante des autres histoires [...]. Enfin, ajoute Seignobos, pour qu'un phénomène soit social, il faut qu'il soit « humain » ; d'où la nécessité de retrouver les hommes et leurs motifs, ce que seule l'histoire peut réussir, du fait qu'à la différence de la sociologie, elle refuse de confondre les faits biologiques et les faits sociaux. L'argumentation que Henri Hauser développe au cours de la même période s'inscrit elle aussi dans le cadre des rivalités avec la sociologie, mais, à la différence de Seignobos, Hauser ne cherche pas à minimiser la place du « social » dans l'histoire ; au contraire, il lui donne une extension maximum en affirmant qu'il « n'est point d'histoire qui ne soit sociale par quelque endroit ». Dans cette perspective, c'est parce que l'histoire se confond avec le « social » qu'elle englobe la sociologie. Cette

argumentation sera reprise constamment, mais sous des formes diverses, par les historiens dans leurs polémiques avec les sociologues dans les années 1960. À tel point que l'on peut affirmer que si l'histoire sociale a été définie depuis le début du siècle comme une « histoire globale », c'est parce que la réflexion des historiens sur le sujet a été sans cesse hypothéquée par des luttes ayant pour enjeu l'hégémonie sur le monde intellectuel. [...]

Ce contexte polémique a eu pour effet que les « historiens sociaux » se sont tous enfermés dans une approche empiriste qui leur laissait le beau rôle et ont constamment refusé d'éclaircir leurs rapports avec la sociologie. Si à présent nous pouvons envisager autrement l'histoire sociale et mettre en question la confusion « histoire sociale/histoire globale », c'est parce que la querelle de légitimité qui correspondait à la phase d'institutionnalisation des principales disciplines n'a plus de raison d'être, aucune d'elles aujourd'hui ne remettant en cause l'existence des autres.

Source : NOIRIEL, Gérard, « Les enjeux pratiques de la construction de l'objet. L'exemple de l'immigration » in CHARLE, Christophe (dir.), *Histoire sociale, histoire globale ? Actes du colloque des 27 et 28 janvier 1989*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1993, p. 105-116.

➤ NOIRIEL Gérard, L'unité du « métier d'historien » face aux relations de pouvoir

Si on définit ce « métier » comme l'ensemble des activités exercées par un historien dans sa vie professionnelle, on peut les regrouper en trois grands ensembles : les activités de savoir (qui englobent non seulement la critique des sources, mais aussi la réflexion nécessaire à l'élaboration d'une problématique de recherche et les efforts d'écriture visant à exposer le résultat de ces recherches), les activités de mémoire évoquées plus haut (notamment l'enseignement) et les activités de pouvoir. Pour comprendre en quoi consistent ces dernières, il faut avoir présent à l'esprit un autre texte célèbre sur le « métier d'historien » : la conférence prononcée par Max Weber (1959) en 1919 sur la « vocation de savant ». Dans ce texte, Weber met d'emblée l'accent sur un problème que Marc Bloch n'aborde pas dans *Apologie* : le rapport à l'État. Contrairement à l'image qu'ils aiment souvent donner d'eux-mêmes, et sur ce point Marc Bloch n'échappe pas à la règle, les historiens d'aujourd'hui ne sont pas des « artisans », accomplissant en toute liberté leur « chef-d'œuvre ». Ce sont généralement des fonctionnaires qui exercent une activité salariée, issue de la division bureaucratique du travail intellectuel. Dans ces conditions, qu'ils le veuillent ou non, ils sont dépendants de l'État qui leur assure leurs moyens de subsistance.

Mais pour pouvoir mener à bien leur activité scientifique, c'est-à-dire produire des connaissances historiques et non cautionner la mémoire d'État (mémoire nationale), ils doivent nécessairement tenir à distance le pouvoir d'État, en résistant collectivement aux empiètements du monde politique dans les affaires du monde savant. Cette résistance collective est possible parce que les historiens font partie d'une communauté institutionnalisée, régie par des relations de pouvoir fondées sur des normes scientifiques propres à la discipline. Du fait que les États démocratiques ont délégué aux communautés universitaires le soin d'évaluer les productions de leurs membres (jury de thèses, commissions de recrutement, comités de rédaction des revues spécialisées, etc.), ceux qui occupent une position dominante au sein de ces communautés exercent en effet une forme de pouvoir qui n'est pas directement politique, mais qui est bien réelle comme le savent tous ceux qui la subissent (ou qui l'ont subie). À cet égard, la communauté des historiens est traversée par une contradiction majeure puisque ses membres sont liés entre eux par ce qui les divise : les activités de jugement scientifique qui décident des postes, des promotions, des tirages, de la notoriété, bref de tous les ingrédients qui nourrissent la compétition et la concurrence entre les universitaires. On comprend dans ces conditions pourquoi Max Weber accorde, dans sa conférence, une place essentielle à la question des nominations. Il s'agit, en effet, d'un enjeu central dans la vie scientifique, car situé au croisement des deux types de relations de pouvoir dans lesquels sont pris les historiens (comme tous les autres universitaires) : relations de pouvoir étatique (c'est l'État qui crée et finance les postes d'enseignant-chercheur) et relations de pouvoir scientifique (c'est la communauté de spécialistes qui choisit parmi les postulants ceux qui occuperont ces postes). En m'appuyant sur ces réflexions de Max Weber, j'ai été conduit à émettre l'hypothèse que l'unité du métier d'historien ne doit pas être recherchée du côté de la méthode historique comme le croyait Marc Bloch, mais du côté des activités du pouvoir auquel tout historien doit se soumettre, pour

pouvoir être désigné officiellement comme tel. Il est évident qu'aujourd'hui beaucoup d'historiens de l'époque contemporaine, pour ne prendre qu'un exemple, sont – au niveau de leurs recherches spécialisées – plus proches des sociologues, des anthropologues ou des politistes que des historiens de l'Antiquité. Mais cette distance énorme du point de vue des compétences et des activités de recherche n'empêche pas que les « contemporanéistes » et les « antiquisants » se considèrent tous comme des « historiens ».

On ne peut expliquer ce paradoxe que si l'on a conscience du rôle essentiel que joue le processus de nomination dans la construction des identités collectives (qu'elles soient nationales, ethniques ou professionnelles). C'est la raison pour laquelle, il est légitime, me semble-t-il, d'affirmer que les relations de pouvoir (qui décident des nominations) constituent le facteur décisif grâce auquel le « métier d'historien » peut conserver son unité. Marc Bloch n'aborde pratiquement jamais la question des relations de pouvoir dans *Apologie*, parce que celles-ci, comme on l'a vu, sont fondées sur des rapports de concurrence entre les historiens. Elles apparaissent comme la « partie honteuse » de notre métier, celle qui divise notre communauté professionnelle, alors que Marc Bloch cherchait surtout, dans *Apologie*, à mettre en valeur ce qui peut nous réunir. Pour prolonger la piste ouverte dans ce livre, il nous revient, aujourd'hui, de trouver un moyen d'intégrer la question de nos activités de pouvoir au sein de la réflexion sur l'histoire, sans toutefois mettre davantage en péril la dimension collective de notre métier.

Source : NOIRIEL, Gérard, *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, 2003.

➤ NOIRIEL Gérard, Une crise du savoir historique

L'innovation en panne ?

Pour beaucoup d'historiens plus que les mutations professionnelles évoquées plus haut, ce sont les incertitudes concernant le savoir historique lui-même qui constituent le signe le plus évident de la « crise de l'histoire ». Je reviendrai longuement dans les chapitres suivants sur ces discussions « épistémologiques ». On peut noter d'emblée que ce n'est pas la productivité de la recherche elle-même qui est mise en cause. Il suffit de parcourir le sommaire des revues spécialisées ou le catalogue des éditeurs pour constater que l'histoire conserve aujourd'hui un important dynamisme, surtout si l'on se place au niveau international. Les constats alarmistes portent essentiellement sur la faiblesse de l'innovation dans la discipline. Dans un éditorial consacré au « tournant critique », le comité de rédaction des *Annales* affirmait, à la fin des années 1980 : « aujourd'hui, le temps semble venu des incertitudes ». Et la revue évoquait une « nouvelle donne encore confuse et qu'il s'agit de définir pour exercer demain le métier d'historien ». Pour les auteurs de ce texte, c'est l'affaiblissement des alliances interdisciplinaires que l'histoire avait nouées depuis soixante ans qui constitue la raison fondamentale de la crise. « Le reclassement des disciplines remet en cause des primautés établies (et) les voies traditionnelles par lesquelles circulait l'innovation [...]. Quand la convergence des sciences sociales constituait à la fois une conviction partagée et un horizon des pratiques, les travaux de terrain, plus circonscrits, faisaient voir sur pièces ce que pouvait être les voies concrètes de l'échange entre les disciplines et capitalisaient les profits communs ». Pour s'adapter à ces mutations la revue amorce alors un virage – passé inaperçu en dépit de son importance – qui se traduit, quelques années plus tard, par l'ouverture du comité de rédaction à des non-historiens et par l'abandon du sous-titre qui avait contribué à fixer l'identité des *Annales* tout au long de la période glorieuse de l'après-guerre. [...]

Le fait que les historiens ne soient plus capables aujourd'hui de s'accorder sur ce qu'est la « science de l'histoire » est un argument souvent avancé pour justifier le constat d'« éclatement » de la discipline. La multiplication des polémiques, souvent d'une grande violence, qui opposent les historiens entre eux, constitue l'une des illustrations les plus spectaculaires de l'ampleur des incompréhensions qui minent la communauté. Il est incontestable que l'ouverture de l'histoire sur le monde extérieur depuis trente ans, en multipliant les occasions de malentendus entre chercheurs, a largement contribué au développement de ces polémiques [...].

Parler aujourd'hui d'une « crise de l'histoire » peut paraître d'autant plus paradoxal, ou malveillant, que jamais la discipline n'a été saisie, apparemment, d'une telle frénésie d'innovation. Il ne se passe plus d'année, voire de semestre, sans que la naissance d'un nouveau « paradigme » ne soit annoncée. Depuis quelques années, les « tournants » et les « révolutions » historiographiques se succèdent à un rythme qui donne le tournis. Après le lancement de la « nouvelle histoire » à la fin des années 1970, ont été annoncés un « tournant linguistique », puis un « tournant critique », l'avènement d'une « nouvelle histoire intellectuelle », une

« nouvelle histoire culturelle », un « nouvel historicisme », une « histoire philosophique des idées », une « autre histoire sociale » une « autre histoire du politique », une « histoire du quotidien », une « ego-histoire », et même une « alter-histoire ». J'en ai certainement oublié.

Que leurs auteurs me pardonnent ! Pour ceux qui pensent encore qu'un programme de recherches ne vaut que par la qualité et l'ampleur des travaux empiriques qu'il est capable de promouvoir, une telle profusion de projets et la rapidité avec laquelle ils se renouvellent, ne sont pas un signe de richesse, mais plutôt un symptôme de crise. Des « paradigmes » qui ne subissent pas l'épreuve de la recherche empirique ne constituent rien de plus que de « prophéties autoréalisantes ». L'histoire économique et sociale des *Annales* – tant décriée aujourd'hui – a été mise en œuvre avant d'avoir été annoncée et a mobilisé des centaines de chercheurs à travers le monde pendant plusieurs décennies. Quel que soit leur intérêt intellectuel, les « paradigmes » d'aujourd'hui n'engagent, bien souvent, que leurs auteurs, et ne vivent – pour certains d'entre eux en tout cas – que le temps d'un livre, voire d'un colloque. Cette fuite en avant est l'une des conséquences du tournant « épistémologique » qu'a pris la réflexion des historiens sur leur discipline au début des années 1970. [...]

Source : NOIRIEL, Gérard, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996, p. 33-34, 38 et p. 123-125.

➤ NORA Pierre, Entre mémoire et histoire

Mémoire, histoire : loin d'être synonymes, nous prenons conscience que tout les oppose. La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations. L'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus. La mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel ; l'histoire, une représentation du passé. Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que des détails qui la confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensible à tous les transferts, écrans, censures ou projections. L'histoire, parce qu'opération intellectuelle et laïcissante, appelle analyse et discours critique. La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours. La mémoire sort d'un groupe qu'elle soude, ce qui revient à dire, comme Halbwachs l'a fait, qu'il y a autant de mémoires que de groupes ; qu'elle est, par nature, multiple et démultipliée, collective, plurielle et individualisée. L'histoire, au contraire, appartient à tous et à personne, ce qui lui donne vocation à l'universel. La mémoire s'enracine dans le concret, dans l'espace, le geste, l'image et l'objet. L'histoire ne s'attache qu'aux continuités temporelles, aux évolutions et aux rapports des choses. La mémoire est un absolu et l'histoire ne connaît que le relatif.

Au cœur de l'histoire, travaille un criticisme destructeur de mémoire spontanée. La mémoire est toujours suspecte à l'histoire, dont la mission vraie est de la détruire et de la refouler. L'histoire est délégitimation du passé vécu. À l'horizon des sociétés d'histoire, aux limites d'un monde complètement historisé, il y aurait désacralisation ultime et définitive. Le mouvement de l'histoire, l'ambition historienne ne sont pas l'exaltation de ce qui s'est véritablement passé, mais sa néantisation. Sans doute un criticisme généralisé conserverait-il des musées, des médailles et des monuments, c'est-à-dire l'arsenal nécessaire à son propre travail, mais en les vidant de ce qui, à nos yeux, en fait des lieux de mémoire. Une société qui se vivrait intégralement sous le signe de l'histoire ne connaîtrait en fin de compte, pas plus qu'une société traditionnelle, des lieux où ancrer sa mémoire.

Un des signes les plus tangibles de cet arrachement de l'histoire à la mémoire est peut-être le début d'une histoire de l'histoire, l'éveil, en France tout récent, d'une conscience historiographique. L'histoire, et plus précisément celle du développement national, a constitué la plus forte de nos traditions collectives ; par excellence, notre milieu de mémoire. Des chroniqueurs du Moyen Âge aux historiens contemporains de l'histoire « totale », toute la tradition historique s'est développée comme l'exercice réglé de la mémoire et son approfondissement spontané, la reconstitution d'un passé sans lacune et sans faille. Aucun des grands historiens, depuis Froissart, n'avait, sans doute, le sentiment de ne représenter qu'une mémoire particulière. Commines n'avait pas conscience de ne recueillir qu'une mémoire dynastique. La Popelinière une mémoire française, Bossuet une mémoire monarchique et chrétienne, Voltaire la mémoire des progrès du genre humain, Michelet uniquement celle du

« peuple » et Lavisser la seule mémoire de la nation. Bien au contraire, ils étaient pleins du sentiment que leur tâche consistait à établir une mémoire plus positive que les précédentes, plus englobante et plus explicative. L'arsenal scientifique dont l'histoire s'est dotée au siècle dernier n'a fait que puissamment renforcer l'établissement critique d'une mémoire vraie. Tous les grands remaniements historiques ont consisté à élargir l'assiette de la mémoire collective.

Dans un pays comme la France, l'histoire de l'histoire ne peut être une opération innocente. Elle traduit la subversion intérieure d'une histoire-mémoire par une histoire-critique. Toute histoire est par nature critique, et tous les historiens ont prétendu dénoncer les mythologies mensongères de leurs prédécesseurs. Mais quelque chose de fondamental commence quand l'histoire commence à faire sa propre histoire. La naissance d'un souci historiographique, c'est l'histoire qui se met en devoir de traquer en elle ce qui n'est pas elle, se découvrant victime de la mémoire et faisant effort pour s'en délivrer. [...]

Basculement du mémoriel à l'historique, d'un monde où l'on avait des ancêtres à un monde du rapport contingent à ce qui nous a fait, passage d'une histoire totémique à une histoire critique ; c'est le moment des lieux de mémoire. On ne célèbre plus la nation, mais on étudie ses célébrations.

Source : NORA, Pierre, « Entre mémoire et histoire », dans NORA, P. (dir.), *Les Lieux de mémoire. I. La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. XIX-XXV.

- NORA Pierre et LE GOFF Jacques, « Nouvelle histoire », nouvelles approches

Première partie : Nouveaux problèmes

- L'opération historique, Michel de Certeau
- Le quantitatif en histoire, François Furet
- L'histoire conceptualisante, Paul Veyne
- Les voies de l'histoire avant l'écriture, André Leroi-Gourhan
- L'histoire des peuples sans histoire, Henri Moniot
- L'acculturation, Nathan Wachtel
- Histoire sociale et idéologie des sociétés, Georges Duby
- Histoire marxiste, histoire en construction, Pierre Vilar
- Le retour de l'événement, Pierre Nora

Deuxième partie : Nouvelles approches

- L'archéologie, Alain Schnapp
- L'économie : Les crises économiques, Jean Bouvier
- L'économie : Dépassement et prospective, Pierre Chaunu
- La démographie, André Burguière
- Anthropologie religieuse, Alphonse Dupront
- Histoire religieuse, Dominique Julia
- La littérature, Jean Starobinski
- L'art, Henri Zerner
- Les sciences, Michel Serres
- La politique, Jacques Julliard

Troisième partie : Nouveaux objets

- Le climat : l'histoire de la pluie et du beau temps, Emmanuel Le Roy Ladurie
- L'inconscient : l'épisode de la prostituée dans *Que faire ?* et dans *Le Sous-sol*, Alain Besançon
- Le mythe : Orphée au miel, Marcel Detienne
- Les Mentalités : une histoire ambiguë Jacques Le Goff
- La langue : linguistique et histoire, Jean-Claude Chevalier
- Le livre : un changement de perspective, Roger Chartier et Daniel Roche
- Les jeunes : le cru, l'enfant grec et le cuit Pierre Vidal-Naquet
- Le corps : l'homme malade et son histoire, Jean-Pierre Peter et Jacques Revel
- La cuisine : un menu au XIXe siècle, Jean-Paul Aron
- L'opinion publique : apologie pour le sondage, Jacques Ozouf
- Le film : une contre-analyse de la société, Marc Ferro
- La fête : sous la Révolution française, Mona Ozouf

Source : NORA, Pierre et LE GOFF, Jacques, *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974.

➤ PROST Antoine, L'histoire et l'historien

S'il est vrai, comme on tentera de le montrer ici, que l'histoire dépend de la position sociale et institutionnelle de celui qui l'écrit, il serait mal venu de taire le contexte dans lequel ces réflexions ont été élaborées. Ce livre est né d'un cours, et c'est au sens propre du terme qu'il s'intitule *Leçons sur l'histoire*. [...]. Jusqu'à la fin des années 1980, la réflexion méthodologique sur l'histoire passait en France pour inutile. [...]. À plus forte raison, ils [les historiens] estiment prétentieux et périlleux d'entreprendre une réflexion systématique sur leur discipline : ce serait revendiquer une position de chef d'école qui répugne à leur modestie – fût-elle feinte – et qui, surtout, les exposerait à la critique peu bienveillante de collègues auxquels ils craindraient de paraître vouloir apprendre le métier. La réflexion épistémologique semblait porter atteinte à l'égalité des « maîtres » de la corporation. S'en dispenser c'est éviter à la fois de perdre son temps et de s'offrir aux critiques des pairs. [...] L'entreprise unificatrice de Braudel et des partisans d'une histoire totale qui récapitulait en elle l'apport de toutes les autres sciences sociales a débouché sur une crise de confiance : à force d'emprunter à l'économie, à la sociologie, à l'ethnologie, à la linguistique leurs questions, leurs concepts et leurs méthodes, l'histoire connaît aujourd'hui une crise d'identité qui suscite réflexion. Bref, F. Dosse a raison d'en faire le titre d'un livre : l'histoire est aujourd'hui en « miettes ». [...].

L'histoire, c'est ce que font les historiens.

La discipline nommée histoire n'est pas une essence éternelle, une idée platonicienne. C'est une réalité elle-même historique, c'est-à-dire située dans le temps et dans l'espace, portée par des hommes qui se disent historiens et sont reconnus comme tels, reçue comme histoire par des publics variés. Il n'existe pas une Histoire *sub specie aeternitatis*, dont les caractères traverseraient immuables les vicissitudes du temps, mais des productions diverses que les contemporains d'une époque donnée s'accordent à considérer comme de l'histoire. C'est-à-dire qu'avant d'être une discipline scientifique, comme elle le prétend et comme elle l'est effectivement jusqu'à un certain point, l'histoire est une pratique sociale.

Source : PROST, Antoine, *Douze Leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, « Points/Histoire », 1996, p. 7-13.

➤ ROMILLY Jacqueline de, L'historien et ses sources : l'exemple de Thucydide

La lecture de l'œuvre de Thucydide révèle immédiatement des particularités de forme assez remarquables. Non seulement les discours, avec leur entrelacs de formules et leur brève densité, mais le récit lui-même, avec sa fermeté dépouillée et son éclat de théorème, suggèrent un art exceptionnel. [...] Chercher à définir les caractères que prend l'exposé chez Thucydide, c'est donc chercher comment, à partir des données diverses que lui apportent ses enquêtes, il arrivé à élaborer ce discours éminemment cohérent et personnel qu'est son récit ; et les particularités formelles de l'œuvre définissent, en somme, son attitude même par rapport à l'histoire. A une époque où l'histoire en général se trouve l'objet d'une attention exceptionnelle, une telle étude peut donc revêtir un intérêt de plus. Après tant de travaux traitant soit de l'histoire elle-même, en tant que devenir humain, soit de la connaissance qui peut en être prise et de ses limites, l'analyse des procédés employés en fait par un historien comme Thucydide peut se présenter, en quelque sorte, comme un exemple et une application.

L'exemple fourni par Thucydide est même privilégié. Et il ne l'est pas seulement du fait qu'il s'agit d'un des premiers historiens dignes de ce nom, ni même d'un des plus grands : il l'est justement à cause des caractères que l'on signalait plus haut, et qui rendent particulièrement sensible, dans son œuvre, le rôle actif et constructeur joué par l'historien dans l'élaboration de l'histoire.

Sans doute attend-on plutôt qu'un historien s'efface, se tienne à l'écart, soit « objectif ». Mais, dans la pratique, qu'entendra-t-on par-là ? On dira évidemment qu'il doit être scrupuleux dans son enquête et honnête dans toutes les indications de fait qu'il fournit. On dira aussi qu'ensuite, en écrivant son récit, il doit s'abstenir d'y mêler, sous forme de commentaires, ses appréciations personnelles. Mais lui suffira-t-il de ces vertus pour atteindre l'objectivité ? Ce serait trop simple. Un historien ne cesse de choisir. [...]

L'histoire de Thucydide réunit, du point de vue de l'objectivité, des conditions exceptionnellement favorables. Thucydide rapporte des faits contemporains, sur lesquels il lui était aisé de se renseigner avec minutie ; et il se trouve qu'il l'a fait avec un soin et une impartialité universellement reconnus. Il a, du reste, choisi un sujet limité – l'histoire d'une guerre – ce qui lui permet une enquête particulièrement complète. [...]

En outre, chaque fois que cela a été possible nous avons essayé de rapprocher ces procédés du mouvement de pensée contemporain, cherchant ainsi en quoi Thucydide se distinguait de ses prédécesseurs pour élaborer des méthodes plus proches des nôtres, en quoi aussi il se montrait fidèle à des habitudes anciennes, durables ou provisoires, qui aujourd'hui nous déroutent, justement parce qu'elles correspondent à ce qui, dans l'héritage de la Grèce classique, a été perdu ou abandonné.

Source : ROMILLY, Jacqueline de, « Introduction », *Histoire et raison chez Thucydide*, Paris, Belles Lettres, 1967 [1^e éd. 1956], p. 9-19.

➤ **RENOUVIN Pierre et DUROSELLE Jean-Baptiste, L’histoire des « forces profondes »**

L’action des États [se] trouve « au centre des relations internationales ». [...] Dans ces relations, l’histoire diplomatique étudie les initiatives ou les gestes des gouvernements, leurs décisions et, dans la mesure où elle le peut, leurs intentions. Cette étude est indispensable, mais elle est bien loin de suffire à apporter les éléments d’explication. Pour comprendre l’action diplomatique, il faut chercher à percevoir les influences qui en ont orienté le cours. Les conditions géographiques, les mouvements démographiques, les intérêts économiques et financiers, les traits de la mentalité collective, les grands courants sentimentaux, voilà quelles forces profondes ont formé le cadre des relations entre les groupes humains et, pour une large part, déterminé leur caractère. L’homme d’État, dans ses décisions ou dans ses projets, ne peut les négliger ; il en subit l’influence, et il est obligé de constater quelles limites elles imposent à son action. Pourtant, lorsqu’il possède soit des dons intellectuels, soit une fermeté de caractère, soit un tempérament qui le portent à franchir ces limites, il peut essayer de modifier le jeu de ces forces et de les utiliser à ses propres fins. Il est à même, par la politique économique, d’améliorer la mise en valeur des ressources naturelles ; il tente d’agir sur les conditions démographiques ; il s’efforce, par la presse et par l’école, d’orienter les tendances de la mentalité collective ; il n’hésite pas, quelquefois, à prendre les initiatives qui provoquent, dans l’opinion publique, un élan de passion. Étudier les relations internationales sans tenir grand compte des conceptions personnelles, des méthodes, des réactions sentimentales de l’homme d’État, c’est négliger un facteur important, parfois essentiel. [...]

D’une part, nous avons étudié comment l’influence des forces profondes s’est manifestée, en fait, dans les relations internationales depuis un peu plus d’un siècle, c’est-à-dire depuis que se sont développées les grandes transformations économiques, les grands mouvements démographiques, et depuis que les formes du sentiment national se sont affirmées avec une vigueur singulière. [...] D’autre part, nous avons examiné, par des analyses comparées, quel rôle ont effectivement joué, dans certaines occasions, la personnalité et les idées de l’homme d’État. [...] Dans quelles conditions est-il amené à prendre ses décisions ? Il faut chercher à comprendre par quels processus concrets les forces profondes exercent une impulsion sur l’homme d’État et, réciproquement, comment celui-ci essaie de les modifier.

Source : RENOUVIN, Pierre et DUROSELLE, Jean-Baptiste, *Introduction à l’histoire des relations internationales*, Paris, Armand Colin, 1991, p. 1-2.

➤ ROUSSO Henry, « Vous n’y étiez pas »

La scène se passe en 1989 à l’Institut d’histoire du temps présent, une équipe du CNRS. Ce jour-là, François Bédarida, le directeur, préside une réunion consacrée à la préparation d’un colloque international sur « le régime de Vichy et les Français » prévu pour l’année suivante. Un désaccord sur le contenu survient entre lui et deux jeunes chercheurs, Denis Peschanski et moi-même. Historien de renom, âgé de 63 ans, le premier a vécu l’Occupation comme étudiant et comme résistant, dans la mouvance de Témoignage chrétien. Les seconds ont tous les deux 35 ans et se sont investis dans l’aventure d’une institution créée une dizaine d’années plus tôt pour structurer et développer une historiographie du contemporain. La discussion s’anime, la tension monte. Soudain, François Bédarida s’exclame avec autorité, et un brin d’agacement : « Vous n’avez pas vécu cette période, vous ne pouvez pas comprendre ! ». Le silence se fait brusquement, les participants hésitant entre rire et stupeur. [...]

Ce jour-là, la réaction de François Bédarida me heurte de plein fouet. Spontanément, je la trouve incongrue, presque absurde puisque « ne pas en avoir été » est, en principe, le propre de l’historien. Mais la remarque paraît d’autant plus étrange qu’elle résonne dans un lieu qui s’est donné pour tâche de travailler sur le temps proche, en défendant l’idée que c’était non seulement possible mais nécessaire sur un plan scientifique, politique, éthique. Or la caractéristique première du temps proche, c’est précisément la présence d’acteurs ayant vécu les événements étudiés par l’historien et capables éventuellement d’en témoigner, d’engager un dialogue avec les plus jeunes lorsqu’il s’agit d’épisodes déjà relativement anciens. L’historien du temps présent, s’il n’a pas vécu directement tout ce qui entre dans son champ d’observation, peut du moins parler avec ceux pour qui c’est le cas. Il est un témoin du témoin, parfois même le premier si c’est lui qui a pris l’initiative d’interroger celui-ci. [...] Dès lors, la réaction de François Bédarida prend tout son sens : parmi les historiens présents, il est le seul à avoir effectivement vécu les événements qui font l’objet de la discussion, il a donc indubitablement un avantage sur les autres, qu’il assume et entend faire savoir.

Faire face à cette exclamation « de ne pas en avoir été » signifie pour un historien faire l’apprentissage de deux préjugés antinomiques bien que toujours enracinés dans le sens commun. Le premier affirme qu’aucune bonne histoire n’est possible sans recul, voire que l’historien ne peut entrer en scène que lorsque les acteurs qu’il étudie en sont tous sortis. Dans cette conception du métier, l’historien observe un passé révolu, une histoire achevée, il n’agit que dans le temps des morts, même si c’est pour les ressusciter sur le papier. Il possède sur ceux qui l’ont précédé cet avantage absolu de prétendre au dernier mot grâce à une lecture qui se voudra objective, distante, froide, de faits devenus « historiques » parce que leurs effets auraient cessé d’agir sur le présent. Ce préjugé possédait encore une part de validité à la fin des années 1970, notamment dans l’enseignement supérieur où choisir la voie de l’histoire contemporaine, c’était prendre le risque de passer à côté d’une carrière prestigieuse, l’historien s’incarnant surtout dans la figure du médiéviste ou du moderniste. Le développement ou la création à ce moment-là, partout en Europe, d’institutions chargées de travailler sur le passé proche a montré l’évolution des esprits en ce domaine. Le second préjugé croit, dans un mouvement presque

contraire, que l'expérience prévaut sur la connaissance, que la narration historique ne pourra jamais vraiment remplacer le témoignage, que la prétention à la vérité des professionnels du passé relève d'une illusion scientiste. Seul celui qui en fut peut contribuer, le premier, à tenir de vive voix un discours authentique sur le passé proche avant de laisser la place à ceux qui n'en auront plus que les traces et, précisément, les témoignages. François Bédarida sait mieux que quiconque l'impact de cette croyance car il baigne dans un univers dans lequel le témoin ancien combattant, ancien résistant, ancien déporté occupe une place grandissante dans les débats et les controverses sur le passé récent. [...] François Bédarida est donc aux premières loges pour mesurer la difficulté de cette confrontation entre connaissance élaborée et souvenirs reconstitués alors qu'il est lui-même, de par son parcours et son âge, clivé entre ces deux pôles majeurs de la représentation du passé. [...] Il semble dire implicitement que le seul historien véritable, c'est celui qui a été lui-même témoin des faits étudiés, reprenant la posture de Thucydide, avec cette différence ici que durant les événements – la période de l'Occupation – le jeune François Bédarida ne pouvait savoir qu'il se ferait un jour l'historien de cette période. Or il y a loin de l'expérience directe et ingénue d'un moment historique, même exceptionnel, à la production d'un récit informé sur l'événement. C'est une chose que d'observer consciemment son temps en se donnant pour but d'en faire une narration, comme l'historien grec, c'en est une autre que de mobiliser longtemps après ses souvenirs de jeunesse comme élément d'un récit historique crédible.

Avec cet épisode, l'historien encore un peu immature que j'étais a commencé à comprendre que l'histoire du temps présent que nous prétendions fonder relevait d'une démarche tout entière marquée par la tension, parfois l'opposition, entre l'histoire et la mémoire, entre la connaissance et l'expérience, entre la distance et la proximité, entre l'objectivité et la subjectivité, entre le chercheur et le témoin, autant de clivages qui peuvent se manifester au sein d'une même personne.

Source : ROUSSO, Henry, *La Dernière Catastrophe. L'histoire, le présent, le contemporain*, Paris, Gallimard, 2012, p. 9-13.

➤ SCHMITT-PANTEL Pauline, Histoires et biographie

Histoire sociale, histoire anthropologique, histoire des représentations, autant de méthodes qui permettent de repérer des structures qui expliquent de façon satisfaisante la cohésion de la cité à l'époque classique, par l'emboîtement sans cesse redéfini et reconstruit de groupes et de pratiques qui font finalement de l'individu le membre d'une communauté politique, un citoyen. [...]

L'histoire anthropologique laisse en principe peu de place à la figure individuelle, et l'écriture d'une histoire des « grands hommes » est fortement marquée comme une histoire d'un autre siècle. Aussi quand Claude Mossé écrit son *Périclès* ou Patrice Brun son *Démade*, ils écrivent en fait une histoire d'Athènes, sous tous ses aspects, au V^e siècle pour l'une, au IV^e siècle pour l'autre. Et le nouveau genre biographique en histoire depuis vingt ans procède ainsi : l'histoire des individus n'est qu'un prétexte. Pourtant les individus sont bien au cœur des sources grecques. La prosopographie nous permet de connaître des centaines de noms d'Athéniens et de reconstituer des dizaines de généalogie familiale. Et les auteurs anciens ont fait le récit de l'histoire des cités en projetant au premier plan des hommes illustres, les gouvernants, et en recréant autour d'eux l'évolution politique des cités : Plutarque bien sûr, mais aussi, si on regarde bien, Hérodote et Thucydide, pour ne parler que des historiens du V^e siècle dont nous avons conservé les œuvres. C'est à propos de quelques personnages que surgissent des traits, des habitudes, des comportements que l'histoire des cités de raison ne prend pas en compte, mais qui nous aident tout autant à comprendre la cité. [...]

Ce livre suggère au moins que la construction de ces figures de dirigeants d'Athènes puise tous ses matériaux, tous ses ingrédients, dans le mode de vie, les comportements, les mœurs d'un moment bien daté, le V^e siècle. [...] Ainsi en est-il des robes de pourpre balayant l'agora, du lit de sangle sur le pont des trières, de l'Amour porte-foudre, du lion enfin qui, depuis les temps homériques, est à la fois l'animal sauvage que l'on chasse pour devenir un héros et le symbole de la royauté. Ce lion, c'est Alcibiade, dont les mœurs nous aident depuis le début de ce livre à penser le politique.

Source : SCHMITT PANTEL, Pauline, *Hommes illustres. Mœurs et politique à Athènes au V^e siècle*, Paris, Flammarion, 2009, p. 203-205.

➤ SIMIAND François, Les trois idoles de la tribu des historiens

Il serait temps et il serait bon, semble-t-il, de renoncer dès maintenant à un certain nombre d'habitudes bien définies et sans aucun doute condamnées, de caractériser ce qu'on pourrait appeler, en employant la métaphore de Bacon, des « idoles de la tribu des historiens » et d'entamer sans retard une lutte contre elles. Je donnerais volontiers comme exemples :

1° L'« idole politique », c'est-à-dire l'étude dominante, ou au moins la préoccupation perpétuelle de l'histoire politique, des faits politiques, des guerres, etc., qui arrive à donner à ces événements une importance exagérée, et, comme la contingence a peut-être dans cette catégorie de faits la plus forte part, retarde pour autant l'acceptation de l'attitude scientifique en rendant plus difficilement admissible et praticable l'élimination méthodique des influences contingentes, moins concevable et possible l'établissement des régularités et des lois. Il ne faut pas que les faits politiques soient ignorés, mais il faut qu'ils perdent la place éminente, tout à fait injustifiée, qu'ils conservent même dans les recherches des autres branches de l'histoire.

2° L'« idole individuelle » ou l'habitude invétérée de concevoir l'histoire comme une histoire des individus et non comme une étude des faits, habitude qui entraîne encore communément à ordonner les recherches et les travaux autour d'un homme, et non plus autour d'une institution, d'un phénomène social, d'une relation à établir. Un Pontchartrain ayant eu la fortune d'être tour à tour conseiller au Parlement de Bretagne, intendant, contrôleur général, secrétaire d'État à la marine, directeur des Académies, chancelier de France, on étudiera Pontchartrain et l'administration locale, Pontchartrain et les finances, et la marine, et les lettres, et l'Église, et aucune de ces études entreprises de biais, par voie indirecte, sans cadre réel, sans séparation réglée sur la nature des choses, n'apportera une connaissance pleine et utile d'aucune de ces institutions beaucoup plus importantes que toute la personnalité de Pontchartrain. Même pour un Colbert, il n'est pas sûr que le cadre biographique et individuel soit le meilleur et le plus scientifique. Mais pourquoi ne pas interdire, en principe, ces études d'institutions faites à l'occasion d'un homme secondaire et ne pas demander l'étude des institutions elles-mêmes ? Et enfin, pourquoi ne pas éliminer complètement, du moins de l'histoire scientifique, ces travaux consacrés à des biographies pures et simples du moindre petit cousin d'un grand homme, et ne pas envoyer se rejoindre, dans l'histoire anecdotique et le roman historique, les “Affaires du collier” avec toutes les “Famille de Napoléon”, alors que nous sommes presque totalement ignorants de la vie économique de la France sous la Révolution et l'Empire ? Le personnel n'est pas assez nombreux, le temps n'est pas assez abondant pour faire ceci ou cela. Il faut sacrifier l'un ou l'autre.

3° L'« idole chronologique », c'est-à-dire l'habitude de se perdre dans des études d'origines, dans des investigations de diversités particulières, au lieu d'étudier et de comprendre d'abord le type normal, en le cherchant et le déterminant dans la société et l'époque où il se rencontre : au lieu, par exemple, de procéder comme Ashley qui, étudiant le système manorial, commence son œuvre par le prendre tout constitué au XII^e siècle, dans les comtés du centre et du sud où le type s'en dégage le plus complètement et le mieux défini, et ensuite remonte aux

origines capables de l'expliquer et passe aux formes moins nettes des autres comtés (20). L'idole chronologique entraîne par suite à considérer toutes les époques comme également importantes, à concevoir l'histoire comme un rouleau ininterrompu où toutes les parties seraient semblablement établies, à ne pas s'apercevoir que telle période est plus caractéristique, plus importante que telle autre, que tel phénomène "crucial" mérite une étude approfondie, alors qu'ailleurs les répétitions sans intérêt d'un type connu ne forment qu'une matière stérile et inutile à développer; elle consiste en un mot à considérer tous les faits, tous les moments comme indirectement dignes d'étude. – Il n'est peut-être pas de reproche qui choque plus l'esprit historique traditionnel. Il faut insister cependant car le point de méthode est capital. Il faut montrer que, sans cesse, sans le savoir, et par suite avec maladresse et erreur, l'histoire traditionnelle elle-même *ne fait pas autre chose*. Pourquoi l'histoire du présent ne se fait-elle pas avec la même sûreté que celle du siècle dernier, sinon parce que l'historien a besoin, pour comprendre le avant, pour en apprécier l'importance et en discerner les éléments, de connaître le après ? Comment se fait-il qu'une bonne part de l'œuvre historique s'emploie à étudier les origines d'une institution, l'existence ultérieure du peuple qui a imposé la question à l'esprit de l'historien ? C'est constamment avec le souci, en vue et sur la connaissance de ce qui vient après, que, dans ce qui vient avant, nous est choisi, trié, élucidé ce qu'on nous en donne. Il s'agit donc de prendre une conscience claire de ce processus nécessaire et de l'appliquer mieux, plus méthodiquement, plus rigoureusement que ne l'ont fait et que ne le font les historiens. Au lieu de dresser au petit bonheur, suivant les suggestions du milieu et du moment, le questionnaire que nous jetons sur le passé, c'est par une détermination préalable d'ensembles bien définis, de types constitués au temps et au lieu où nous avons chance de les établir, que nous devons préparer nos recours aux phénomènes antérieurs capables de les expliquer génétiquement. Au lieu de dérouler mécaniquement, indéfiniment ce tissu de la chronologie pure et simple, qui, nous venons de le voir, n'est pas un rangement sincère, et au fait n'est qu'un pis-aller, il faut rechercher des groupements explicatifs, d'une cohérence objective, et, pour comprendre les vrais rapports, même de succession, s'attacher à connaître le normal et l'adulte avant de vouloir saisir la diversité particulière, le cas exceptionnel et l'embryon indifférencié.

Ainsi, en ces directions transitoires, comme dans l'œuvre idéalement tracée, le souci dominant doit être de substituer à une pratique empirique, mal raisonnée, une méthode réfléchie et vraiment critique. Je répète encore que je ne crois pas à une réformation soudaine, par cela seul que le but ait été défini et accepté. Mais je crois qu'en fait, dans le travail propre des historiens actuels, dans le choix et l'agencement très étudiés de leurs travaux, dans leur préoccupation manifeste de renouveler leur œuvre en profitant des progrès faits par les disciplines voisines, se manifestent déjà beaucoup de tendances à substituer progressivement à la pratique traditionnelle une étude positive, objective du phénomène humain susceptible d'explication scientifique, à diriger l'effort essentiel sur l'élaboration consciente d'une science sociale. Amener ces tendances à l'acte sera, je l'espère, l'œuvre de la nouvelle génération.

Source : SIMIAND, François, « Méthode historique et science sociale », *Revue de Synthèse historique*, tome VI, 2, 1903, p. 154-157.

➤ STORA Benjamin, Mémoire de la guerre d'Algérie

En France, chaque groupe cultive ses souvenirs : pieds-noirs, appelés du contingent, harkis [...]. Ce qui frappe, c'est l'extrême cloisonnement de ces différentes mémoires de la guerre d'Algérie.

Les différents groupes s'accrochent à des lieux ou à des dates charnières symboliques pour étayer leurs revendications mémorielles. Les harkis ont demandé la destruction des camps où ils avaient été parqués lors de leur arrivée en France. Certains pieds-noirs se construisent une mémoire autour des enlèvements d'Européens à Oran, le 5 juillet 1962. Quant aux anciens soldats de la guerre d'Algérie (et million et demi de jeunes Français ont été mobilisés de 1954 à 1962), ils n'ont cessé de se battre pour leurs droits d'anciens combattants. Arrivant à la retraite et réclamant un statut de guerre pour les « événements » d'Algérie, ils ont fait aboutir une loi, en juin 1999, où la guerre d'Algérie est, enfin, reconnue en tant que telle par l'Assemblée nationale. Cette bataille a duré vingt ans. Un véritable groupe de mémoire réuni autour de plusieurs associations (Fédération nationale des anciens combattants d'Algérie, Fnaca, Association républicaine des anciens combattants et victimes de guerre, Arac, Union nationale des combattants) a joué un rôle décisif dans les débats parlementaires.

Mais ce cloisonnement des mémoires se ressent très fortement dans la production livresque : à l'exception de *La Guerre d'Algérie* d'Yves Courrière de 2001, presque tous les livres étaient écrits dans les années 1970, par des soldats de l'armée française, par des nostalgiques ou des pieds-noirs meurtris. J'ai recensé plus de deux mille cinq cents livres de ce type, publiés entre 1962 et 1982. C'est ainsi qu'une mémoire de vaincus s'est diffusée dans l'espace public pendant vingt ans.

Dans les années 1980, on a assisté à une inversion de tendance, sous l'impulsion de Français engagés, pendant la guerre, en faveur de l'indépendance. Ces porteurs de valises et militants d'horizons divers avaient publié, à l'époque, avec beaucoup de difficultés, dans un contexte de censure. Mais une fois l'Algérie indépendante, leur combat était fini, ils avaient le sentiment d'avoir gagné et ne se manifestaient plus. Leur « contre-attaque », si l'on peut dire, a commencé en 1982, avec le livre collectif *La Guerre d'Algérie*, sous la direction d'Henri Alleg.

J'ai remarqué un autre glissement progressif : le foisonnement des idéologies, en France, et le régime socialiste de Houari Boumediene, en Algérie, avaient porté jusqu'aux années 1980 des historiens comme Jean-Claude Vatin, Jean Leca ou Mohammed Harbi vers une histoire politique de la guerre ; une deuxième séquence débute avec les années 1990, au temps d'une histoire plus militaire que politique.

Les archives militaires s'ouvrent, en 1992, et permettent la réalisation de nombreux travaux universitaires. Aujourd'hui, il suffit de jeter un regard sur le fichier central des thèses pour voir que des dizaines de sujets sont à l'étude. Les thèses de Raphaëlle Branche sur

La Torture et l'Armée pendant la guerre d'Algérie (Gallimard, 2001) et de Sylvie Thénault sur la justice militaire (*Une drôle de justice, les magistrats dans la guerre d'Algérie*, La Découverte, 2001) ont été essentielles. Voilà deux jeunes universitaires qui n'étaient pas, vu leur âge, engagées personnellement dans cette histoire et leur travail a d'autant plus de force. Elles ont démontré ce que Pierre Vidal-Naquet, ou d'autres, avaient écrit il y a quarante ans, à savoir que l'État français a couvert des pratiques de torture. Ces faits étaient connus des chercheurs, mais pas encore inscrits dans la mémoire collective. À ces deux thèses, il faut ajouter les travaux de Claire Mauss-Copeaux (*Appelés en Algérie : la parole confisquée*, Hachette, 1999) et de Dalila Aît-el-Djoudi (*La Guerre d'Algérie vue par l'ALN*, Autrement, 2007).

Tous ces débats, nourris par des prises de position d'acteurs historiques comme les généraux Aussaresses et Massu, ont trouvé un terme avec la fermeture des archives, en 2002. Notons cependant que, depuis quelques années, de jeunes historiens (comme ceux de l'Association pour la connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine – Achac – et de l'Institut d'histoire du temps présent – IHTP) travaillent sur les représentations et les imaginaires de guerre, prenant en compte des archives du cinéma et de la presse, notamment, comme sources d'une histoire culturelle et sociale, la parole des acteurs restant somme toute très reléguée.

Source : STORA, Benjamin et LECLERE, Thierry, *La Guerre des mémoires, La France face à son passé colonial*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2007, p. 15-17.

➤ VARGA Lucie, La genèse du national-socialisme. Notes d'analyse sociale

Tout près de nous un monde a pris fin. Un monde nouveau surgit avec des phénomènes inconnus jusqu'alors. Pour le comprendre n'avons-nous, point tout ? L'historien ne peut-il observer l'histoire au vif, telle qu'elle se fait ; et se procurer d'innombrables et fidèles documents ; et aller sur place, s'il le désire, enquêter, interviewer, mieux encore : vivre dans le pays même qu'il étudie ; pour le comprendre dans ses habitudes de pensée, dans le mécanisme de ses réactions ? Quelles difficultés, cependant, pour bien interpréter le présent ! Et, par exemple, quelle variété d'explications qui n'expliquent rien sur l'Allemagne national-socialiste ! C'est que nous sommes bien souvent les prisonniers de métaphores anciennes, ou de partis pris théoriques. Et les anciennes clés tournent mal dans les nouvelles serrures.

Voici, d'abord, la clé marxiste : l'histoire est faire du choc des classes à intérêts économiques contradictoires. Mais alors ? Le national-socialisme, faut-il n'y voir qu'une « attrape », une ruse de guerre, un engin fabriqué par les capitalistes et les puissances réactionnaires, des industriels et des banquiers aux grands propriétaires terriens ? Conception un peu grosse, on l'avouera. Plus nuancée, cette autre : les idées nationales-socialistes, c'est la petite bourgeoisie qui les a prises en charge pour se pousser parmi les classes en possession d'état, et se faire entre elles sa place autonome. Simplisme encore, cependant. Alors, on en a compliqué : les promoteurs du national-socialisme, ce furent des « déclassés » de toutes classes » : artisan ruinés, intellectuels sans avenir, soldats brusquement déchus de leurs privilèges, petits fonctionnaires cantonnés dans leurs petites fonctions, etc. Soit, mais restait-on dans l'orthodoxie en admettant que des déclassés, des sans-classe pussent faire une révolution – une de ces révolutions qui, dit-on par ailleurs, ne peuvent être que le fait d'une classe et se trouvent seules capables de réorganiser une société de fond en comble ? En outre, des déclassés, de débris sociaux en plaine atonie ; qui pourrait obtenir une unité d'action ?

Les clés non marxistes nous serviront-elles mieux ? Abstraction faite de la théorie par trop facile de la « psychose de masse » nous n'avons guère à faire était ici que d'un article de Toynbee : « L'État, cette religion moderne ». Le national-socialisme, une forme de religion moderne, soit ; mais que de vague et d'obscurité dans la formule ! Une religion ? Comment les conversions s'y sont-elles faites ? Une religion ? Mais sur quelle base historique ?

Par contre, certains historiens libéraux ont tenté d'expliquer le national-socialisme par l'histoire seule : le programme du national-socialisme n'était pas une nouveauté, mais un tissu de vieilles idées recueillies un peu partout. Et de nous tracer, là-dessus, un magnifique arbre de Jessé des idées nazies. En dépit de tant d'ancêtres idéologiques, recherchés et proclamés par les nationaux-socialistes eux-mêmes, le national-socialisme n'en reste pas moins quelque chose de neuf, de fondamentalement neuf et qui ne peut certainement pas être adopté ni par programme, ni par jeu d'idées seulement. A Hitler et à ses hommes qui importaient, en vérité, Nietzsche, ou Pareto, ou même Chamberlain quand ils commencèrent leur combat ? Quelle part a eu la tradition historique dans l'avènement du national-socialisme – et était-ce une tradition d'idées ? [...]

Résumons : la crise ? Explication vague : elle explique tout et rien. La crise, c'est un fait général, un fait international ; ce n'est pas un fait spécifiquement allemand. Ce qui est spécifique, ce sont les diverses réponses faites à la crise : réponses en relation étroite, et nécessaires, avec les traditions profondes de chaque pays. Le national-socialisme : réponse allemande à la crise, certes. En rapport intime avec la crise qui, un moment donné, semblait se confondre avec celle de l'Europe occidentale – et qui s'est révélée depuis autrement orientée. Le national-socialisme a été autre chose, et plus, qu'un changement d'enseigne au profit d'une classe. Ni les bailleurs de fonds n'ont été récompensés socialement, ni les agents du mouvement n'ont été membres d'une classe agissant comme telle. À l'origine, des individus désespérés et menacés, foncièrement hostiles à la République de Weimar, imbus d'une haine méprisante contre le libéralisme et la démocratie, hostiles au mouvement du capitalisme moderne, remplis de nostalgies précapitalistes. L'appel au sentiment d'une propagande habile éveillait dans les cœurs des échos puissants. Et c'est seulement après leur conversion au national-socialisme que ces isolés formèrent un groupe – groupe d'assaut révolutionnaire et illuminé »

Source : VARGA, Lucie, « La genèse du national-socialisme. Notes d'analyse sociale », in. SCHÖTTLER, Peter, *Lucie Varga, Les autorités invisibles*, Paris, Les éditions du Cerf, 1991, p. 119-120 et p. 139-140. Texte publié originellement dans *Annales d'Histoire économique et sociale*, n° 48, 30 novembre 1937.

➤ VARGA Lucie, Dans une vallée du Vorarlberg : d'avant-hier à aujourd'hui

Nous posons à l'histoire beaucoup de questions. Elle n'y peut pas toujours répondre. Nous lui demanderions volontiers de nous renseigner sur les relations d'économie, de la vie sociale et des idées. Nous aimerions savoir d'elle comment s'opère le contact entre cultures inférieures et cultures plus développées. Grosses questions entre bien d'autres. L'histoire du passé ne nous fournit pas généralement pas les moyens de l'élucider. Pourquoi ne pas recourir à l'histoire du temps présent ? Observer pendant un certain temps, avec les méthodes familières à l'ethnologue, la vie d'un groupe d'hommes limité et relativement simple de notre société contemporaine – c'est peut-être nous procurer des matériaux utiles pour les enquêtes en profondeur dont nous évoquions à l'instant la nécessité.⁷

La méthode de l'ethnologue a deux principes que l'historien gagnerait à utiliser. Le premier est la conviction que rien n'est naturel et évident, que rien ne « va de soi ». Tout est à noter et à enregistrer : la structure de la famille aussi bien que le mode d'éducation des enfants, les catégories de pensée ainsi que les modalités de la foi, les idées sur le luxe et la misère, tout comme le rythme du travail et des loisirs...

Le second principe, c'est le scrupule et la réserve avec quoi l'ethnologue, tout en enregistrant ce qu'il peut apprendre, évite de simplement substituer ses notions à celles des « sujets » qu'il étudie, même s'il trouve dans sa langue des expressions qui semblent correspondre à leurs idées. Il ne traduit pas – il décrit. Précaution salutaire qui éviterait à l'historien bien des anachronismes.⁸ [...]

Donc, si nous voulons signaler les caractéristiques de la vie du village à la veille de la crise et de la révolution nationale-socialiste en Allemagne (qui, dans la conception des paysans, marque une nouvelle époque), nous constatons ceci : bien-être matériel, relations étroites avec la ville, ébranlement sourd de la tradition et des anciennes attitudes de vie. Tendances vers un Anschluss avec la ville ; nouvelles notions importées de celle-ci, notamment la notion de progrès et d'autres, très « XVIIIème siècle » : pas de discussion, pas de haine contre le clergé ; seulement une indifférence, un relâchement dans les pratiques religieuses, dans la confession, etc. Des intérêts, en partie opposés au catholicisme, absorbent de plus en plus les énergies du village.

La crise et la propagande nazies sont survenues presque en même temps. Les vieilles formes, ébranlées d'abord par la prospérité matérielle et ses conséquences de toute nature, l'ont été de nouveau par les difficultés économiques. Par le fait, d'abord, que les prix agricoles dégringolent ; par le fait qu'il y a moins de débouchés pour le travail salarié ; finalement, le

⁷ Qu'il me soit permis de remercier M. le Pr B. Malinowski (School of Economics Londres) des utiles suggestions qu'il m'a données pour l'établissement du plan même de ces recherches.

⁸ Pour le passé, nous ne pouvons qu'interroger les documents et interpréter les textes. Tandis que le bon ethnologue travaillant sur le terrain, et doué d'intuition psychologique, ne se bornera jamais aux constatations et aux données immédiates que lui fournissent ses objets d'étude. Il notera l'accent, le geste immédiat qui accompagne la parole – et les mots seront quelquefois, de tous les éléments de la connaissance, les moins importants. Plutôt que d'interroger directement, il vivra avec sa « tribu » et se pénétrera de ses manières d'être.

tourisme diminue sensiblement. Avec la fermeture des frontières allemandes, le tourisme allemand disparaît, d'un jour à l'autre, complètement.

On pourrait donc dire : tout ébranlement économique agit sur les esprits ; tout changement économique, vers le bien ou vers le mal, prépare les esprits à adopter de nouvelles idées – qu'accueillent d'abord des élites sociales nées au cours des transformations économiques. Mais la théorie de la base économique, vers le bien ou vers le mal, prépare les esprits à adopter de nouvelles idées – qu'accueillent d'abord les élites sociales nées au cours des transformations économiques. Mais la théorie de la base économique et de la superstructure idéologique ne crée-t-elle point, en fait, un court-circuit historique ? Entre la base et la superstructure, elle néglige les étapes intermédiaires – celles à travers quoi circule le courant de l'histoire vivante. [...]

Les premières conversions au national-socialisme y furent des conversions à l'anticléricalisme ; les premiers apôtres, ici aussi, furent des déclassés, des étrangers au village. De plusieurs d'entre eux, j'ai pu suivre l'histoire. Un des tout premiers était un orphelin. Ses parents, paysans d'une vallée voisine, poursuivis par le malheur, étaient morts dans la misère. Leur maison et leurs terres avaient été vendues aux enchères, le garçon placé auprès du curé. Il fut traité durement : beaucoup de travail et pas de joie, un sentiment perpétuel d'être à charge, des mots haineux sur les parents et beaucoup de morale autoritaire administrée sans charité. De chez lui, un malaise profond. [...] Un dimanche, s'échappant après la messe de la maison du curé, il tenta une ascension et rencontra un touriste allemand. C'était un écrivain de l'alpinisme, qui s'était fixé dans la vallée, alléché par la couronne de sommets qui entoure notre village. À cause de ses qualités incontestable d'alpiniste, il devient l'idole du garçon. L'aîné se mit à parler au jeune. Il lui « ouvrit les yeux ». « D'un coup les écailles me tombèrent des yeux, raconte le petit paysan. Je vis comment on m'avait abusé jusqu'à maintenant et à quoi servait la morale qu'on m'avait enseignée jusqu'à ce jour... J'ai reconnu où était ma place... » Phraséologie de conversion – de conversion catholique aussi bien que luthérienne, marxiste aussi bien que nationale-socialiste.

Source : VARGA, Lucie, « Dans une vallée du Vorarlberg. D'avant-hier à aujourd'hui », *Annales d'Histoire Économique et sociale*, volume 8, 31 janvier 1936.

➤ VEYNE Paul, Événement et document

L'histoire est récit d'événements : tout le reste en découle. Puisqu'elle est d'emblée un récit, elle ne fait pas revivre, non plus que le roman ; le vécu tel qu'il ressort des mains de l'historien n'est pas celui des acteurs ; c'est une narration, ce qui permet d'éliminer certains faux problèmes. Comme le roman, l'histoire trie, simplifie, organise, fait tenir un siècle en une page et cette synthèse du récit est non moins spontanée que celle de notre mémoire, quand nous évoquons les dix dernières années que nous avons vécues. Spéculer sur l'intervalle qui sépare toujours le vécu de la recollection du récit amènerait simplement à constater que Waterloo ne fut pas la même chose pour un grognard et un maréchal, qu'on peut raconter cette bataille à la première ou la troisième personne, en parler comme d'une bataille, d'une victoire anglaise ou d'une défaite française, qu'on peut laisser entrevoir dès le début quel en fut l'épilogue ou faire semblant de le découvrir ; ces spéculations peuvent donner lieu à des expériences d'esthétique amusante ; pour l'historien, elles sont la découverte d'une limite.

Cette limite est la suivante : en aucun cas ce que les historiens appellent un événement n'est saisi directement et entièrement ; il est toujours incomplètement et latéralement, à travers des documents ou des témoignages, disons à travers des *tekmeria*, des traces. Même si je suis contemporain et témoin de Waterloo, même si je suis le principal acteur et Napoléon en personne, je n'aurai qu'une perspective sur ce que les historiens appelleront l'événement de Waterloo, je ne pourrai laisser à la postérité que mon témoignage, qu'il s'appellera trace s'il parvient jusqu'à elle. Même si j'étais Bismarck qui prend la décision d'expédier la dépêche d'Ems, ma propre interprétation de l'événement ne sera peut-être pas la même que celle de mes amis, de mon confesseur, de mon historien attitré et de mon psychanalyste, qui pourront avoir leur propre version de ma décision et estimer mieux savoir que moi ce que je voulais. Par essence, l'histoire est connaissance par document. Aussi la narration historique se place-t-elle au-delà de tous les documents, puisqu'aucun d'eux ne peut être l'événement ; elle n'est pas un photomontage documentaire et ne fait pas voir le passé « en direct, comme si vous y étiez » : pour reprendre l'utile distinction de G. Genette, elle est *diegesis* et non *mimesis*. Un dialogue authentique entre Napoléon et Alexandre I^{er}, aurait-il été conservé par la sténographie, ne sera pas « collé » tel quel dans le récit : l'historien préférera le plus souvent parler sur ce dialogue ; s'il le cite textuellement, la citation sera un effet littéraire, destinée à donner à l'intrigue de la vie – disons : de l'ethos –, ce qui rapprocherait l'histoire ainsi écrite de l'histoire romancée.

Source : VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire, suivi de Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1978 [1^e éd. 1971], p. 14-15.

➤ VEYNE Paul, Événements vrais

L'histoire est anecdotique, elle intéresse en racontant, comme le roman. Seulement elle se distingue du roman sur un point essentiel. Supposons qu'on me raconte une émeute et que je sache qu'on entend par là me raconter de l'histoire et que cette émeute est vraiment arrivée ; je la viserai comme étant arrivée à un moment déterminé, chez un certain peuple ; je prendrai pour héroïne cette antique nation qui m'était inconnue une minute plus tôt et elle deviendra pour moi le centre du récit ou plutôt son support indispensable. Ainsi fait aussi tout lecteur de roman. Seulement, ici, le roman est vrai, ce qui le dispense d'être captivant : l'histoire de l'émeute peut se permettre d'être ennuyeuse sans en être dévalorisée. C'est probablement pour cela que, par contre-coup, l'histoire imaginaire n'a jamais pu prendre comme genre littéraire (sauf pour les esthètes qui lisent Graal Flibuste), non plus que le fait divers imaginaire (sauf pour les esthètes qui lisent Félix Fénéon) ; une histoire qui se veut captivante sent par trop le faux et ne peut dépasser le pastiche. [...]

L'histoire est un récit d'événements vrais. Au terme de cette définition, un fait doit remplir une seule condition pour avoir la dignité de l'histoire : avoir réellement eu lieu. [...] Récit de faits vrais, et non vraisemblables (comme dans le roman) ou invraisemblables (comme dans le conte). Ce qui implique entre autres que la méthode historique dont on nous rebat les oreilles n'existe pas. L'histoire a une critique, que Fustel de Coulanges nommait analyse et qui est difficile, chacun sait qu'il faut « dix années d'analyse pour un jour de synthèse ». Mais précisément la synthèse ne demande qu'un jour. Le mot d'analyse est trompeur ; disons : la mise en œuvre des documents et leur critique. Or la critique historique a pour seule fonction de répondre à la question suivante que lui pose l'historien : « Je considère que le document m'apprend ceci ; puis-je lui faire confiance là-dessus ? ». Elle n'est pas chargée de dire à l'historien, qui n'aurait plus qu'à en faire la synthèse, ce que nous apprennent les documents : c'est à l'historien lui-même de le voir et sa synthèse se fait rien qu'en prenant connaissance des documents. [...]

Il n'existe pas de méthode de l'histoire parce que l'histoire n'a aucune exigence : du moment qu'on raconte des choses vraies, elle est satisfaite [...]. Elle ne cherche que la vérité, en quoi elle n'est pas la science, qui cherche la rigueur. Elle n'impose pas de normes, aucune règle du jeu ne la sous-tend, rien n'est irrecevable pour elle. C'est là le caractère le plus original du genre historique.

Source : VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire, suivi de Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1978 [1^e éd. 1971], p. 24-25.

➤ VEYNE Paul, La notion d'intrigue

Les faits n'existent pas isolément, en ce sens que le tissu de l'histoire est ce que nous appellerons une intrigue, un mélange très humain et très peu « scientifique » de causes matérielles, de fins et de hasards; une tranche de vie, en un mot, que l'historien découpe à son gré et où les faits ont leurs liaisons objectives et leur importance relative: la genèse de la société féodale, la politique méditerranéenne de Philippe II ou un épisode seulement de cette politique, la révolution galiléenne. Le mot d'intrigue a l'avantage de rappeler que ce qu'étudie l'historien est aussi humain qu'un drame ou un roman, *Guerre et Paix* ou *Antoine et Cléopâtre*. Cette intrigue ne s'ordonne pas nécessairement selon une suite chronologique : comme un drame intérieur, elle peut se dérouler d'un plan à l'autre ; l'intrigue de la révolution galiléenne mettra Galilée aux prises avec les cadres de pensée de la physique au début du XVII^e siècle, avec les aspirations qu'il sentait vaguement en lui-même, avec les problèmes et références à la mode, platonisme et aristotélisme, etc. L'intrigue peut donc être coupe transversale des différents rythmes temporels, analyse spectrale : elle sera toujours intrigue parce qu'elle sera humaine, sublunaire, parce qu'elle ne sera pas un morceau de déterminisme.

Une intrigue n'est pas un déterminisme où des atomes appelés armée prussienne culbuteraient des atomes appelés armée autrichienne ; les détails y prennent donc l'importance relative qu'exige la bonne marche de l'intrigue. Si les intrigues étaient de petits déterminismes, alors, quand Bismarck expédie la dépêche d'Ems, le fonctionnement du télégraphe serait détaillé avec la même objectivité que la décision du chancelier et l'historien aurait commencé par nous expliquer quels processus biologiques avaient amené la venue au monde du même Bismarck. Si les détails ne prenaient pas une importance relative, alors, quand Napoléon donne un ordre à ses troupes, l'historien expliquerait chaque fois pourquoi les soldats lui obéissaient (on se souvient que Tolstoï pose le problème de l'histoire à peu près en ces termes dans *Guerre et Paix*). Il est vrai que, si une fois les soldats avaient désobéi, cet événement aurait été pertinent, car le cours du drame aurait été changé. Quels sont donc les faits qui sont dignes de susciter l'intérêt de l'historien ? Tout dépend de l'intrigue choisie ; en lui-même, un fait n'est ni intéressant, ni le contraire. Est-il intéressant pour un archéologue d'aller compter le nombre de plumes qu'il y a sur les ailes de la Victoire de Samothrace ? Fera-t-il preuve, ce faisant, d'une louable rigueur ou d'une superfétatoire acribie ? Impossible de répondre, car le fait n'est rien sans son intrigue ; il devient quelque chose si l'on en fait le héros ou le figurant d'un drame d'histoire de l'art où l'on fera se succéder la tendance classique à ne pas mettre trop de plumes et à ne pas figoler le rendu, la tendance baroque à surcharger et à fouiller le détail et le goût qu'ont les arts barbares de remplir le champ avec des éléments décoratifs.

Remarquons que, si notre intrigue de tout à l'heure n'avait pas été la politique internationale de Napoléon, mais la Grande Armée, son moral et ses attitudes, l'ordinaire obéissance des grognards aurait été événement pertinent et nous aurions eu à en dire le pourquoi. Seulement il est difficile d'additionner les intrigues et de totaliser : ou bien Néron est notre héros et il lui suffira de dire « Gardes, qu'on m'obéisse », ou bien les gardes sont nos héros et nous écrirons une autre tragédie ; en histoire comme au théâtre, tout montrer est

impossible, non pas parce qu'il faudrait trop de pages, mais parce qu'il n'existe pas de fait historique élémentaire, d'atome événementiel. Si on cesse de voir les événements dans leurs intrigues, on est aspiré par le gouffre de l'infinitésimal. Les archéologues le savent bien : vous découvrez un bas-relief un peu fruste qui représente une scène dont la signification vous échappe ; comme la meilleure photographie ne peut pas remplacer une bonne description, vous entreprenez de le décrire. Mais quels détails faut-il mentionner, quels autres passer sous silence ? Vous ne pouvez le dire, puisque vous ne comprenez pas ce que font les figures de la scène. Et pourtant vous prévoyez que tel détail, insignifiant à vos yeux, fournira la clé de la scène à un confrère plus ingénieux que vous : cette légère inflexion à l'extrémité d'une sorte de cylindre que vous prenez pour un bâton le fera penser à un serpent ; c'est bien un serpent que tient la figure, laquelle est donc un génie... Alors, dans l'intérêt de la science, tout décrire ? Essayez.

Source : VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire, suivi de Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1978 [1^e éd. 1971], p. 51-53.

➤ VOVELLE Michel, L'événement dans l'histoire des mentalités

L'événement a-t-il sa place dans le champ historique, dans celui de la nouvelle histoire ? Cela va de soi, entendant par-là celle que nous faisons les uns et les autres chacun à notre manière. On aurait, d'entrée, répondu non hier sans hésiter. Cela continue à être vrai si l'on se réfère à la catégorie de l'événementiel tel qu'on nous a appris à l'exorciser dans la tradition de l'école des Annales, point d'ancrage moussu et usé par le temps de l'histoire historicisante, ou de l'histoire bataille : celle que l'on n'écrit plus – du moins dans nos milieux –, laissant à une autre race d'historiens plus attentifs aux médias l'exploitation encore bien rentable de ce Potosi fatigué.

Soit, et nous ne reviendrons pas sur le triomphe incontesté de la longue durée et des mises en perspective nouvelles qu'elle autorise [...]. Gardant par ailleurs, pour beaucoup d'entre nous, nos réserves à l'égard de cette si longue durée qu'elle en vient à se fondre dans « l'histoire immobile ». [...]

Portons-nous sur l'autre front, celui de l'événement. Non pas celui qu'il s'agit de redécouvrir, par une complaisance quelque peu rétro. Mais bien celui qu'il s'agit de constituer, d'apprécier dans sa portée historique. Ne l'appelons pas mutation, crainte de nous faire taper sur les doigts, risquons prudemment « rupture » ou suggérons plus modestement encore qu'il s'agit de réfléchir, voire de réévaluer l'impact du temps court. [...]

On rassemble une première brassée d'indices dans l'histoire d'aujourd'hui ou d'hier, et l'on y découvre les éléments d'une relecture plus large, et somme toute décapée, de la notion d'événement. Prêchant pour notre saint nous oserons dire que c'est dans le champ des mentalités que ces relectures nous interrogent.

Prenons quelques exemples sans les multiplier. Nous savons bien maintenant que la « peste noire » n'a pas existé. Que 1348 ne vaut qu'en fonction de ce qui commençait à poindre en Flandre ou en Toscane dès 1315 ou même avant, comme des retours récurrents de la peste qui ont suivi des périodes antérieures. On nous a révélé que les fresques du Campo Santo de Pise sont antérieures à 1348 ; et nous ne pouvons plus raisonner comme le faisait encore naguère Millard Meiss, découplant dans l'histoire de la peinture florentine et siennoise un avant et un après de la « peste noire ». Il nous faut donc des médiations plus subtiles, moins linéaires... mais c'est quand même bien la trace du temps court de l'histoire que nous surprenons ici. De même que nous ne nous étonnons plus que Georges Duby ait pu interroger à partir du dimanche de Bouvines un pan entier d'histoire : beaucoup plus qu'une ruse, ou qu'une commodité d'expression.

Alors l'événement nouveau style, ce que j'appellerai provisoirement, [...] le « traumatisme historique », [...] disons qu'il nous agresse dans l'état de nos curiosités, triplement. C'est l'événement pour lui-même comme instant privilégié, comme c'est l'événement héritage, et enfin l'événement fondateur.

L'événement héritage ? On attend l'objection. C'est celui dont beaucoup se disent fatigués. Dont on nous a persuadés qu'il fallait nous débarrasser. Vous savez : les causes de la Révolution française. Il n'y a plus que nos amis allemands, dirait-on, pour s'interroger lors d'un récent colloque sur le problème de la Révolution française, « événement nécessaire ou contingent ». Par crainte des relents d'un marxisme vulgaire on a peut-être un peu vite, avec le sourire de rigueur, déclaré le dossier clos, et l'affaire entendue. Les racines c'est bon, très bon même, mais dans la très longue durée, d'une histoire sans événements, sans révolution...

La mode est aujourd'hui à l'événement fondateur ! Celui qui (comme l'Être Suprême) n'a pas de passé... mais beaucoup d'avenir. Plus d'un historien hier attaché à exorciser l'événement le redécouvre aujourd'hui. Et je crois que c'est à bon droit. J'ai lu moi aussi avec beaucoup d'intérêt les pages de M. Ozouf sur la fête révolutionnaire, définie en termes de transfert de sacralité. Comme aussi celles de F. Furet, situant l'événement révolutionnaire plus comme point de départ que comme point d'arrivée. [...]

Autant de problèmes qui interrogent, et sur lesquels on attend ce que peuvent nous dire ceux qui ont entrepris d'analyser les formes et les cheminements de la mémoire collective. [...]

Voilà qui conduit à une troisième lecture possible de l'événement, tout naïvement dirai-je, dans ce qu'il représente sur l'instant même. Dans ce qu'il suscite, dans les langages et le gestuel qu'il s'invente – héritages et anticipations mélangés – mais aussi expression éphémère, et qui n'en est pas dérisoire pour cela. Et c'est pour cela que je lis avec passion ce qu'on écrit aujourd'hui sur les massacres de Septembre, ou les langages comme le gestuel de la subversion tels que certains chercheurs les décryptent.

Je me suis risqué, voici peu, à reprendre le dossier toujours neuf de la déchristianisation révolutionnaire de l'an II, m'interrogeant sur ce que l'abbé Godel avait appelé de son côté suggestive ment, sinon élégamment, l'« explosion du corps pastoral ». La réaction des tenants de l'histoire religieuse classique m'a persuadé que le thème garde toute son âpre nouveauté. [...]

Voici en tout cas le retour de l'événement. Vient-il en son temps ? Que signifie en elle-même cette curiosité ? Simple retour de balancier, après l'emphase mise sur l'histoire immobile ? Question oiseuse en fait ; ce sont les réponses qui nous importent, pour opérer à partir de l'événement traumatisme la rencontre dialectique du temps court et du temps long.

Source : VOVELLE, Michel, *Idéologies et mentalités*, Paris, François Maspero, 1982, p. 321-324.

➤ WACHTEL Nathan, L'historien et l'ethnologue

L'opposition entre histoire et ethnologie relève d'abord de contingences scolaires. L'on admet que l'historien traite du devenir des sociétés, dont il restitue le passé grâce aux documents, généralement écrits, qu'elles ont légués. Lui échappent les sociétés « primitives », dépourvues d'écriture, donc d'archives, et réservées à l'ethnologue. Ce dernier, par la force des choses, trouve l'objet de son étude sur le terrain : il s'agit de sociétés actuellement vivantes, ou survivantes, dont le passé n'est inscrit que dans leurs traditions orales⁹. Non que l'ethnologue se désintéresse par principe de l'histoire : mais celle-ci lui demeure souvent inaccessible ; il décrit les éléments dont l'ensemble constitue le groupe social qu'il observe, et il s'interroge sur les rapports qui les unissent dans la synchronie ; plus généralement, il tente de rendre compte des variations de ces rapports en comparant, sur un plan théorique, divers types de sociétés. En somme : l'histoire, science de la continuité (ou de la solution de continuité) des sociétés dans le temps ; l'ethnologie, science de la diversité des sociétés (dites « primitives ») dans l'espace¹⁰. Cependant les historiens savent désormais que le temps historique suit un rythme différencié, pluridimensionnel, et ils rencontrent le problème des rapports synchroniques ou des décalages, entre les divers niveaux (économiques, sociaux, politiques, etc.) des sociétés dont ils étudient le devenir. Les ethnologues, de leur côté, savent que les sociétés prétendues sans histoire n'existent pas, et ils rencontrent, suivant un itinéraire inverse, le problème de l'évolution des rapports qu'ils analysent dans un cadre statique (ou selon une logique intemporelle). Autrement dit, l'opposition entre les deux disciplines ne se réduit pas, comme on le croit souvent, à celle de la synchronie et de la diachronie, de la structure et de la praxis, du formel et du concret : ces couples définissent des problèmes internes et à l'histoire et à l'ethnologie.

Toute science procède en se détachant des données immédiates, pour construire des objets abstraits dont elle exprime les relations en formules rigoureuses, mais qui du même coup perdent la saveur unique de l'immédiat. En ethnologie comme en histoire deux attitudes à la fois s'opposent et se complètent : d'une part la restitution du singulier, du vécu, d'autre part l'aspiration à la loi, à l'universel. L'ethnologue met à jour les structures de la société bororo, ou des liens de parenté, ou des récits mythologiques en s'appuyant sur la description minutieuse des données empiriques, dont l'analyse tente ensuite d'intégrer tous les aspects, mais sur un autre plan. L'historien évoque le « siècle de Louis XIV » en décrivant le faste de Versailles, l'ordre classique, la misère des guerres, mais il n'en construit pas moins des courbes de prix, de salaires, de profit, il retrace le mouvement de la natalité, de la mortalité, selon des catégories dont les contemporains n'avaient aucune conscience. Il s'agit d'autant de découpages d'une même réalité. Le problème est d'accorder tous ces langages, dans un va-et-vient entre l'analyse et le concret. Va-et-vient, car on ne peut saisir simultanément l'originalité du vécu et la généralité de l'abstraction. Ce sont les modalités et l'orientation de cet itinéraire qui diffèrent en histoire et en ethnologie : la première se soucie de revenir, en définitive, au singulier ; la

⁹ À moins que n'existent des vestiges mis au jour par l'archéologie : la préhistoire constitue ainsi une sorte de maillon intermédiaire entre les deux disciplines.

¹⁰ Sur ces corrélations et oppositions, cf. la classification de Claude Lévi-Strauss, dans « Histoire et ethnologie », in *Anthropologie structurale*, Paris, 1958, p. 3-33.

seconde réintègre celui-ci au sein du général. La division, inévitable, de la science en secteurs de plus en plus spécialisés accentue ces divergences. Mais du fait que l'histoire et l'ethnologie se heurtent aux mêmes problèmes, tout en les traitant selon des perspectives opposées, peut-être leur est-il permis de s'offrir un secours réciproque : une recherche qui associerait les méthodes des deux disciplines pour les féconder mutuellement se situerait en un lieu stratégique dans le champ actuel des sciences humaines.

Source : WACHTEL, Nathan, *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole. 1530-1570*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1971, p. 23-24.

➤ WELLERS Georges, Les négationnistes

L'« Affaire Faurisson » est née en décembre 1978 quand *Le Monde* daté du 29 a publié, d'une part l'article de R. Faurisson sous le titre « Le problème des chambres à gaz » ou « la rumeur d'Auschwitz » et d'autre part celui de G. Wellers intitulé « Abondance des preuves ». Le lendemain, *Le Monde* publiait un long article de Mme Olga Wormser-Migot, intitulé « La solution finale » et « Un témoignage » par le docteur H. Chrétien, au sujet de la chambre à gaz du camp de Struthof, en Alsace.

Ce premier échange d'arguments a été suivi d'une nouvelle lettre de M. R. Faurisson parue dans *Le Monde* daté du 16 janvier 1979 – « La rumeur d'Auschwitz (suite) » – et à laquelle j'ai répondu le 21 février sous le titre « Un roman inspiré ». [...] Enfin, *Le Monde* du 8 mars a publié un excellent article du professeur F. Delpech, de l'Université de Lyon 2, sous le titre « La vérité sur la "solution finale" ». Tel a donc été le départ de l'« affaire ».

En effet, dans ma première réplique à M. Faurisson, parmi beaucoup d'autres témoignages concernant les chambres à gaz d'Auschwitz, j'ai cité plusieurs notes figurant dans le journal intime d'un certain docteur Johann Paul Kremer, professeur de médecine à l'université de Münster et *S.S.-Hauptsturmführer*, qui a été affecté en qualité de médecin au camp d'Auschwitz où il est resté entre le 29 août et le 18 novembre 1942. Pendant cette période, il a participé aux 15 « sélections » faites parmi les déportés dès leur descente du train sur la « rampe de débarquement » à proximité du camp d'Auschwitz II-Birkenau. Il s'agissait de « sélectionner » les uns pour être introduits dans le camp en tant que travailleurs, et les autres pour être menés directement dans les chambres à gaz et y être assassinés.

Le 18 octobre 1942, le Dr Kremer, a noté dans son journal : « j'étais présent à la 11^{ème} *Sonderaktion*, sur les Hollandais, par un temps froid et humide. Scènes atroces, avec trois femmes qui suppliaient qu'on leur laisse la vie. » Cette citation a été commentée par R. Faurisson (lettre au *Monde* du 16 janvier 1979) dans les termes suivants : « [...] les scènes atroces devant le « dernier bunker » (il s'agit de la cour du bunker n° 11) sont des exécutions de condamnés à mort, exécutions auxquelles le médecin était obligé d'assister. Parmi les condamnés se trouvaient trois femmes arrivées dans un convoi de Hollande ; elles sont fusillées. » A l'appui de son commentaire, R. Faurisson indiquait une référence bibliographique, ce qui fait toujours très « bien », très « sérieux », dans un quotidien comme *Le Monde* ! Ceci semblait être d'autant plus nécessaire que la note de Kremer elle-même est absolument muette sur la condamnation à mort de trois hollandaises, sur la nature du crime qui leur avait valu une pareille peine, sur le tribunal qui l'aurait prononcée, sur le lieu et la date où l'énigmatique crime aurait été commis. Je me suis donc, naturellement, reporté à l'ouvrage cité par Faurisson. C'était indispensable, car le commentaire de ce dernier, s'il avait l'air d'un produit de l'imagination, était cependant articulé avec la force qui convient à un fait réel, parfaitement établi et qui s'imposait au lecteur sans discussion possible.

Il s'agit de l'ouvrage intitulé *Auschwitz vu par les S.S.* (1974), où figure le journal du Dr Kremer, saisi à son domicile après son arrestation par les autorités britanniques en août 1945 ; lesquelles l'ont mis, par la suite, à la disposition du tribunal suprême polonais de Cracovie, pour qu'il fût jugé dans le pays où son éventuel crime avait été commis. L'instruction de l'affaire Kremer a été jointe à celle de 38 autres S.S. d'Auschwitz, et le juge d'instruction polonais, M. Jan Sehn, a demandé à Kremer de préciser le sens de certains événements notés dans son journal.

Voici ce que le Dr Kremer a expliqué le 18 juillet 1947 au juge d'instruction polonais, à propos de la note de son journal datée du 18 octobre 1942 : « Lors de l'action spéciale que j'ai décrite dans mon journal, à la date du 18 octobre 1942, trois hollandaises ne voulaient pas entrer dans la chambre à gaz et suppliaient de leur laisser la vie sauve. C'étaient des femmes jeunes, en bonne santé, malgré cela, leur prière n'a pas été exaucée, et les S.S. qui participaient à l'action les ont fusillées sur place. » (Kremer, 1974, p. 238-239).

Ainsi, dans tout le récit du Dr Kremer, il y a un seul mot qui se rapproche du commentaire de M. Faurisson : les trois femmes ont été *fusillées*. Tout le reste de ce drame, désormais parfaitement clair, est soigneusement caché par M. Faurisson à ses lecteurs : le fait que la scène se déroule devant une « chambre à gaz », où les trois malheureuses « ne voulaient pas entrer » ; le voilà, ce « crime » qui a été sanctionné « sur place », nullement par un imaginaire tribunal, mais par les « S.S. qui participaient à l'action » et cela à l'encontre de trois femmes qui « étaient jeunes, en bonne santé ».

Vérité historique et imagination

Il se révélait ainsi que le commentaire de M. Faurisson était un pur produit de son impétueuse imagination - ce que j'ai souligné en parlant, avec raison, d'un roman, c'est-à-dire d'une œuvre de fiction. Ce dont la règle, certainement connue d'un professeur de faculté des lettres, exige qu'on avertisse le lecteur.

Pour donner encore davantage un air de sérieux à l'envolée de son imagination, M. Faurisson affirmait, toujours sur le ton catégorique de la certitude, que les « exécutions » de trois femmes prétendument « condamnées à mort », ont eu lieu dans « la cour du *bunker* n° 11 ». Or, un certain nombre de lecteurs, pouvaient savoir qu'au block n° 11 du camp d'Auschwitz I se trouvait la prison du camp dont les cellules, surnommées « bunkers », occupaient les caves, et que dans la cour de ce block n° 11, contre un mur noir, on exécutait les individus condamnés à mort par le tribunal de la Gestapo (*Polizeistandgericht*) siégeant dans le block n° 11 même. Tout cela permettait d'affirmer avec l'apparence d'une vérité supplémentaire, que les trois Hollandaises avaient été fusillées après une condamnation à mort. Or, si dans le jargon du camp on appelait « bunkers » les cellules de la prison du block n° 11 d'Auschwitz I, jamais on n'a parlé d'un bunker n° 11.

En revanche, à Auschwitz II-Birkenau, se trouvaient deux chambres à gaz connues de tout le monde sous l'appellation de « bunkers ». De ces deux bunkers-chambres à gaz de Birkenau, le premier, (« *Bunker I* ») a été en état de fonctionner au début de 1942 (Adler, Langbein et Lingens-Reiner, 1962, p. 371), tandis que le second (« *Bunker II* ») l'a été à la fin de juin 1942 (Arndt et Scheffler, 1976, p. 210). Dans son journal, Kremer parle du « dernier bunker ». On pouvait penser que M. Faurisson, par ignorance ou par méprise, mais de bonne foi, a fait une confusion entre les bunkers-cellules de la prison d'Auschwitz I et les deux bunkers-chambres à gaz à Auschwitz II-Birkenau.

Eh bien non ! Il a fait un amalgame entre les bunkers pour donner plus de vraisemblance à son roman concernant la fusillade de trois Hollandaises après la prétendue condamnation à mort. En effet, lors de son interrogatoire en date du 18 août 1947 à Cracovie (reproduit dans un livre, *Auschwitz vue par les S.S.*, que M. Faurisson connaît très bien), Kremer est formel :

« Dès le 2 septembre 1942, à 3 heures on m'a désigné et j'ai participé à une action où l'on gazait les gens. On accomplissait ce meurtre massif dans de petites maisons situées dans une forêt, derrière le camp de B. Les SS appelaient des maisons en leur argot les « bunkers » (Bunker). Tous les médecins SS exerçant leur service au camp participaient, à tour de rôle, dans cette mise à mort par le gaz. Ma participation, en tant que médecin, dans ces mises à mort par le gaz, appelées les « *Sonderaktion* », consistait à me tenir prêt sur place, près du bunker. On m'y amenait en voiture. J'étais assis près du chauffeur, en arrière, il y avait un infirmier SS (S. D. G.) muni d'un appareil à oxygène destiné à ranimer les SS employés au gazage, au cas où l'un d'eux aurait été empoisonné. Au moment de l'arrivée, à l'embranchement de la voie ferrée, d'un convoi avec les gens destinés à être gazés, les officiers SS choisissaient parmi les nouveaux venus les personnes aptes au travail, aussi bien hommes que femmes, et tout le reste – parmi les vieillards, tous les enfants, les femmes portant des petits enfants dans leurs bras, ainsi que d'autres personnes incapables de travailler – était chargé sur des camions et transporté dans les chambres à gaz. Moi, je suivais un tel convoi jusqu'au bunker. Là, on faisait d'abord entrer les prisonniers dans les baraques. Les victimes s'y déshabillaient et ensuite allaient nues, dans une chambre à gaz. Le plus souvent, tout se passait dans le calme, car les SS tranquillisaient les gens en leur disant qu'ils allaient aux bains et à l'épouillage. Quand ils étaient tous dans la chambre à gaz, on fermait la porte et ensuite, un SS protégé par un masque lançait le contenu d'une boîte de cyclone par une ouverture dans le mur. Par cet orifice, on entendait de la chambre à gaz, les cris des victimes, on entendait que ces gens luttent pour vivre (*Lebenskampf*). On n'entendait ces cris que pendant un court laps de temps. Je dirais quelques minutes, mais il m'est impossible de le définir de façon plus précise. » (Kremer, 1974, p. 227, note 52 ; texte en français.)

Il s'agit donc bien de l'un des deux bunkers-chambres à gaz, d'Auschwitz II-Birkenau. Probablement, le « dernier » de ces deux bunkers est celui « dernier en date de construction » c'est-à-dire le « *Bunker II* ».

Voilà un nouvel exemple du même procédé qui consiste à remplacer les preuves de ce qu'on avance par des affirmations catégoriques et sans fondement.

Je crois avoir bien fait de dénoncer la véritable nature de l'œuvre de R. Faurisson et des méthodes qu'il emploie, et qu'il a héritées de Paul Rassinier, fondateur du courant de négation pure et simple de l'existence des chambres à gaz nazies. Encore Rassinier était-il nettement plus nuancé dans ses affirmations que ses « élèves ».

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner, encore moins de s'indigner que plusieurs organisations de déportés et de résistants, ainsi que celles qui luttent contre le racisme et l'antisémitisme se soient émues au point de poursuivre R. Faurisson en justice, pour la « désinformation » intentionnelle du public. Je suis d'autant plus à l'aise pour en parler que je ne suis pas partie prenante dans ce futur procès ni à titre personnel, ni au nom de l'Amicale des anciens déportés du camp de Buna-Monowitz (Auschwitz III) dont j'ai l'honneur d'assumer la présidence.

Les règles du travail historique inventées par P. Rassinier

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de souligner que si R. Faurisson dépense des trésors d'imagination et très souvent crée, de toutes pièces, des situations et des personnages de fiction, c'est parce qu'il suit rigoureusement les règles de travail élaborées, dans ce même domaine, par Paul Rassinier dans les années 50.

Rassinier et ses imitateurs appliquent des règles de travail très simples et très pratiques. La première règle consiste à écarter tous les témoignages plus ou moins gênants, sous deux prétextes : si les témoignages sont concordants, ils sont déclarés sans valeur, soit parce que provenant de connivences nées des intérêts communs des témoins, soit parce qu'ils ont été obtenus sous la torture ou grâce à des promesses ; si les témoignages sont contradictoires, leurs auteurs sont de toute évidence des menteurs. La seconde règle consiste à prendre à la lettre les euphémismes du langage officiel, inventés pour cacher la vérité.

C'est ainsi que, dès son second article dans *Le Monde* (16 janvier 1979), M. Faurisson écarte d'avance toute référence aux « témoignages » de Pery Broad et de R. Höss ou, pourquoi pas [aux] « aveux » après la guerre de J.P. Kremer ».

Nous verrons bientôt ce qu'il convient de penser de pareilles méthodes de travail, mais il est évident que, si véritablement on était réduit à les appliquer, il ne resterait qu'à écrire des romans et à le dire ouvertement, au lieu de tromper tout le monde et de se tromper soi-même en présentant ses fantasmes comme de la recherche historique. Heureusement, on n'est pas réduit à cette extrémité, n'en déplaise à M. Faurisson.

Ce qui mérite une mention spéciale parmi les règles de travail très employées par Rassinier et par tous ses imitateurs, en particulier par M. R. Faurisson, ce sont les analyses interminables, inextricables de détails de style qui sont sans importance véritable, mais qui permettent de détourner l'attention du lecteur vers des futilités, de lui faire oublier les authentiques problèmes en les cachant derrière les querelles sans fin et sans issue sur les traductions des textes allemands en français et vice versa. Ce sont de véritables pièges posés avec des ruses de braconniers, où le malheureux gibier est destiné à être étouffé ou, tout au moins, à être définitivement écarté de sa voie.

Par exemple, dans le récent *Mémoire en défense* (1980) que M. Faurisson a rédigé en prévision de son futur procès, plusieurs pages sont consacrées à la démonstration de mes

nombreuses et graves « manipulations » (p. 21 et suite), « altérations » (p. 27), « falsifications » (p. 58) des traductions en français des notes du journal du Dr. Kremer. En effet, M. Faurisson n'admet pas que j'écrive *Vernichtungslager* au lieu d'écrire correctement *das Lager der Vernichtung*, ce qui, de toute évidence change la situation aussi fondamentalement que si on écrivait « bonnet blanc » à la place de « blanc bonnet » ; M. Faurisson trouve scandaleux que je traduise en français le mot *Vernichtung* par « extermination », tandis qu'il est évident qu'il faut écrire « anéantissement » ou « annihilation », à moins que l'on veuille dénaturer subrepticement et complètement le sens des notes de Kremer ; M. Faurisson trouve inadmissible que je me permette de citer les notes de Kremer du 2 septembre, des 12 et 18 octobre avant de citer les notes de Kremer du 1^{er} septembre : c'est louche, et l'on me rappelle à l'ordre avec autorité.

Source : WELLERS, George, *Les chambres à gaz ont existé. Des documents, des témoignages, des chiffres*, Paris, Gallimard, « Témoins », 1981, p. 14-21.

➤ WERTH Nicolas, Historiographie et mémoire de l'URSS en Russie

Il faut le souligner, le nouveau récit construit par le régime poutinien au cours des deux dernières décennies n'a pas été uniquement imposé par le haut [...]. Il a incontestablement répondu aux attentes d'une société désorientée qui avait perdu tous ses repères suite à l'effondrement du système soviétique, un système prétendument fondé sur les « lois de l'histoire ». « Depuis le naufrage de l'URSS, écrivait en 2017 Maria Ferretti, la Russie en quête d'identité n'a jamais cessé d'interroger le miroir brisé du passé pour essayer de reconstituer une image acceptable, voire positive de son histoire, capable de lui fournir une boussole dans le difficile processus de transformation en cours ».

La doxa soviétique

En Union soviétique, l'histoire était, de tous les domaines de la pensée, le plus manipulé par l'idéologie car le plus cardinal dans un système qui tirait sa légitimité même de prétendues « lois de l'histoire ». Le discours historique ne pouvait exister hors du discours politique, le Parti étant le lieu où se faisait et se disait l'histoire. L'histoire - et tout particulièrement l'histoire de la période soviétique - était le « domaine réservé » des historiens marxistes et des politiques qui développaient la ligne du Parti [...]. Dans ce dispositif, la Grande Révolution socialiste d'Octobre, acte fondateur du régime soviétique, était sacralisée comme une sorte de premier Avènement, le second - la construction de la société communiste - devant se produire ultérieurement, dans un avenir radieux (mais toujours repoussé), au terme du passage de la société socialiste [...] à la société communiste, par la longue étape du « socialisme développé ». Dans cette vision triomphaliste d'un pays volant de victoire en victoire (construction du socialisme, industrialisation, victoire dans la Grande Guerre patriotique, conquête de l'espace...), il n'y avait naturellement aucune place pour les répressions et les crimes de masse (collectivisation forcée des campagnes, famines résultant de cette même collectivisation, Grande Terreur de 1937-1938, camps de travail forcé du Goulag, déportations) perpétrés par le régime, ces « pages sombres » étant soit entièrement passées sous silence (comme les famines du début des années 1930) soit minimisées et qualifiées « d'erreurs » ou « d'excès ».

De manière significative, la glasnost (« transparence ») lancée par Mikhaïl Gorbatchev en 1986, censée révéler les « insuffisances du socialisme » sans en « torpiller les valeurs », se porta d'emblée au cœur même des instances de légitimation du pouvoir du Parti - l'histoire ; et à l'intérieur du champ historique, sur la question clé du stalinisme, test suprême de la crédibilité de la nouvelle politique de la « transparence », ne fût-ce que parce que les crimes du stalinisme constituaient le secret principal et la honte majeure du régime soviétique. [...] [Leur] mise à nu déboucha sur nombre d'interrogations dévastatrices pour le régime soviétique dans son ensemble: sur la filiation entre léninisme et stalinisme, la comparaison entre nazisme et stalinisme, la distinction entre socialisme et stalinisme, l'héritage du stalinisme et la nature même du régime qui en était la continuation. Pour répondre à ces interrogations de manière approfondie, historiquement argumentée, une mesure s'imposait: l'ouverture des archives des organes dirigeants du Parti, des administrations d'État, des organes de la Sécurité. Celles-ci demeurèrent toutefois fermées jusqu'en 1991. [...]

Tourner la page du communisme, revenir à un passé radieux

Très rapidement toutefois, dès les années 1990, un constat s'impose. Publiées avec des tirages limités, cantonnées dans le milieu des spécialistes, les recherches historiques sur le stalinisme n'influencent plus le débat public comme au moment de la perestroïka. Le « ressassement » des crimes du stalinisme est massivement rejeté par une société qui veut définitivement tourner la page du communisme. Un fossé béant se creuse entre le discours savant et la mémoire publique, ce « sens commun du passé », qui se constitue dans une société désorientée, déboussolée, où l'exaltation libératrice de la seconde moitié des années 1980 a laissé place, dans les années 1990, à un syndrome d'humiliation engendré par la défaite du pays dans la guerre froide et l'effondrement de l'URSS. Tous ces bouleversements ont provoqué une profonde crise d'identité aggravée par la terrible crise économique qui déferle sur la société russe soumise à une « thérapie de choc » mise en œuvre sous la présidence de Boris Eltsine [...].

Sur quelles bases reconstruire, sur les ruines du communisme, un nouveau récit national susceptible de redonner fierté, confiance et espoir en l'avenir ? Les responsables aux commandes de la Russie au début des années 1990 proposent de « renouer le fil du temps » brisé par la révolution bolchevique. Reprenant les lieux communs de l'historiographie libérale occidentale, ils présentent la révolution d'Octobre 1917 comme un malheureux « accident de l'histoire », un coup d'État fomenté par une poignée de criminels fanatiques dépourvus de toute assise dans le pays, qui a brisé net la marche de la Russie vers la modernité et sa convergence avec les démocraties occidentales engagée, depuis la fin du XIX^{ème} siècle, par un régime tsariste réformateur. Rapidement s'impose alors dans le discours public une image idéalisée d'une Russie tsariste où coexistent progrès économique et harmonie sociale. Cette image d'Épinal « offre à une société désorientée », souligne fort justement Maria Ferretti, « un passé désirable et consolateur, capable de remplacer les horreurs du vrai passé qu'il vaut mieux oublier [...] et une identité collective acceptable après le choc provoqué par les révélations des crimes staliniens [...] De surcroît, pour une société qui s'enfonce dans une crise économique et politique, une telle construction représente une rassurante promesse pour le futur ». Le message est clair: il suffit de refermer la malheureuse parenthèse que 1917 avait ouverte dans la longue histoire du pays pour reprendre le chemin de la splendeur perdue. Le futur est dans le retour à un passé radieux.

Source : WERTH, Nicolas, *Poutine historien en chef*, Paris, Gallimard, « Tracts », 2022, p. 7-11 et p. 19-21.

➤ WERTH Nicolas, Le syncrétisme poutinien et les lois mémorielles russes

1998 est aussi celle du pic de la récession économique qui frappe le pays depuis une décennie. [...] La « thérapie de choc » menée par les économistes libéraux est un cuisant échec qui conduit à un appauvrissement sans précédent de la population. Le « modèle occidental » de développement débouche sur une catastrophe économique et sociale et est massivement rejeté. Par réaction, la nostalgie pour la période soviétique - et en particulier pour la période brejnévienne -, gagne les esprits. Toutes les enquêtes d'opinion montrent le refus de la société de rejeter « en bloc » l'héritage soviétique et de « survaloriser » le passé tsariste. Une « rectification » du récit national s'impose. Elle sera menée par Vladimir Poutine qui, en 2000, succède à Boris Eltsine à la tête de l'État.

Bien plus que son prédécesseur, Vladimir Poutine accorde la période d'emblée une importance capitale à l'usage politique de l'histoire [...] : « Pour faire renaître notre identité nationale, notre conscience nationale, nous devons rétablir les liens entre les époques au sein d'une histoire unie, ininterrompue, millénaire, qui nous donne des forces intérieures et nous apprend le sens du développement de la Nation » Dans cette perspective, le nouveau récit national promu par le régime poutinien propose un étonnant syncrétisme entre le passé tsariste et l'expérience soviétique, une expérience débarrassée de ses oripeaux communistes, « décommunisée ». La réconciliation entre ces deux périodes antagonistes se fait autour de la glorification d'une Grande Russie « éternelle » et d'un État fort capable de défendre le pays contre des puissances étrangères toujours menaçantes. Inscrite dans la longue durée de la lutte de la Russie contre ses agresseurs, la Grande Guerre patriotique devient, dans sa dimension épique, l'apothéose de toute l'histoire russe, la clé de voûte du nouveau récit national. Cette victoire (dont le prix terrifiant - plus de 26 millions de morts, dont 16 millions de civils - n'a d'ailleurs été rendu public qu'au début des années 1990) justifie et efface la violence de la collectivisation forcée des campagnes, de l'industrialisation à marches forcées, des répressions de masse et des camps du travail du Goulag qui, selon le nouveau récit, auraient contribué à la mise en valeur des richesses naturelles dans les régions les plus inhospitalières du pays. [...]

L'imposition de ce nouveau récit national va se faire progressivement, par toute une série de mesures qui dessinent les contours d'une véritable « politique de l'histoire » de plus en plus agressive au fil des années. [...]

En juin 2012, le très influent Sergueï Narychkine prend la tête d'une nouvelle institution chargée de dire la doxa en matière d'histoire, la Société d'histoire de la Russie, dans laquelle entrent, aux côtés de hauts fonctionnaires, des représentants des plus prestigieux établissements d'enseignement supérieur, de musées nationaux et du principal groupe de presse détenu par l'État. Sa mission est « d'unir le pays autour des valeurs essentielles du patriotisme, de la conscience civique et du service loyal envers l'État » et de travailler à l'élaboration d'un nouveau manuel scolaire. Pour Vladimir Poutine, « il n'est pas normal qu'il existe soixante-cinq manuels d'histoire [...]. Les manuels d'histoire doivent exprimer une perspective unique et un point de vue officiel ». Deux ans durant, les membres de la Société d'histoire de la Russie vont plancher

sur les « points les plus controversés de l'histoire de la Russie » pour aboutir à une « norme commune en matière de culture et d'histoire en phase avec les intérêts géopolitiques de la Russie » qui sera introduite, à partir de 2014-2015, dans les manuels scolaires, dont le choix sera drastiquement réduit à quelques unités présentant, à quelques infimes détails près, une seule et unique interprétation du passé.

L'annexion - assumée - de la Crimée et déguisée - d'une partie du Donbass en 2014 marque une nouvelle escalade sur le « front de l'histoire ». En mai 2014, juste après l'annexion de la Crimée, un ensemble de « lois mémorielles » est promulgué. La plus notoire est l'article 354.1 du Code pénal de la Fédération de Russie, qui criminalise, par une peine allant jusqu'à cinq ans d'emprisonnement: 1) la négation des faits établis par le jugement du Tribunal militaire international de Nuremberg; 2) l'approbation des crimes établis par ledit jugement; 3) la diffusion d'informations sciemment fausses sur les activités de l'URSS pendant la Seconde Guerre mondiale; 4) la diffusion d'informations « manifestement irrespectueuses sur les dates de la gloire militaire et les dates mémorables de la Russie relatives à la défense de la Patrie ainsi que la profanation des symboles de la gloire militaire de la Russie ». Si les deux premières clauses reprennent celles des lois mémorielles adoptées dans d'autres pays démocratiques, les deux dernières, souligne le rapport de la FIDH, reflètent un paradigme différent. « Plutôt que de protéger la dignité des victimes individuelles des crimes d'État, l'objectif ici est plutôt d'imposer une manière officiellement sanctionnée de se confronter au passé comme moyen de renforcer l'identité nationale. Ces clauses permettent à l'État de poursuivre celles et ceux qui partagent des points de vue non approuvés par l'État (ce qui signifie "Faux") sur les politiques de l'Union soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale ou qui expriment des opinions "irrespectueuses" à l'égard de l'histoire militaire de la Russie » [...] Depuis la promulgation de ces « lois mémorielles », de nombreuses personnes ont été poursuivies et condamnées pour avoir, par exemple, écrit (généralement sur leur « blog » internet) que « les dirigeants communistes soviétiques ont activement collaboré avec l'Allemagne nazie pour diviser l'Europe conformément au pacte Molotov-Ribbentrop », que « l'URSS et l'Allemagne ont conjointement attaqué la Pologne et déclenché la Seconde Guerre mondiale en septembre 1939 », pour avoir mentionné les « crimes commis par l'Armée Rouge contre la population civile allemande en 1945 »...

Source : WERTH, Nicolas, *Poutine historien en chef*, Paris, Gallimard, « Tracts », 2022, p. 23-27, p. 30 et p. 32-33.

➤ Histoire, science et vérité en RDA

N°96. L'histoire est-elle enseignée objectivement [en RDA] ?

C'est une question fréquente, bien souvent ceux qui la posent pensent que l'analyse marxiste de l'histoire et de la politique est unilatérale, que pour être objectif, il faut employer d'autres méthodes.

L'histoire et les autres sciences humaines sont enseignées à la lumière du marxisme-léninisme. Le matérialisme historique, élaboré par Marx et Engels et enrichi par Lénine représente le fondement de ces disciplines. On peut donc dire que notre enseignement est « unilatéral ». La raison en deviendra compréhensible si l'on prend une autre discipline, par exemple l'astronomie. Les enfants apprennent que la terre est sphérique et que, comme les autres planètes, elle tourne autour du soleil. Aucun enseignant dans le monde contemporain, qui aime son travail et le prend au sérieux ne songerait sérieusement à compléter son enseignement, pour ne pas être unilatéral, en disant que la terre est plate et qu'elle est au centre de l'univers. Il ne le ferait pas bien qu'il y ait eu des théories de ce genre et qu'elles aient les apparences pour elles.

On objectera que ces théories sont réfutées depuis longtemps et que les enseignants doivent s'en tenir aux connaissances scientifiques actuelles, à la vérité dégagée par les sciences. C'est justement ce que nous entendons. Le développement de la société humaine répond lui aussi à des lois qui ont été découvertes il y a plus de cent ans par Marx et Engels, aux termes desquelles une société est nécessairement remplacée par une autre plus évoluée. Il est évident que dans les pays capitalistes, les classes dominantes n'encouragent pas la propagation de ces connaissances qui ont la science pour elles.

Ainsi conçu, l'enseignement de l'histoire et celui des autres sciences humaines est « unilatéral » en RDA, il est uniquement axé sur la vérité scientifique. Mais, dans la mesure où l'histoire embrasse les processus historiques et enseigne leurs lois objectives, son enseignement est objectif.

Source : RDA. *100 questions, 100 réponses*, Berlin, Panorama DDR, 1977.

Les enjeux de la panthéonisation

➤ COLLECTIF, Pour la panthéonisation de Marc Bloch

La mémoire du grand historien et du grand résistant que fut Marc Bloch (1886-1944) continue aujourd'hui à marquer notre réflexion et notre amour pour la . Par son enseignement, par ses écrits, par le renouveau de l'histoire et le rayonnement qu'il a donné à cette discipline dans le monde entier, comme par ses actes et sa mort héroïques, celui qui reste aujourd'hui comme un modèle de citoyen, de soldat, d'intellectuel et de héros mérite de la France une reconnaissance particulière et une place choisie au Panthéon des gloires nationales.

Un héros, Marc Bloch le fut, à plusieurs reprises et pour ainsi dire naturellement. Le fondateur des Annales, avec Lucien Febvre, l'auteur de *La Société féodale* et des *Rois thaumaturges*, ainsi que des Caractères originaux de l'histoire rurale française, n'a jamais voulu se contenter d'une vie savante et retirée du monde. Il aimait ce propos de son maître, l'historien belge Henri Pirenne : « Si j'étais antiquaire, je n'aurais d'yeux que pour les vieilles choses. Mais je suis un historien, c'est pourquoi j'aime la vie. »

Marc Bloch aimait tellement la vie que son engagement d'historien, il le plaça toujours au service de sa patrie. Sa méthode même consistait à partir du temps présent pour mieux appréhender le passé. Il suivait en cela les conseils du grand Michelet qui disait : « Pour connaître le présent il faut d'abord s'en détourner. » S'en détourner, cela voulait dire pour Bloch agir dans le siècle.

Dès la première guerre mondiale, au 72^e régiment d'infanterie, Marc Bloch se comporta en brave. Il obtint la Légion d'honneur à titre militaire, la Croix de guerre et quatre citations, soit une par an entre 1915 et 1918 ; il en obtiendra une autre en 1940. Ses états de service soulignent son « mépris du danger », sa « crânerie et [sa] froide résolution ». Mais Marc Bloch a toujours voulu rester modeste : « Mes services de guerre 1914-1918 sont normaux. » Il avait le sens du simple devoir accompli ou, pour reprendre une expression de son supérieur, il exprimait un « humble héroïsme » qui est celui des meilleurs patriotes.

A aucun moment, alors que tant d'autres ont pu s'interroger sur le sens de ce combat furieux et sans fin, il n'a cessé de croire en son pays. En 1918, il ne se cachait pas d'avoir ressenti l'allégresse de la victoire Car cet intellectuel n'a jamais été tenté par les sirènes pacifistes, même au plus fort des privations et des terribles corps à corps à la baïonnette, qui laissèrent tant de ses camarades sur le bord du fossé. Partageant avec eux ce que Jules Isaac appelait une « communauté de souffrances », pour lui, l'individu ne comptait pas devant le groupe et la nation. Qu'importe qu'un seul souffre, pensait-il, quand c'est le sort de la communauté nationale toute entière qui est en jeu. « Vous m'avez appris à mettre certaines choses au-dessus de la vie même », écrivait-il en 1915 à ses parents. [...]

Dans la lettre d'adieu qu'il avait rédigée en 1941, anticipant sur une possible capture, il déclarait : « Attaché à ma patrie par une tradition familiale déjà longue, nourri de son héritage spirituel et de son histoire, incapable en vérité d'en concevoir une autre où je puisse respirer à l'aise, je l'ai beaucoup aimé et servie de toutes mes forces ».

Monsieur le président de la République, ce n'est pas seulement parce que Marc Bloch est certainement l'un des plus grands historiens français, celui dont le nom contribue, plus de soixante ans après sa mort, à assurer encore à l'étranger le renom de la recherche française, qu'il a sa place au Panthéon. Mais c'est parce que sa vie même de citoyen est exemplaire, une vie au service de la nation. Lorsqu'en 1940, après s'être trouvé confronté au « plus atroce effondrement

de notre histoire », comme il l'écrira dans *L'Etrange Défaite*, cette analyse de l'effondrement de la France, écrite sur le vif avec une étonnante lucidité, Marc Bloch n'aura qu'une idée : résister.

Alors qu'il aurait pu gagner les Etats-Unis, il préféra rester en France après la débâcle et malgré le statut des juifs. Sa réputation internationale lui permit d'être « relevé de déchéance » en ce qui concerne son métier d'enseignant. Cela ne l'empêcha pas d'entrer en clandestinité, suivi par ses trois fils.

La résistance, qu'il effectua notamment sous le pseudonyme de Narbonne, constitue chez ce patriote le prolongement logique de sa vie passée. Le 29 décembre 1943, il affirmait sa détermination dans le combat et la Libération : « Tous ceux qui l'auront méritée ne verront pas la grande récompense. Elle n'en sera pas moins celle qu'ils ont souhaitée et préparée. » Appartenant au mouvement Franc-Tireur, il sera arrêté le 8 mars 1944, torturé et abattu dans un champ le 16 juin 1944.

Monsieur le président de la République, indéniablement, Marc Bloch laisse derrière lui l'image d'un patriote fervent, d'un républicain convaincu, mais avant tout d'un grand français. Communiant avec le passé de son pays, il était pour ainsi dire en osmose avec lui. On connaît sa célèbre définition : « Il est deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France : ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims ; ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération. Peu importe l'orientation de leurs préférences. Leur imperméabilité aux plus beaux jaillissements de l'enthousiasme collectif suffit à les condamner » (*L'Etrange Défaite*).

Il avait compris la spécificité de la nation française, fondée sur l'histoire, la culture et la langue, et non sur quelque caractéristique raciale ou religieuse. Ce républicain était, par sa famille, de confession juive. Il ne s'en était jamais soucié jusqu'à ce que la législation antisémite de Vichy ne le lui rappelle. Il ne cessera d'affirmer que les « juifs sont des Français comme les autres ». Il se défiait des réactions communautaristes « Evitons de donner des armes à ceux qui voudraient nous cantonner dans n'importe quel ghetto » (Lettre du 2 avril 1941 à Jean Ullmo).

En républicain scrupuleux, il refusait de se définir comme un Français « d'origine juive ». « Je suis juif, disait-il, sinon par la religion, que je ne pratique point, non plus que nulle autre, du moins par la naissance. Je n'en tire ni orgueil ni honte, étant, je l'espère, assez bon historien pour n'ignorer point que les prédispositions raciales sont un mythe ». Et il ajoutait avec finesse : « Je ne revendique jamais mon origine que dans un cas : en face d'un antisémite » (*L'Etrange Défaite*).

Signataires : Maurice Agulhon, Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Pierre Azéma, André Burguière, Max Gallo, Bronislaw Geremek, Ran Halévi, Jacques Le Goff, Pierre Nora, Mona Ozouf, René Rémond, Éric Roussel, Jean-Claude Schmitt, Dominique Schnapper, Pierre Toubert, Michel Winock.

Source : « Supplique à Monsieur le président de la République pour le transfert au Panthéon de Marc Bloch », *Le Figaro littéraire*, 1^{er} juin 2006.

➤ GARCIA, Patrick, Quel Panthéon au XXI^e siècle ?

Le 27 mai 2015, François Hollande sera le quatrième président de la Ve République à présider à un transfert au Panthéon. Lors du discours dans lequel il a annoncé cette quadruple panthéonisation, il présente le Panthéon en véritable surmoi collectif : un lieu où reposent ceux qui nous harcèlent à chaque instant, qui nous rappellent ce que nous leur devons sans doute, ce que nous devons faire pour être fidèles à leur exemple. [...] Il doit être un lieu où ceux qui regardent le monument pensent aux figures qui y sont accueillies, se disent qu'ils n'ont pas la conscience toujours en paix tant qu'existent des inégalités, des injustices et tant de progrès à accomplir.

Fonction essentielle, dont la réaffirmation participe d'une volonté de revivifier le civisme et de rappeler les valeurs de la République pour nourrir le combat en leur faveur quand il ne s'agit pas, selon Philippe Bélaval, directeur du Centre des monuments historiques chargé par le président Hollande de rédiger un rapport sur le Panthéon, de conjurer la menace du « délitement du pacte républicain », « une perte de confiance dans l'avenir et une érosion du “vouloir-vivre en commun” ».

Il s'agirait donc d'un acte impératif. Pourtant, à l'échelle de l'histoire de la République, les panthéonisations sont en définitive relativement rares et connaissent même un arrêt total de 1964 à 1987, qui n'est guère atténué que par la cérémonie d'investiture de François Mitterrand le 21 mai 1981. L'historienne Mona Ozouf, quant à elle, n'a pas hésité à parler d'un « échec » en raison de l'incapacité du lieu à nourrir une mémoire commune et de la nôtre à définir ce que sont aujourd'hui les « grands hommes ». Force est donc d'interroger l'actualité de ce rite qui depuis 1791 a connu des inflexions majeures. [...]

Doté d'un programme de sculptures républicaines célébrant la Convention, Valmy, les marins du Vengeur ou les orateurs libéraux de la Restauration, le Panthéon s'ancre à gauche, tant et si bien que par souci de consensus national, le soldat inconnu n'y est pas transféré, l'Arc de triomphe lui étant préféré. [...]

Avant même la panthéonisation de René Cassin en 1987, effectuée sur décision de François Mitterrand, c'est la cérémonie d'investiture de ce dernier qui marque le retour du Panthéon comme lieu symbolique de la nation. [...]

Dans la foulée de la parution des *Lieux de mémoire* dirigés par Pierre Nora (1984-1992), la question de la mémoire, des politiques symboliques, de ce qui lie les Français dès lors que la nation n'est plus à elle-même son propre avenir deviennent des questions politiques. L'idée d'un réarmement symbolique de l'État républicain fait son chemin. On en trouve la trace dans le rapport de l'agence Ithaque commandé par le ministère de la Culture après la panthéonisation de René Cassin. À destination des pouvoirs publics, celui-ci se propose d'analyser la « désaffection » et le « malaise » qui entourent les cérémonies nationales et se montre très prescriptif :

Osant une métaphore avec le monde religieux, on pourrait résumer ce rapport de cause à effet [entre la désaffection du public et l'attitude des représentants de l'État – Valéry Giscard d'Estaing est nommément visé] en disant qu'il semble difficile que les fidèles aient la foi si les célébrants ne la manifestent plus.

Et l'agence de communication appelle à une resacralisation du rituel politique :

La tendance à faire de la cérémonie un spectacle, qui peut apparaître comme un mode salvateur de la cérémonie [...] induit une confusion des genres.

Il faut donc trouver les voies qui, à la fois, donnent à voir la cérémonie au plus grand nombre et, en même temps, en rehaussent la dimension symbolique.

Cette réflexion conduit à un profond renouvellement du rituel qui est sensible dès 1989 et les panthéonisations du Bicentenaire de la Révolution française. La cérémonie s'éloigne alors résolument du rituel funéraire jusqu'à poser aux fonctionnaires de la Culture la question de la nécessité de la présence du corps du panthéonisé, qui commence à être ressentie comme une contrainte trop forte. La cérémonie s'organise désormais en trois temps entièrement retransmis à la télévision sous la direction d'un réalisateur unique. Elle se déroule entre dix-neuf et vingt heures afin de faire l'ouverture du journal télévisé sur le geste présidentiel.

Un premier moment se situe rue Soufflot et donne lieu à une scénographie, décryptée par les commentateurs présents sur le plateau de télévision, qui rend hommage à la pensée et à l'action du panthéonisé et dans laquelle enfants et adolescents jouent toujours un rôle important. Le deuxième moment est celui du (ou des discours) selon que le président choisit de se taire, de parler ou de partager la parole. Le troisième moment est l'entrée du cercueil au Panthéon suivi du président qui, le plus souvent seul, se recueille et l'accompagne dans la crypte sous l'œil des caméras et au son d'une musique appropriée.

Reste qu'il faut garder à cette cérémonie la simplicité qui lui sied, en accord avec un pouvoir politique qui se veut désormais modeste et plus proche des gens. Les catafalques imposants et les estrades disparaissent donc au profit d'un simple pupitre, souvent transparent. De même, lors de l'entrée au Panthéon de Malraux, décidée par Jacques Chirac en 1995, les enfants acteurs du spectacle sont tous revêtus d'une cape transparente qui laisse voir la diversité des vêtements et la scénographie les invite à s'égailler « comme des oiseaux » pour éviter toute martialité contre-productive.

L'impératif télévisuel de l'image « propre » allié au souci d'assurer la sécurité de la cérémonie conduit à refouler les spectateurs physiquement présents aux confins de la rue Soufflot et à protéger de la pluie les tribunes des invités pour éviter le déploiement intempestif de parapluies multicolores.

Ainsi actualisés, les transferts au Panthéon deviennent un geste habituel du président. François Mitterrand préside à quatre panthéonisations, dont la dernière à l'extrême fin de son second mandat dans la volonté de faire entrer ès qualités une femme dans le temple de la République en la personne de Marie Curie. Jacques Chirac lui emboîte le pas et décide de deux panthéonisations chacune en début de mandat (André Malraux en 1995, Alexandre Dumas en 2002) et y revient en 2007 pour un hommage solennel aux Justes de France. Nicolas Sarkozy quant à lui doit se contenter d'une cérémonie en hommage à Aimé Césaire in absentia, les héritiers de Marc Bloch et d'Albert Camus ayant publiquement refusé qu'il conduise l'un ou l'autre au Panthéon ce qui traduit un déficit sensible d'incarnation sans nul doute dû à ses propos clivants et au débat sur l'identité nationale.

Geste d'incarnation, les panthéonisations sont aussi des gestes pédagogiques. Ainsi, l'entrée d'Alexandre Dumas est l'occasion de dire aux Français que celui qui a domestiqué l'histoire de la France, qui a peuplé l'imaginaire national de personnages connus de chacun est

un mulâtre, un descendant d'esclaves dont le père, général républicain, avait été cassé de son grade et expulsé de l'armée comme tous les officiers de couleur sous l'Empire. De même, la cérémonie en hommage aux Justes de France répond et complète le discours du Vel' d'Hiv', en se concentrant cette fois sur ceux qui sont restés fidèles aux valeurs de la République, à des fins de rééquilibrage du message de reconnaissance délivré le 16 juillet 1995 et stigmatisé par une frange de l'opinion publique et une partie de la famille politique du président comme l'amorce d'une dynamique de repentance.

C'est dans cette veine de pédagogie civique que se situe la prochaine panthéonisation ordonnée par François Hollande qui, outre l'entrée de deux femmes, participe aussi de l'opération de rééquilibrage de la mémoire nationale engagée par Jacques Chirac en déplaçant la focale mémorielle des crimes commis par l'État français, dont la République en tant qu'expression de la nation dans sa continuité assume désormais aussi l'héritage, vers la Résistance – c'est-à-dire le versant lumineux, la « bonne mémoire » des « années noires » (Michel Winock). On peut à cet égard sans doute regretter que cette panthéonisation ne retienne comme critère de la diversité que celle du sexe quand un ou une résistante issue de l'immigration ou des composantes étrangères de la Résistance y aurait eu pleinement sa place.

Cette remarque introduit l'idée qu'il s'agit bel et bien d'une tentative de reconfiguration de la mémoire nationale même si ses effets, comme ceux de toutes les politiques symboliques, sont difficiles à mesurer. C'est au demeurant la raison pour laquelle, à intervalle régulier, des comités ou des pétitions promeuvent l'idée de panthéoniser tel ou tel. La démarche peut être couronnée de succès, elle peut ne pas l'être pour diverses raisons. Ainsi les noms de La Fayette ou de Berlioz ont-ils été avancés et récusés au nom d'un républicanisme trop peu affirmé pour Berlioz, fluctuant pour La Fayette. De même, des historiens ont demandé l'entrée de Marc Bloch au Panthéon après les polémiques engendrées par l'article 4 de la loi de février 2005, ou encore celle d'Alfred Dreyfus, sans plus de succès.

En dépit de ces mobilisations, comme en témoignent les panthéonisations de 2015, les transferts restent un geste du président. Ainsi, le Centre des monuments historiques a eu beau organiser une consultation électronique et inviter les Français à faire leurs propositions, son directeur préconiser l'entrée de quatre femmes à l'unisson des demandes de « Osez le féminisme », ou confier le Panthéon en travaux au photographe JR qui l'a recouvert d'impressionnants portraits d'anonymes pour illustrer la volonté de rendre le Panthéon au peuple, c'est en définitive un choix politique subtil qui a prévalu. Un choix qui, au-delà de la volonté de rééquilibrage de la mémoire nationale évoquée plus haut, essaie de revivifier la Résistance comme ressource de valeurs et d'énergie pour affronter le présent et construire le futur, à moins que pour cette panthéonisation par « gros temps », il ne s'agisse d'abord pour François Hollande d'une valeur refuge.

Source : GARCIA, Patrick, « Transferts au Panthéon : actualité d'un rituel daté », *Esprit*, 5, mai 2015, p. 17-27.

➤ HOLLANDE François, La Résistance au Panthéon

Aujourd'hui, la France a rendez-vous avec le meilleur d'elle-même. Ils étaient quatre : deux femmes, deux hommes. Ils sont quatre à entrer aujourd'hui dans le monument de notre mémoire nationale. Ils sont quatre inséparablement liés dans cette célébration qui veut que des personnalités remarquables soient données en exemple à la France toute entière pour inspirer les générations nouvelles. Ils sont quatre. Admirables sans avoir voulu être admirés, reconnus sans avoir cherché à être connus, célébrés sans avoir imaginé être célèbres.

Ils sont quatre, deux hommes, deux femmes. Quatre destins, quatre chemins, quatre histoires qui donnent chair et visage à la République en rappelant les valeurs. Quatre héros si différents par leurs origines, leurs opinions et leurs parcours. Qu'y a-t-il donc de commun entre ces deux femmes rescapées de l'enfer des camps et ces deux hommes disparus atrocement dans les derniers jours de l'Occupation ? Entre ces deux catholiques qui mirent leur vie au service de la dignité humaine et ces deux francs-maçons qui eurent très jeunes des responsabilités politiques importantes ? Entre ces deux sœurs de combat pour un monde commun et ces deux précurseurs d'une République nouvelle ?

Pourtant, ces deux femmes, ces deux hommes, chacun si singulier, ont été gouvernés par les mêmes forces, animés par les mêmes passions, soulevés par le même idéal, unis les uns, les autres par le même dépassement, indissociablement soudés par le même amour, l'amour de leur patrie. Quatre grandes Françaises et Français qui incarnent l'esprit de la Résistance, l'esprit de résistance. Face à l'humiliation, à l'Occupation, à la soumission, ils ont apporté la même réponse : ils ont dit non tout de suite, fermement, calmement. [...]

Deux hommes, deux femmes, qui incarnent la Résistance. Pas toute la Résistance, la Résistance a tant de visages : des glorieux, des anonymes, ces soutiers de la gloire, ces soldats de l'ombre qui ont patiemment construit leurs réseaux. Ces partisans pour qui la défense de la patrie s'ajoutait à l'idéal qui les transcendait. Il y avait des Français, il y avait des étrangers qui étaient venus donner leur sang au sol qui les avait accueillis. La Résistance a tant de martyrs : des fusillés, des déportés, des torturés. Communistes, gaullistes, socialistes, radicaux et même royalistes. Ce qu'ils étaient hier, ils ne se le demandaient plus. Ce qu'ils voulaient être, c'est être tous compagnons de la même Libération.

Pierre BROSSOLETTE, Geneviève DE GAULLE-ANTHONIOZ, Germaine TILLION et Jean ZAY ne sont pas seuls à se distinguer par l'héroïsme de leurs actes ou la force de leurs exploits. D'autres auraient pu être accueillis ici pour leur dévouement et pour leur bravoure. S'ils sont là, ce n'est pas parce qu'ils sont différents de tous leurs camarades, c'est parce qu'ils symbolisent dans le même ensemble la constance, l'engagement et le courage. [...]

C'est le choix qui distingue, qui élève ou qui abaisse. Qui transfigure ou qui défigure. Comme hier dans la tragédie de la guerre, quand des hommes et des femmes de toutes les opinions, de tous les milieux, de tous les âges, ont décidé de faire quelque chose. Ils l'ont fait parce qu'ils l'ont choisi. Et à notre tour, nous devons faire les choix qui correspondent aux défis d'aujourd'hui.

Ces deux femmes, ces deux hommes, ont en commun d'avoir fait de leur vie un destin et d'avoir donné à leur patrie une destinée. Tel est le sens de cette cérémonie.

L'histoire, la nôtre, l'histoire de France, nous élève. Elle nous unit quand elle devient mémoire partagée. L'histoire, elle nous montre la grandeur des femmes et des hommes qui l'ont faite. Elle nous montre aussi ce que sont nos forces et ce que peuvent être nos faiblesses. L'histoire, elle nous donne bien plus qu'un héritage à célébrer, bien davantage qu'un patrimoine à entretenir. L'histoire nous transmet l'éminente responsabilité d'être à la hauteur, à la hauteur du passé, à la hauteur des défis d'aujourd'hui et de demain.

En sachant que l'histoire n'est pas une nostalgie, l'histoire, elle est ce que nous en ferons. L'histoire, elle est notre avenir.

La France vient de loin. La France porte au loin. La France doit voir loin. Ces quatre grandes figures aimaient plus que tout la France et en l'aimant, en l'aimant si chèrement, ils servaient l'humanité tout entière. Chacune, chacun dans sa singularité a cherché au fond de lui-même ou d'elle-même ce qu'il avait de meilleur à donner et c'est pourquoi tous les quatre, ces deux femmes, ces deux hommes, ont valeur d'exemple.

Il nous appartient de les suivre, non pas de répéter ou de reproduire - les circonstances ont changé - mais de poursuivre et d'inventer. La République n'est pas figée. Ce n'est pas un corset dont il faudrait régulièrement recoudre les boutons. La République, c'est un mouvement, c'est une construction, c'est une passion, une passion généreuse, une passion rationnelle, une passion rassembleuse, avec toujours, toujours le refus de la fatalité. Ne pas plier, ne pas se replier, espérer et lutter. Tel est l'esprit inextinguible, inépuisable de la Résistance, de l'esprit de résistance.

Pierre BROSSOLETTE, Geneviève DE GAULLE-ANTHONIOZ, Germaine TILLION, Jean ZAY, prenez place.

Vous êtes accompagnés par le long cortège des jeunes qui vibrent à l'idée de prendre la relève de la France combattante. Vous êtes accompagnés par les femmes qui savent, à votre exemple, qu'aucune porte ne peut plus leur être fermée. Vous êtes suivis par les déshérités qui entrent grâce à vous dans la lumière. Vous êtes auréolés du respect des peuples du monde qui, comme le 11 janvier, partagent avec le nôtre le même amour de la liberté.

Pierre BROSSOLETTE, Geneviève DE GAULLE-ANTHONIOZ, Germaine TILLION, Jean ZAY, prenez place ici, c'est la vôtre.

Source : Déclaration de M. François HOLLANDE, Président de la République, en hommage aux quatre anciens résistants, Pierre Brossolette, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Germaine Tillion et Jean Zay, à Paris, le 27 mai 2015.

➤ Missak Manouchian doit entrer au Panthéon avec tous ses camarades

Monsieur le Président de la République, nous vous écrivons cette lettre dans l'espoir d'empêcher une injustice. Vous avez annoncé le 18 juin votre choix de faire entrer au Panthéon les dépouilles de Missak Manouchian et de son épouse, Mélinée, en février 2024, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire du martyr du groupe de résistance à l'occupation nazie et à ses collaborateurs français. Le 21 février 1944, vingt-deux hommes furent fusillés au Mont-Valérien. La seule femme de leur réseau fut décapitée à Stuttgart, le 10 mai 1944.

Votre décision est une heureuse nouvelle qui nous a réjouis. Mettant fin à un trop long oubli, elle marque la reconnaissance de la contribution décisive des résistants internationalistes à la libération de la France et au rétablissement de la République. Manouchian et ses camarades appartenaient en effet aux Francs-tireurs et partisans - Main-d'œuvre immigrée (FTP-MOI), une unité de la Résistance communiste composée en grande part d'étrangers, de réfugiés et d'immigrés. « Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant », rappelait Louis Aragon en les célébrant dans son poème « L'Affiche rouge », où il évoquait leurs noms « difficiles à prononcer ».

En nos temps ô combien incertains où de nouvelles ombres gagnent, où xénophobie, racisme, antisémitisme et toutes les formes de rejet de l'autre, de l'étranger et du différent menacent, cet hommage patriotique et républicain est un message de fraternité qui rappelle que la France a toujours été faite du monde, de la diversité de son peuple et de la pluralité de ses cultures grâce à l'apport de toutes ses communautés d'origine étrangère. C'est surtout un message universel qui souligne combien les idéaux d'égalité des droits, sans distinction de naissance, de croyance ou d'apparence, initialement proclamés par la Déclaration des droits de l'homme de 1789, pour lesquels Manouchian et ses camarades ont donné leurs vies, peuvent soulever le monde entier.

Or, Monsieur le Président, c'est ce message que contredit le choix de faire entrer au Panthéon Missak et Mélinée Manouchian, et eux seuls. Eux-mêmes ne l'auraient sans doute ni compris ni souhaité. Isoler un seul nom, c'est rompre la fraternité de leur collectif militant. Distinguer une seule communauté, c'est blesser l'internationalisme qui les animait. Ce groupe de résistants communistes ne se résume pas à Manouchian qui, certes, en fut le responsable militaire avant que la propagande allemande ne le promeuve chef d'une bande criminelle. Et le symbole qu'il représente, à juste titre, pour nos compatriotes de la communauté arménienne est indissociable de toutes les autres nationalités et communautés qui ont partagé son combat et son sacrifice.

Monsieur le Président, nous espérons vous avoir convaincu que Missak Manouchian ne saurait entrer seul au Panthéon, fût-ce en compagnie de son épouse. Ce sont les vingt-trois, tous ensemble, qui font l'épaisseur de cette histoire, la leur devenue la nôtre, celle de la France, hier comme aujourd'hui. Les vingt-trois, sans en oublier un seul : juifs polonais, républicains espagnols, antifascistes italiens, et bien d'autres encore.

Nous vous demandons donc de faire en sorte qu'il soit accompagné par ses vingt-deux camarades : l'Arménien Armenak Arpen Manoukian, l'Espagnol Celestino Alfonso, les Italiens Rino Della Negra, Spartaco Fontanot, Cesare Luccarni, Antoine Salvadori et Amedeo Usseglio, les Français Georges Cloarec, Roger Rouxel et Robert Witchitz, les Hongrois Joseph Bocsov, Thomas Elek et Emeric Glasz, les Polonais Maurice Füngercwaig, Jonas Geduldig, Léon Goldberg, Szlama Grzywacz, Stanislas Kubacki, Marcel Rajman, Willy Schapiro et Wolf Wajsbrot, et la Roumaine Olga Bancic.

Ils étaient vingt-trois, « vingt et trois qui criaient la France en s'abattant » – Aragon toujours – , vingt et trois qui disent notre patrie commune, sa richesse et sa force. Vingt et trois qui, à l'heure de la reconnaissance nationale, sont indissociables.

Signataires : Juana Alfonso, petite fille de Celestino Alfonso ; Patrick Boucheron, historien, professeur au Collège de France ; Michel Broué, mathématicien ; Patrick Chamoiseau, écrivain ; Costa-Gavras, cinéaste, président de La Cinémathèque française ; Elise Couzens et Fabienne Meyer, cousines germaines de Marcel Rajman ; Michel, Patrice et Yves Della Negra, neveux de Rino Della Negra ; René Dzagoyan, écrivain ; Jean Estivil, neveu de Celestino Alfonso ; André Grimaldi, professeur émérite de médecine ; Anouk Grinberg, comédienne et artiste ; Jean-Claude Grumberg, écrivain et homme de théâtre ; Yannick Haenel, écrivain ; Delphine Horvilleur, rabbine et écrivaine ; Serge et Beate Klarsfeld, historiens ; Mosco Levi Boucalt, réalisateur ; Patrick Modiano, écrivain, prix Nobel de littérature ; Edgar Morin, sociologue et philosophe ; Edwy Plenel, journaliste ; Anne Sinclair, journaliste ; Thomas Stern, neveu de Thomas Elek ; Annette Wieviorka, historienne, directrice de recherche au CNRS ; Ruth Zylberman, écrivaine et réalisatrice.

Source : « Missak Manouchian doit entrer au Panthéon avec tous ses camarades », *Le Monde*, 24 novembre 2023.

➤ STREIFF Gérard, Une contre-tribune dans *L'Humanité*

Le quotidien *Le Monde* a publié dans son numéro du 24 novembre une pétition intitulée « Missak Manouchian doit entrer au Panthéon avec tous ses camarades ». À première vue, on peut trouver la démarche naturelle et généreuse. Les résistants communistes du groupe Manouchian, dont 10 martyrs figurent sur l’Affiche rouge, méritent notre total respect et cet éclatant hommage républicain à venir.

Celestino Alfonso, Marcel Rajman, Rino Della Negra, Thomas Elek sont des symboles puissants de la Résistance, du combat antinazi, et leurs noms sont indéfectiblement liés à celui de Missak Manouchian. On remarquera d’ailleurs que l’association présidée par Jean-Pierre Sakoun qui a milité pour (et obtenu) l’entrée de Missak au Panthéon, a insisté pour que les patronymes de tous ces héros figurent sur une plaque à l’intérieur du monument ; ce qui sera fait.

Là où, pour moi, le texte fait problème, là où il est plus étrange, c’est lorsqu’il dit que l’entrée de Missak Manouchian au Panthéon « distingue une seule communauté ». Qu’est-ce à dire ? Que signifie ce vocabulaire ? Quel est le message ? Comment peut-on parler de démarche républicaine pour aussitôt « ethniciser » l’initiative ? A-t-on demandé l’entrée de tout le CNR lorsque Jean Moulin est entré au Panthéon ?

Et puis, il y a plus grave : à bien lire cette pétition, Missak Manouchian ne serait le chef des FTP-MOI, le chef du groupe des 23, en ce tragique automne 1943, que parce que « la propagande allemande l’a promu chef » ! Comment peut-on écrire de telles choses ? C’est tout à fait inapproprié.

Ouvrier, poète, apatride, internationaliste, communiste, naturellement étranger et français d’âme (deux fois, il demandera la nationalité française, en vain), Manouchian était l’incontestable chef militaire du groupe FTP-MOI en cet été 1943 à Paris (les directions FTP se composaient d’un responsable technique, d’un responsable politique et d’un responsable militaire, et c’est ce dernier qui avait la primauté).

Il était donc le chef de cette organisation, désigné par les siens. Il l’incarnait, il la représentait. Il était l’indispensable lien entre les combattants et la direction nationale des FTP, détesté par tous les plumitifs de l’Occupation, redouté par l’occupant nazi. Il était, lui et les siens, traqué en permanence par des centaines d’agents « français ». Par son engagement, sa force de caractère, sa liberté de ton, son courage tout simplement, sa hauteur de vue, il fédère toutes les composantes des FTP-MOI, il les personnifie et les représente parfaitement.

Sa phrase « Je meurs sans haine pour le peuple allemand » n’est-elle pas devenue une des plus belles expressions du combat humaniste ? Mettre en cause sa place et son rôle est tout simplement indécent. L’entrée de la Résistance communiste au Panthéon a toujours rencontré de solides oppositions. On peut penser que les opposants n’ont pas désarmé.

Source : STREIFF, Gérard, Une contre-tribune dans *L'Humanité*.

Marc Bloch

➤ BLOCH Marc, sa famille ; son attachement patriotique.

La profession que j'ai choisie passe, ordinairement, pour des moins aventureuses. Mais mon destin, commun, sur ce point, avec celui de presque toute ma génération, m'a jeté, par deux fois, à vingt et un ans d'intervalle, hors de ces paisibles chemins. Il m'a, en outre, procuré, sur les différents aspects de la nation en armes, une expérience d'une étendue, je crois, assez exceptionnelle. J'ai fait deux guerres. J'ai commencé la première au mois d'août 1914, comme sergent d'infanterie : en pleine troupe, par conséquent, et presque au niveau du simple soldat. Je l'ai continuée, successivement, comme chef de section, comme officier de renseignements, attaché à un état-major de régiment, enfin, avec le grade de capitaine, dans les fonctions d'adjoint à mon chef de corps. Ma seconde guerre, j'en ai vécu la plus grande partie à l'autre extrémité de l'échelle : dans un état-major d'armée, en relations fréquentes avec le G. Q. G. Tranchant à travers les institutions et les milieux humains, la coupe, on le voit, n'a pas manqué de variété.

Je suis Juif, sinon par la religion, que je ne pratique point, non plus que nulle autre, du moins par la naissance. Je n'en tire ni orgueil ni honte, étant, je l'espère, assez bon historien pour n'ignorer point que les prédispositions raciales sont un mythe et la notion même de race pure une absurdité particulièrement flagrante, lorsqu'elle prétend s'appliquer, comme ici, à ce qui fut, en réalité, un groupe de croyants, recrutés, jadis, dans tout le monde méditerranéen, turco- khazar et slave. Je ne revendique jamais mon origine que dans un cas : en face d'un antisémite. Mais peut-être les personnes qui s'opposent à mon témoignage chercheront-elles à le ruiner en me traitant de « métèque ». Je leur répondrai, sans plus, que mon arrière-grand-père fut soldat, en 93 ; que mon père, en 1870, servit dans Strasbourg assiégé ; que mes deux oncles et lui quittèrent volontairement leur Alsace natale, après son annexion au II^e Reich ; que j'ai été élevé dans le culte de ces traditions patriotiques, dont les Israélites de l'exode alsacien furent toujours les plus fervents mainteneurs ; que la France, enfin, dont certains conspireraient volontiers à m'expulser aujourd'hui et peut-être (qui sait ?) y réussiraient, demeurera, quoi qu'il arrive, la patrie dont je ne saurais déraciner mon cœur. J'y suis né, j'ai bu aux sources de sa culture, j'ai fait mien son passé, je ne respire bien que sous son ciel, et je me suis efforcé, à mon tour, de la défendre de mon mieux.

BLOCH, Marc, *L'Étrange défaite*, Société des Éditions Franc-Tireur, Paris, 1946, p. 6.

➤ BLOCH, Marc: Réflexions sur les fausses nouvelles

C'était au mois de septembre 1917. Le régiment d'infanterie dont je faisais partie occupait sur le plateau du Chemin-des-Dames, au nord de la petite ville de Braisne [...]. [L]a troupe d'assaut surprit en effet et ramena dans nos lignes une sentinelle. J'eus l'occasion d'interroger cet homme ; c'était un soldat d'une classe déjà âgée, réserviste bien entendu, et dans le civil bourgeois de la vieille ville hanséatique de Brême. Puis il fila vers l'arrière sous bonne escorte ; et nous pensâmes bien ne jamais plus en entendre parler. Peu de temps après, une curieuse histoire arriva peu à peu à nos oreilles ; des artilleurs, des conducteurs du ravitaillement la racontaient. Ils disaient à peu près ceci : "Ces Allemands ! quels organisateurs merveilleux ! ils avaient partout des espions. On fait un prisonnier à l'Épine-de-Chevregny ; qui trouve-t-on ? un individu qui, en temps de paix, était établi commerçant à quelques kilomètres de là : à Braisne." [...]

Une fois de plus nous retrouvons ici un très grand fait vers lequel semblent nous ramener tous les travaux relatifs aux légendes de guerre. C'est une conclusion générale, que les études futures devront sans doute prendre comme idée directrice afin de vérifier si elle s'applique à tous les cas. On peut la formuler comme il suit. Une fausse nouvelle naît toujours de représentations collectives qui préexistent à sa naissance ; elle n'est fortuite qu'en apparence, ou, plus précisément, tout ce qu'il y a de fortuit en elle c'est l'incident initial, absolument quelconque, qui déclenche le travail des imaginations ; mais cette mise en branle n'a lieu que parce que les imaginations sont déjà préparées et fermentent sourdement. Un événement, une mauvaise perception par exemple qui n'irait pas dans le sens où penchent déjà les esprits de tous, pourrait tout au plus former l'origine d'une erreur individuelle, mais non pas d'une fausse nouvelle populaire et largement répandue. Si j'ose me servir d'un terme auquel les sociologues ont donné souvent une valeur à mon gré trop métaphysique, mais qui est commode et après tout riche de sens, la fausse nouvelle est le miroir où la « conscience collective » contemple ses propres traits. [...]

[U]ne société très lâche, où les liaisons entre les divers éléments qui la composaient ne se faisaient que rarement et imparfaitement, non pas de façon directe, mais seulement par l'intermédiaire de certains individus presque spécialisés, telle nous apparaît ce que l'on pourrait appeler la société des tranchées. En cela aussi, comme en ce qui touche la prépondérance de la tradition orale, la guerre nous a donné l'impression de nous ramener vers un passé très reculé.

Source : BLOCH, Marc, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », *Revue de synthèse historique*, 33, 1921, p. 34-38

➤ BLOCH Marc, L'observation en histoire

Des âges qui nous ont précédés, nous ne saurions parler que d'après témoins. Nous sommes, à leur égard, dans la situation du juge d'instruction qui s'efforce de reconstituer un crime auquel il n'a point assisté. [...] Tout recueil de choses vues est fait, pour une bonne moitié, de choses vues par autrui. Économiste, j'étudie le mouvement des échanges ce mois-ci, cette semaine-ci : c'est à l'aide de statistiques que je n'ai pas personnellement dressées. Explorateur de l'extrême pointe de l'actuel, je m'attache à sonder l'opinion publique sur les grands problèmes de l'heure ; je pose des questions, je note, collationne, dénombre des réponses. Que me fournissent-elles, sinon, plus ou moins gauchement exprimée, l'image que mes interlocuteurs se forment de ce qu'ils croient penser eux-mêmes ou celle qu'ils souhaitent me présenter de leur pensée ? [...] Parce que dans l'immense tissu d'événements, de gestes et de paroles dont se compose le destin d'un groupe humain, l'individu ne perçoit jamais qu'un petit coin, étroitement borné pour ses sens et sa faculté d'attention [...] toute connaissance de l'humanité quel qu'en soit, dans le temps, le point d'application, puisera toujours dans les témoignages d'autrui une grande part de sa substance. L'enquêteur du présent n'est guère, là-dessus, beaucoup mieux partagé que l'historien du passé. L'observation du passé, même d'un passé très reculé, est-il sûr qu'elle soit toujours à ce point « indirecte » ? [...] L'historien se sent, par rapport au bon témoin d'un fait présent, dans une position un peu humiliante. Il est comme la queue d'une colonne où les avis se transmettent, depuis la tête, de rang en rang. Ce n'est pas une très bonne place pour être sûrement renseigné. J'ai vu naguère, durant une relève nocturne, passer ainsi, le long de la file, le cri : « Attention ! Trous d'obus à gauche ! ». Le dernier homme le reçut sous la forme : « Allez à gauche », fit un pas de ce côté et s'effondra. [...]

Pour premier caractère, la connaissance de tous les faits humains dans le passé, de la plupart d'entre eux dans le présent, a d'être, selon l'heureuse expression de François Simiand, une connaissance par traces. Qu'il s'agisse des ossements murés dans les remparts de la Syrie, d'un mot dont la forme où l'emploi révèle une coutume, du récit écrit par le témoin d'une scène ancienne, qu'entendons-nous en effet par documents, sinon une « trace », c'est-à-dire la marque, perceptible aux sens, qu'a laissée un phénomène en lui-même impossible à saisir ? [...] Le passé est, par définition, un donné que rien ne modifiera plus. Mais la connaissance du passé est une chose en progrès, qui sans cesse se transforme et se perfectionne. [...]

La diversité des témoignages historiques est presque infinie. Tout ce que l'homme dit ou écrit, tout ce qu'il fabrique, tout ce qu'il touche, peut et doit renseigner sur lui. Il est curieux de constater combien les personnes étrangères à notre travail, jaugent imparfaitement l'étendue de ces possibilités. C'est qu'elles continuent de s'attacher à une idée surannée de notre science : celle du temps où l'on ne savait guère lire que les témoignages volontaires. Reprochant à « l'histoire traditionnelle » de laisser dans l'ombre des « phénomènes considérables », pourtant « plus de gros de conséquences, plus capables de modifier la vie prochaine que tous les événements politiques », M. Paul Valéry propose pour exemple « la conquête de la terre » par

l'électricité. [...] Les historiens, dites-vous, ont jusqu'ici négligé d'interroger ces documents. Ils ont tort assurément. [...]

L'illusion serait grande d'imaginer qu'à chaque problème historique réponde un type unique de documents spécialisés dans cet emploi. Plus la recherche, au contraire, s'efforce d'atteindre l'effet profond, moins il lui est permis d'espérer la lumière autrement que des rayons convergents de témoignages très divers dans leur nature. Quel historien des religions voudrait se contenter de compulser des traités de théologies ou des recueils d'hymnes ? Il le sait bien, sur les croyances et les sensibilités mortes, les images peintes ou sculptées aux murs des sanctuaires, la disposition et le mobilier des tombes ont au moins aussi long à lui dire que beaucoup d'écrits.

Source : BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 2010 [1^e éd. 1949], p. 67-69

➤ BLOCH Marc, Le sens des mots en histoire

Notre science ne dispose pas, comme les mathématiques ou la chimie, d'un système de symboles détaché de toute langue nationale. L'historien parle uniquement avec des mots ; donc, avec ceux de son pays. Se trouve-t-il en présence de réalités qui s'exprimèrent dans une langue étrangère ? Force lui est de traduire. À cela, point d'obstacles sérieux, tant que les mots se rapportent à des choses ou à des actions banales : cette monnaie courante du vocabulaire s'échange aisément au pair. Aussitôt, par contre, qu'apparaissent des institutions, des croyances, des coutumes, qui participent plus profondément à la vie propre d'une société, la transposition dans une autre langue, faite à l'image d'une société différente, devient une entreprise grosse de périls. Car choisir l'équivalent, c'est postuler une ressemblance.

Nous résignerons-nous donc, en désespoir de cause, à conserver, quitte à l'expliquer, le terme originel ? Assurément, il le faudra bien quelquefois. Quand on vit, en 1919, la Constitution de Weimar maintenir à l'État allemand son vieux nom de Reich : « Étrange République, s'exclamèrent chez nous certains publicistes – ne la voilà-t-il pas qui persiste à se dire Empire » ? La vérité n'est pas seulement que Reich n'évoque nullement par lui-même l'idée d'un empereur ; associé aux images d'une histoire politique perpétuellement oscillante entre le particularisme et l'unité, le mot rend un son beaucoup trop spécifiquement allemand pour souffrir, dans une langue où se reflète un tout autre passé national, la moindre tentative de traduction. Cette reproduction mécanique, cependant, véritable solution de moindre effort, comment la généraliser ? [...] Faudra-t-il, tout à tour, parler roumain, hongrois, polonais, allemand ou russe ? Une fois de plus, l'essentiel échapperait, qui est de restituer les liaisons profondes des faits, en les exprimant par une juste nomenclature. [...]

De nombreuses sociétés ont pratiqué ce qu'on peut appeler un bilinguisme hiérarchique. Deux langues s'affrontaient, l'une populaire, l'autre savante. [...] Ainsi les Évangiles ont rapporté en grec, qui était alors la grande langue de culture de l'Orient, des propos qu'il faut supposer échangés en araméen. Ainsi, plus près de nous, le Moyen Âge, pendant longtemps, ne s'administra, ne se raconta lui-même qu'en latin. Héritées de civilisations mortes ou empruntées à des civilisations étrangères, ces langues de lettrés, de prêtres et de notaires devaient nécessairement exprimer beaucoup de réalités pour lesquelles elles n'étaient originellement point faites. Elles n'y parvenaient qu'à l'aide de tout un système de transpositions, d'une inévitable gaucherie. Or c'est par ses écrits que – témoignages matériels exceptés – nous connaissons une société. Celles où triompha un pareil dualisme de langage ne nous apparaissent donc, dans beaucoup de leurs traits principaux, qu'à travers un voile d'à peu près. [...]

Aussi bien, cette opposition de deux langues forcément différentes ne figure en vérité que le cas limite de contrastes communs à toutes les sociétés. Jusque dans les nations les plus unifiées, comme la nôtre, chaque petite collectivité professionnelle, chaque groupe caractérisé par la culture ou la fortune possède son système d'expression particulier. Or, tous les groupes n'écrivent pas ou n'écrivent pas autant, ou n'ont pas autant de chances de faire passer leurs écrits à la postérité. Chacun le sait : il est rare que le procès-verbal d'un interrogatoire judiciaire

reproduise littéralement les paroles prononcées ; le greffier, presque spontanément, ordonne, clarifie, rétablit la syntaxe, émonde les mots jugés trop vulgaires. Les civilisations du passé ont eu aussi leurs greffiers, chroniqueurs, juristes surtout. Ce sont eux dont la voix, avant tout autre, nous est parvenue. Gardons-nous d'oublier que les mots dont ils usaient, les classifications qu'ils proposaient par ces mots, étaient le résultat d'une élaboration savante, souvent exagérément influencée par la tradition. Quel étonnement, peut-être si, au lieu de peiner sur la terminologie embrouillée (et probablement artificielle) des censiers et des capitulaires carolingiens, nous pouvions, promenant nos pas dans un village de ce temps, écouter les paysans nommant entre eux leurs conditions ou les seigneurs celles de leurs sujets ? Sans doute, cette description de la pratique quotidienne par elle-même ne nous donnerait pas, non plus, toute la vie ; [...] ce serait, du moins, atteindre une fibre profonde. Quel enseignement si – le dieu fût-il d'hier ou d'aujourd'hui – nous réussissions à surprendre sur les lèvres des humbles leur véritable prière ! À supposer, cependant, qu'ils aient su, eux-mêmes, traduire sans les mutiler les élans de leur cœur.

Car là est, en dernier ressort, le grand obstacle. Rien n'est plus difficile à un homme que de s'exprimer lui-même. Mais nous n'éprouvons guère moins de peine à trouver, pour les fluides réalités sociales qui sont la trame de notre existence, des noms exempts à la fois d'ambiguïté et de fausse rigueur. Les termes les plus usuels ne sont jamais que des approximations. [...] [Des] réalités, très vivantes, ont manqué à rencontrer les mots qu'il fallait. Un ouvrier, de nos jours, parle aisément de sa conscience de classe : fût-elle, d'aventure, assez faible. Je ne crois pas que ce sentiment de solidarité raisonnée et armée se soit jamais manifesté avec plus de force ni de clarté que parmi les manouvriers de nos campagnes du Nord, vers la fin de l'Ancien Régime ; diverses pétitions, certains cahiers de 1789 nous en ont conservé de poignants échos. Le sentiment, cependant, ne pouvait alors se nommer, parce qu'il n'avait pas encore de nom.

Pour tout résumer d'un mot, le vocabulaire des documents n'est, à sa façon, rien d'autre qu'un témoignage. Précieux, sans doute, entre tous ; mais, comme tous les témoignages, imparfait ; donc, sujet à critique. Chaque terme important, chaque tour de style caractéristique devient un véritable élément de connaissance – mais seulement une fois confronté avec son entourage ; replacé dans l'usage de l'époque, du milieu ou de l'auteur, défendu surtout, lorsqu'il a longuement survécu, contre le danger toujours présent du contresens par anachronisme. [...] L'avènement du nom est toujours un grand fait, même si la chose avait précédé ; car il marque l'époque décisive de la prise de conscience. Quel pas, le jour où les adeptes d'une foi nouvelle se dirent eux-mêmes chrétiens ! [...]. Certes, si incomplète que soit généralement l'adhérence, les noms tiennent, malgré tout, aux réalités d'une prise beaucoup trop forte pour permettre jamais de décrire une société sans qu'un large emploi soit fait de ses mots, dûment expliqués et interprétés. [...] Un grand progrès a été accompli dans l'intelligence des religions helléniques lorsque, sur les lèvres des érudits, Jupiter s'est vu définitivement détrôné par Zeus. Mais ceci touche surtout le détail des institutions, de l'outillage ou des croyances. Estimer que la nomenclature des documents puisse suffire entièrement à fixer la nôtre reviendrait, en somme, à admettre qu'ils nous apportent l'analyse toute prête. L'histoire, en ce cas, n'aurait plus grand

chose à faire. Heureusement, pour notre plaisir, il n'en est rien. C'est pourquoi nous sommes contraints de chercher ailleurs nos grands cadres de classement.

Source : BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 2^e éd., 1952 [1^e éd. 1949], p. 82-84.

➤ BLOCH Marc et son point de vue sur l'histoire et l'historiographie.

Les générations qui sont venues juste avant la nôtre, dans les dernières décades du XIX^e siècle et jusqu'aux premières années du XX^e, ont vécu comme hallucinées par une image très rigide, une image vraiment contienne des sciences du monde physique. Étendant à l'ensemble des acquisitions de l'esprit ce schéma prestigieux, il leur semblait donc ne pouvoir exister de connaissance authentique qui ne dût aboutir, par des démonstrations d'emblée irréfutables, à des certitudes formulées sous l'aspect de lois impérieusement universelles. C'était là une opinion à peu près unanime. Mais, appliquée aux études historiques, elle donna naissance, selon les tempéraments, à deux tendances opposées.

Les uns crurent possible, en effet, d'instituer une science de l'évolution humaine, qui se conformât à cet idéal en quelque sorte pan-scientifique et ils travaillèrent de leur mieux à l'établir : quitte, d'ailleurs, à prendre leur parti de laisser finalement en dehors des atteintes de cette connaissance des hommes beaucoup de réalités très humaines, mais qui leur paraissaient désespérément rebelles à un savoir rationnel. Ce résidu, c'était ce qu'ils appelaient, dédaigneusement, l'événement ; c'était aussi une bonne part de la vie la plus intimement individuelle. (...) À ce grand effort, nos études doivent beaucoup. Il nous a appris à analyser plus en profondeur, à serrer de plus près les problèmes, à penser, oserais-je dire, à moins bon marché. Il n'en sera parlé ici qu'avec infiniment de reconnaissance et de respect. S'il semble aujourd'hui dépassé, c'est pour tous les mouvements intellectuels, tôt ou tard, la rançon de leur fécondité.

D'autres chercheurs, cependant, prirent, au même moment, une attitude bien différente. Ne réussissant pas à insérer l'histoire dans les cadres du légalisme physique, particulièrement préoccupés, au surplus, en raison de leur éducation première, par les difficultés, les doutes, les fréquents recommencements de la critique documentaire, ils puisèrent dans ces constatations, avant tout, une leçon d'humilité désabusée. La discipline à laquelle ils vouaient leurs talents ne leur parut, au bout de compte capable ni dans le présent de conclusions bien assurées, ni dans le futur de beaucoup de perspectives de progrès. Ils inclinèrent à voir en elle plutôt qu'une connaissance vraiment scientifique, une sorte de jeu esthétique ou, au moins, d'exercice d'hygiène favorable à la santé de l'esprit. On les a nommés, parfois, « historiens historisants » : sobriquet injurieux à notre corporation, puisqu'il semble faire tenir l'essence de l'histoire dans la négation même de ses possibilités. (...)

Or notre atmosphère mentale n'est plus la même. La théorie cinétique des gaz, la mécanique einsteinienne, la théorie des quanta ont profondément altéré l'idée qu'hier encore chacun se formait de la science. Elles ne l'ont pas amoindrie. Mais elles l'ont assouplie. Au certain, elles ont substitué, sur beaucoup de points, l'infiniment probable ; au rigoureusement mesurable, la notion de l'éternelle relativité de la mesure. (...) Nous sommes donc, désormais, beaucoup mieux préparés à admettre que, pour ne pas s'avérer capables de démonstrations euclidiennes ou d'immuable lois de répétition, une connaissance puisse, néanmoins, prétendre au nom de scientifique. Nous acceptons beaucoup plus aisément de faire de la certitude et de l'universalisme une question de degré. Nous ne nous sentons plus l'obligation de chercher à imposer à tous les objets du savoir un modèle intellectuel uniforme, emprunté aux sciences de la nature physique ; puisque, là même, ce gabarit a cessé de s'appliquer tout entier.

Source : BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 2^e éd., 1952 [1^{re} éd. 1949], p. 11-13.

➤ BLOCH Marc, Les « enseignements » de l'histoire

C'est à l'histoire que la stratégie, telle qu'elle s'étudie ordinairement en tous pays, demande cette substance concrète, dont elle éprouve le besoin, sans parvenir toujours à se la donner. Comment en serait-il autrement ? L'art militaire appartient à ce genre de techniques auxquelles l'expérimentation directe est interdite. Un constructeur d'auto, s'il conçoit l'idée d'une nouvelle voiture, n'a, pour en apprécier le fonctionnement, qu'à construire un modèle. Un maître ès sciences du combat, par contre, veut-il examiner le comportement vraisemblable de deux armées, d'un type donné, sur le champ de bataille ? On le voit mal appeler sous les armes des dizaines de milliers d'hommes, puis, les ayant organisés à sa guise, les forcer à s'entre-tuer. [...] Force est, dans ces conditions, de se rejeter sur les exemples du passé qui nous sont autant d'expériences naturelles.

Des faiblesses de notre préparation stratégique, accuserons-nous donc la part qu'y tenait l'histoire ? Certains se le sont demandé : « Faut-il croire que l'histoire nous ait trompés ? » Ce doute, dans les dernières heures de notre séjour en Normandie, déjà assombries par la défaite, je l'ai surpris sur les lèvres d'un jeune officier à peine sorti de l'École. S'il entendait, par-là, jeter le soupçon sur l'enseignement soi-disant historique qu'il avait reçu, d'accord. Mais cet enseignement n'était pas l'histoire. Il se plaçait, en vérité, aux antipodes de la science qu'il croyait représenter.

Car l'histoire est, par essence, science du changement. Elle sait et elle enseigne que deux événements ne se reproduisent jamais tout à fait semblables, parce que jamais les conditions ne coïncident exactement. Sans doute, reconnaît-elle, dans l'évolution humaine, des éléments sinon permanents du moins durables. C'est pour avouer, en même temps, la variété, presque infinie, de leurs combinaisons. Sans doute, admet-elle, d'une civilisation à l'autre, certaines répétitions, sinon trait pour trait, du moins dans les grandes lignes du développement. Elle constate alors que, des deux parts, les conditions majeures ont été semblables. Elle peut s'essayer à pénétrer l'avenir ; elle n'est pas, je crois, incapable d'y parvenir. Mais ses leçons ne sont point que le passé recommence, que ce qui a été hier sera demain. Examinant comment hier a différé d'avant-hier et pourquoi, elle trouve, dans ce rapprochement, le moyen de prévoir en quel sens demain, à son tour, s'opposera à hier. Sur ses feuilles de recherche, les lignes, dont les faits écoulés lui dictent le tracé, ne sont jamais des droites ; elle n'y voit inscrites que des

courbes, et ce sont des courbes encore que, par extrapolation, elle s'efforce de prolonger vers l'incertain des temps. Peu importe que la nature propre de son objet l'empêche de modifier à son gré les éléments du réel, comme le peuvent les disciplines d'expérimentation. Pour déceler les rapports qui, aux variations spontanées des facteurs, lient celles des phénomènes, l'observation et l'analyse lui sont des instruments suffisants. Par-là, elle atteint les raisons des choses et de leurs mutations. Elle est, en un mot, authentiquement une science d'expérience puisque, par l'étude des réalités, qu'un effort d'intelligence et de comparaison lui permet de décomposer, elle réussit, de mieux en mieux, à découvrir les va-et-vient parallèles de la cause et de l'effet. Le physicien ne dit pas : « L'oxygène est un gaz, car, autour de nous, nous ne l'avons jamais vu que tel. » Il dit : « L'oxygène, dans certaines circonstances de température et de pression, qui sont, autour de nous, les plus fréquentes, se présente à l'état gazeux. » L'historien, pareillement, sait bien que deux guerres qui se suivent, si, dans l'intervalle, la structure sociale, les techniques, la mentalité se sont métamorphosées, ne seront jamais la même guerre.

Or, contre l'enseignement historique, tel qu'il s'est presque invariablement pratiqué dans les écoles militaires, il n'est pas d'acte d'accusation plus terrible que cette simple et irréfutable constatation : aux chefs de 1914, il a persuadé que la guerre de 1914 serait celle de Napoléon ; aux chefs de 1939, que la guerre de 1939 serait celle de 1914. J'ai feuilleté jadis les conférences célèbres de Foch, professées, si mes souvenirs sont exacts, aux environs de 1910. Rarement lecture m'a procuré un pareil effarement. Certes, la bataille napoléonienne y est admirablement démontée. Mais elle est aussi donnée en exemple, sans souci du changement des temps. Non, j'imagine, que, çà et là, il ne soit possible de découvrir quelques remarques, jetées en passant, sur les différences de l'armement ou de l'équipement du terrain. Était-ce suffisant ? Il eût fallu avant toute description donner le holà au lecteur, lui dire : « Attention, les combats qui vont être racontés se déroulaient dans des pays où les routes étaient infiniment plus espacées qu'aujourd'hui, où les transports affectaient encore une lenteur quasi médiévale. Ils se sont livrés entre des armées dont la puissance de feu était, par rapport à la nôtre, infime et qui pouvaient tenir la baïonnette pour reine, parce que la mitrailleuse ni le barbelé n'étaient inventés. Si, de leur histoire, tu as, malgré tout, quelques leçons à tirer, ce sera à condition de le rappeler toujours que, partout où ces facteurs nouveaux sont appelés à jouer, l'expérience ancienne, qui ne les comportait point, perd toute valeur.

Source : BLOCH, Marc, *L'Étrange Défaite*, Société des Éditions Franc-Tireur, Paris, 1946, p. 137-140.

➤ BLOCH Marc et FEBVRE Lucien présentent la pensée des *Annales*.

Grâce à la largeur de vues d'un grand éditeur, grâce à un concours de collaborateurs français et étrangers, dont l'empressement a été pour nous une joie et un encouragement, nos *Annales*, dessein depuis longtemps mûri, peuvent paraître aujourd'hui et tenter d'être utiles. Nous en remercions les auteurs véritables.

Encore un périodique, et qui plus est, un périodique d'histoire économique et sociale ? Certes, nous le savons, notre revue, dans la production française, européenne ou mondiale, ne vient pas la première. Nous croyons pourtant que, à côté de ses glorieuses aînées, elle aura sa place marquée au soleil. Elle s'inspire de leurs exemples, mais elle apporte un esprit qui lui est propre.

Historiens l'un et l'autre, ayant fait sensiblement les mêmes expériences et tiré d'elles les mêmes conclusions, nous sommes, depuis longtemps, frappés des maux qu'engendre un divorce devenu traditionnel. Tandis qu'aux documents du passé les historiens appliquent leurs bonnes vieilles méthodes éprouvées, des hommes de plus en plus nombreux consacrent, non sans fièvre parfois, leur activité à l'étude des sociétés et des économies contemporaines : deux classes de travailleurs faites pour se comprendre et qui, à l'ordinaire, se côtoient sans se connaître. Ce n'est pas tout. Parmi les historiens eux-mêmes, comme parmi les enquêteurs que préoccupe le présent, bien d'autres cloisonnements encore : historiens de l'antiquité, médiévistes et « modernisants » ; chercheurs voués à la description des sociétés dites « civilisées » (pour user d'un vieux terme dont le sens, chaque jour se modifie davantage) ou attirés au contraire par celles qu'il faut bien, faute de meilleurs mots, qualifier soit de « primitives », soit d'exotiques... Rien de mieux, bien entendu, si chacun, pratiquant une spécialisation légitime, cultivant laborieusement son propre jardin, s'efforçait néanmoins de suivre l'œuvre du voisin. Mais les murs sont si hauts que, bien souvent, ils bouchent la vue. Que de suggestions précieuses, cependant, sur la méthode et sur l'interprétation des faits, quels gains de culture, quels progrès dans l'intuition naîtraient, entre ces divers groupes, d'échanges intellectuels plus fréquents ! L'avenir de, l'histoire économique est à ce prix, et aussi la juste intelligence des faits qui demain seront l'histoire.

C'est contre ces schismes redoutables que nous entendons nous élever. Non pas à coup d'articles de méthode, de dissertations théoriques. Par l'exemple et par le fait. Réunis ici, des travailleurs d'origines et de spécialités différentes, mais tous animés d'un même esprit d'exacte, impartiale, exposeront le résultat de leurs recherches sur des sujets de leur compétence et de leur choix. Il nous paraît impossible que d'un tel contact les intelligences averties ne tirent pas rapidement les leçons nécessaires. Notre entreprise est un acte de foi dans la vertu exemplaire du travail honnête, consciencieux et solidement armé.

BLOCH, Marc, FEBVRE, Lucien, « À nos lecteurs », *Annales d'histoire économique et sociale*, n° 1, 1929, p. 1-2

➤ BLOCH Marc, introduction aux rois thaumaturges

L'idée d'étudier les rites guérisseurs, et, plus généralement, la conception de la royauté qui s'exprime en eux m'est venue, il y a quelques années, alors que je lisais dans le *Ceremonial* des Godefroy les documents relatifs au sacre des rois de France. J'étais loin de me représenter à ce moment l'étendue véritable de la tâche à laquelle je m'attélais ; l'ampleur et la complexité des recherches où j'ai été entraîné ont de beaucoup dépassé mon attente. [...]. Avec ce qui n'était jusqu'à présent que de l'anecdote, j'ai estimé qu'on pouvait faire de l'histoire. [...].

Il ne pouvait être question d'envisager les rites de guérison isolément, en dehors de tout ce groupe de superstitions et de légendes qui forme le « merveilleux » monarchique : c'eût été se condamner d'avance à ne voir en eux qu'une anomalie ridicule, sans lien avec les tendances générales de la conscience collective. Je me suis servi d'eux comme d'un fil conducteur pour étudier, particulièrement en France et en Angleterre, le caractère surnaturel longtemps attribué à la puissance royale, ce que l'on pourrait, en usant d'un terme que les sociologues ont légèrement détourné de sa signification première, nommer la royauté « mystique ». [...].

Or pour comprendre ce que furent les monarchies d'autrefois, pour rendre compte surtout de leur longue emprise sur l'esprit des hommes, il ne suffit point d'éclairer, dans le dernier détail, le mécanisme de l'organisation administrative, judiciaire, financière, qu'elles imposèrent à leurs sujets ; il ne suffit pas non plus d'analyser dans l'abstrait ou de chercher à dégager chez quelques grands théoriciens les concepts d'absolutisme ou de droit divin. Il faut encore pénétrer les croyances et les fables qui fleurirent autour des maisons princières. Sur bien des points tout ce folklore nous en dit plus long que n'importe quel traité doctrinal. Cette conception de la royauté « mystique », nous n'aurons pas à l'examiner ici dans son germe et son premier principe. Ses origines échappent à l'historien de l'Europe médiévale et moderne ; elles échappent, en vérité, à l'histoire tout court ; seule l'ethnographie comparée semble capable d'apporter sur elles quelque lumière. [...].

Ce que j'ai voulu donner ici, c'est essentiellement une contribution à l'histoire politique de l'Europe, au sens large, au vrai sens du mot. Par la force même des choses, cet essai d'histoire politique a dû prendre la forme d'un essai d'histoire comparée : car la France et l'Angleterre ont toutes deux possédé des rois médecins, et quant à l'idée de la royauté merveilleuse et sacrée, elle fut commune à toute l'Europe occidentale : heureuse nécessité, s'il est vrai, comme je le crois, que l'évolution des civilisations dont nous sommes les héritiers ne nous devienne à peu près claire que le jour où nous saurons la considérer en dehors du cadre trop étroit des traditions nationales. Il y a plus. [...] La guérison des écrouelles ou de l'épilepsie par la main royale fut en effet, [...] un « miracle » : [...] d'innombrables témoins l'ont attesté [...] L'histoire critique d'une pareille manifestation surnaturelle pourrait-elle être indifférente à la psychologie religieuse, ou, pour mieux dire, à notre connaissance de l'esprit humain ?

Source : BLOCH, Marc, *Les rois thaumaturges : étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Paris, NRF, 1983 [1924], p.17-24

➤ BLOCH Marc, ce qu'il faut pour être historien, lettre à son fils

25 avril 1940,

Mon vieux Tiennot,

J'ai beaucoup parlé de toi avec maman : de tes projets d'avenir, de tes doutes. C'est de tout cela dont je voudrais t'entretenir en toute confiance. [...] Tu sembles t'étonner que, mis au courant de ton désir de te faire historien, je ne te réponde pas, brutalement : « oui j'approuve », ou « non, tu as tort ». C'est tout simplement que je n'ai pas là-dessus, blanc ou noir, une opinion aussi catégorique. ?

Tu as paru surpris de t'entendre dire : « il faut, si tu choisis ce métier, envisager la possibilité de demeurer toute ta vie professeur de lycée ». Peut-être même ton amour propre, assez prompt à s'inquiéter, en a-t-il été choqué. C'est pourtant la réflexion que chacun de nous, en son jeune âge, a dû se faire. Comme tu le sais les études historiques sont, neuf fois sur dix, inséparables d'une carrière de professorat. La recherche désintéressée ne nourrit pas son homme. Il y a, çà et là, des voies annexes : archives, bibliothèques, musées. Elles ont divers inconvénients et ne sont pas, en général, particulièrement lucratives. En tout cas, impossible d'y compter d'avance.

Le métier d'historien – j'entends qui cherche, découvre, reconstruit – est un beau métier. Il me serait doux de te voir l'adopter. Mais c'est un métier difficile (et dont la préparation, est, à mon avis, fort mal organisée. Pour être bien fait, il exige beaucoup de travail, beaucoup de connaissances diverses et une réelle force intellectuelle : curiosité ; imagination ; ordre dans l'esprit ; la faculté, enfin, d'exprimer avec clarté et justesse les pensées et les façons de sentir les hommes. Curiosité d'esprit à part – que nul ne te contestera – possèdes-tu tout cela ? Il ne serait pas, note le bien, déshonorant d'avouer que non.

On peut être, assurément, un homme remarquable et ne pas être doué pour les études historiques. Si donc je pensais que tu n'es pas fait pour le métier d'historien, je n'hésiterai pas, je te répète, à te le dire. Je ne le dis pas. Je te vois des dons. Je n'ose pas t'affirmer qu'ils suffisent. Le bagage de connaissances. Il t'en faudra, pour aborder la carrière spécialisée d'historien. En particulier du côté de la culture humaniste et philosophique, - et des langues, parmi lesquelles je range le latin. [...] Conclusions pratiques. Je ne vois aucun inconvénient à ce que l'an prochain tu fasses une hypocagne. Je n'y vois même que des avantages. Ce sera un essai, dont j'espère de tout cœur qu'il te sera favorable. En tout cas, nullement de temps perdu. A diverses conditions : que tu sois décidé à l'effort : que tu sois résolu à tirer le parti maximum de ce qu'on t'enseignera [...]. Et je conserve, au fond de mon cœur, l'agréable espoir d'avoir un fils historien, avec lequel j'aurai tant de sujets de conversations et d'intérêts communs.

Réponds-moi sur tout cela. Vite ; il faut préparer l'avenir. [...]. Il est temps que je m'arrête. Réponds-moi en toute franchise ; ne m'en veuille pas de la mienne, de franchise. Elle est saine. Je t'embrasse de tout mon cœur, mon très cher chéri.

Source : BEDARIDA, François, PESCHANSKI, Denis, « Marc Bloch à Étienne Bloch. Lettres de la drôle de guerre », *Cahiers de l'Institut de l'histoire du temps présent*, n° 19, 1991, p. 82-90

➤ BLOCH Marc, L'histoire « sérieuse »

M. André Maurois a entrepris de raconter aux Français l'histoire de l'Angleterre, et ce même- ce qui est mieux encore- de la leur faire comprendre. Dans le succès de son livre¹, ne voyons pas seulement un hommage rendu à l'aimable talent de l'écrivain, comme au parti pris favorable que crée, autour de son nom, son œuvre antérieure de romancier et d'essayiste. Un aussi unanime élan atteste, chez le public cultivé un goût et, si j'ose dire, un besoin d'histoire beaucoup plus vifs qu'on ne l'imagine parfois. Avis aux éditeurs et aux historiens mêmes.

Car c'est bien d'histoire sérieuse qu'il s'agit ici. Sans doute. M. Maurois, qui est fort adroit, n'a pas manqué de faire quelques sacrifices aux vieilles règles de la *captatio benevoliae*. Il ne dédaigne pas toujours ce tour de discrète ironie que, depuis l'exemple, plus ou moins bien compris, de Renan, tant d'auteurs tiennent pour apte, entre tous, à enrober d'agrément un austère récit. Il ne s'est point refusé le plaisir de quelques anecdotes dont je me garderai d'ailleurs de contester, sinon, parfois, le choix, du moins le principe : par quelle étrange pudeur, l'historien, dont la science a les hommes pour objet, se priverait-il de les mettre en scène dans leurs gestes typiquement humains ? Il a même, en quelques endroits, heureusement très rares, cru pouvoir enjoliver son exposé de rapprochements avec les événements ou les soucis du présent : jeu dangereux, en raison d'un glissement trop aisé au péché d'anachronisme. Mais l'ouvrage, incontestablement, repose sur des lecteurs solides, étendues, intelligemment et soigneusement utilisées. Je n'ai relevé, pour ma part, que deux indications de fait certainement erronées [...]

Cependant les objections les plus importantes qu'on est tenté de lui adresser sont d'une autre nature. Elles touchent moins le fond que la perspective. Malgré les temps de repos qui nous sont habilement ménagés, l'ordre presque strictement annalistique qu'observe le récit ne laisse pas, m'a-t-il paru, de fatiguer parfois l'attention. Surtout il a empêché que pleine justice fût rendue aux phénomènes de masse et de profondeur. [...] De l'auteur de Bernard Quesnay, on eût attendu une analyse plus sûre des faits économiques : par quelle singulière erreur de mise en place, les diverses 'crises' de l'économie anglaise, depuis l'avènement du capitalisme, sont-elles tour à tour signalées sans que la moindre allusion soit accordée aux agitations du milieu mondial dont l'Angleterre, après tout, n'était qu'un élément et des plus sensibles aux vibrations ? [...]

En un mot, dans cette œuvre d'un esprit très cultivé, très averti, très sensible à l'attrait des graves problèmes, mais qui n'a guère eu l'occasion de travailler lui-même la pâte historique, force est de reconnaître une orientation tournée plutôt vers une conception passablement traditionnelle de l'histoire que vers la science en devenir. Ce qui n'a rien, à tout prendre, que d'assez naturel et ne saurait faire oublier les services qu'un pareil livre, de lecture constamment agréable et parfois fort digne de réflexion, rendra à nos études, en habituant un cercle étendu de lecteurs à se pencher avec plaisir et intérêt sur une évolution nationale d'un bout à l'autre décrite. »

Source : BLOCH, Marc, « Une histoire d'Angleterre », *Revue des Annales d'histoire économique et sociale*, 31 mars 1938, p. 189-190.

¹ *Histoire d'Angleterre*, Paris, Fayard, s.d. [1937] ; in-12, 166 pages.

➤ DUBY George, Une critique de l'*Apologie pour l'histoire*

Après trente-cinq ans, l'*Apologie* demeure donc beaucoup plus pour nous tous que le cénotaphe du héros sacrifié, que le mémorial d'un maître dont aucun d'entre nous n'oserait récuser le décisif ascendant. Et non seulement parce que c'est là le dernier regard jeté sur son métier par un intellectuel qui poussa jusqu'à son ultime application l'un des préceptes majeurs de son époque, à savoir qu'il n'existe pas de schisme entre le passé et l'actuel. Ce grand texte a vieilli. Il déçoit. Un peu trop feutré, chuchotant. Engoncé, englué bien sûr dans ce que nous pouvons aujourd'hui apercevoir comme une épaisseur désuète de traditions et d'habitudes. Quantités de scories résiduelles l'encombrent. Dans les termes où il se trouve posé, le problème de la causalité semble à nos yeux un faux problème. Du document, Marc Bloch attend encore qu'il lui transmette ce que Michel Foucault désigne comme « le langage d'une voix maintenant réduite au silence – sa trace fragile mais par chance déchiffrable. ». Il n'attend pas autre chose. Il ne perçoit pas que les « préjugés, les fausses prudences, les myopies » doivent être étudiées pour eux-mêmes, comme les éléments d'un discours cohérent que la première tâche de l'historien est de reconstituer dans son efficience. Pour lui, ce sont encore comme des salissures qu'il faut balayer, déblayer, mettre au rebut afin que la vue se dégage. Les premiers pas qui le conduisent vers une histoire sérielle lui font, oubliant ses démarches les plus fécondes, préférer aux sources narratives ce qu'il appelle les « témoins malgré eux ». S'émerveille-t-on de le trouver attentif à la « coupure », il faut bien déchanter : elle se réduit pour lui au découpage, au choix d'une unité de périodisation, et sa quête aboutit aux notions de génération, de civilisation, qui pour nous n'ont plus d'intérêt.

Et pourtant que d'incitations, de stimulations toujours nécessaires émergent de ces confidences. L'accent n'est-il pas mis d'abord, sinon sur la discontinuité, du moins sur les « différences » ? C'est incidemment sans doute, timide, abrité derrière Focillon, que Marc Bloch signale les décalages entre le *tempo* de l'économique, celui du politique, celui du mental – mais il les signale. [...] Demandons-nous en revanche combien se trouvaient alors d'historiens pour admettre qu'il n'est pas de psychologie que de la conscience claire, pour s'inquiéter des « obscures profondeurs » de la vie mentale, pour nous préparer à reconnaître dans le désir, bridé, contenu ou dardé vers son but, l'un des grands moteurs de l'histoire. Marc Bloch cherche-t-il quelque chose derrière l'explicite du témoignage : ce n'est encore qu'une information involontaire ; mais, quelques pas de plus, et l'intérêt va se découvrir de tous les silences de l'histoire.

Source : Préface de George DUBY pour BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1974, p. 13-14.

➤ DUMOULIN Olivier, Débats historiographiques suscités par l'œuvre de Marc Bloch

L'historien italien [Carlo Ginzburg] souligne le fossé qui sépare Lucien Febvre de Marc Bloch en matière d'histoire des mentalités, perçue comme la traduction de ce primat du psychologique. La construction intellectuelle de Lucien Febvre pêche à ses yeux par deux caractéristiques : la mise en œuvre d'une conception « transclassiste » qui, à l'instar de celle de Johann Huizinga, élimine toute spécificité des mentalités par groupe ou classe et, par ailleurs, par une surestimation des choix conscients, proche en cela d'une certaine forme d'histoire des idées, bien que Febvre s'y oppose dans la plupart de ses textes métahistoriques. (...)

On ne saurait réduire cette différence au schéma d'une histoire des mentalités, né dans les années quarante dont les numéros thématiques des *Annales*, à partir de 1969, auraient donné le *la*. En fait, selon André Burguière, il s'agit de l'affirmation d'une différence fondamentale de Marc Bloch et de Lucien Febvre quant à l'acception accordée au terme « mentalité ». Dès l'origine, cette différence s'affiche dans la lignée des ascendants dont ils se réclament respectivement : Henri Berr pour Lucien Febvre, Durkheim et Halbwachs pour Marc Bloch.

Lucien Febvre aurait sans doute souscrit à la formule de Marc Bloch, qui, dans son projet de 1928 pour le Collège de France, décrit les mentalités comme la compréhension de l'intérieur d'une société. Cependant, Lucien Febvre explore avant tout les biais conscients par lesquels un individu exprime la mentalité d'une époque, quand Marc Bloch recherche à travers le comportement collectif sa signification implicite.

Deux des reproches adressés par Lucien Febvre à *La société féodale* éclairent le divorce profond des deux hommes en cette matière. Quand Lucien Febvre approuve Marc Bloch pour avoir éclairé le dédain féodal pour la vie, par l'effet de représentations religieuses qui n'en font qu'un passage transitoire, il omet l'explication décisive aux yeux de Marc Bloch : la nécessité de la guerre comme source d'honneur et de subsistance serait la distinction qui autorise la noblesse à s'affirmer comme telle.

L'amour courtois comme forme de la sensibilité cède la place, chez Lucien Febvre, à l'affirmation de la différence, à la proclamation d'une manière noble, ou chevaleresque d'aimer. Ne pas aimer comme tout un chacun, n'est-ce pas se sentir différent, conclut sobrement Marc Bloch.

Source : DUMOULIN, Olivier, *Marc Bloch*, Paris, Facette, 2000, p. 153-156.

➤ FEBVRE Lucien et l'héritage de Marc Bloch dix ans après sa mort.

Le 16 juin 1944, il y a maintenant dix ans très exactement — une voiture s'arrêtait en pleine campagne, sur le chemin qui mène de Trévoux à Saint-Didier de Formans. — Juin : la prairie de Saône vivait sa grande splendeur de tous les étés. Les hautes graminées inclinaient leurs panaches sous la brise. De partout semblait sourdre la fécondité. Sur l'ordre des Allemands, vingt-six patriotes français descendirent de la voiture. On les fit entrer, deux par deux, dans un pré enclos de haies. Quelques pas. Une rafale. Le couple s'abîmait, face contre terre, « Aux deux suivants »....

Parmi ces hommes, Marc Bloch. Il y a dix ans.

Que reste-t-il de vivant, que reste-t-il d'intact de l'œuvre personnelle de Marc Bloch ? Mais tout sur le plan de la recherche. Tout ce que contient d'indications à la fois précieuses et sobres son « gros enfant », comme il disait — ses *Rois thaumaturges*. Dont tous les enseignements n'ont point été tirés. Tout ce qu'a provoqué d'études et de recherches, de contradictions et de confirmations ce classique, *Les Caractères originaux*, qui à la lucidité d'une exposition faite oralement, joint les richesses d'une investigation sans répit ni défaillances. Tout ce qui anime enfin d'un souffle de vie neuve les deux volumes de sa *Civilisation médiévale*, c'est-à-dire les deux pièces de son œuvre qu'il m'est le plus difficile de juger, parce que c'est en elles que s'affirme le mieux sans doute faction réciproque que, par tant de contacts immédiats et directs, nous avons pendant des années exercé l'un sur l'autre — Mais poser la question ainsi — c'est la mal poser. Il faut, pour être utile et suivi, la renverser, et dire : « Qu'avons-nous apporté, ami disparu et toujours si présent — qu'avons-nous apporté, nous qui sommes restés debout, derrière vous — à l'œuvre commune, et qui l'ait enrichie, et dont nous puissions aujourd'hui vous faire hommage ? »

Je n'ai guère à répondre qu'une chose : « Les *Annales* continuent. » Nos *Annales*. Avec sans doute un grand vide toujours. Un vide que personne ne saurait combler. Mais quant à l'essentiel ? Histoire agraire ; histoire monétaire ; histoire des prix ; histoire des mythes, dans un autre domaine ; histoire des incidences de l'économie sur la vie culturelle ; histoire des classes sociales, etc. : tout ce que Marc Bloch a touché de sa main, marqué de son empreinte et, si souvent, je puis le dire, de notre commune empreinte — tout cela, nous avons travaillé à le développer, à le vivifier, à le mobiliser. Et nous pouvons crier : Partie gagnée ! — Non pas que les résistances à l'œuvre des *Annales* aient cessé. Au contraire, on pourrait dire parfois qu'elles tendent à se faire plus aigres, plus virulentes. (...) Nous n'avons pas fait notre œuvre, les uns et les autres, dans l'espoir d'une récompense, d'une gratitude commune de nos contemporains. Notre œuvre : elle n'irriterait pas tant certains de nos adversaires, si malgré leur résistance elle ne s'imposait déjà à leur conformisme.

Oui, la roue tourne. Elle ne s'est pas arrêtée en juin 1944, le 16. Elle continue de nous entraîner tous, de l'avant, dans une histoire élargie aux limites d'une planète. Plus élargie sans doute que ne l'imaginait Marc Bloch. Mais de cette extension comme il eut été heureux ! Il aurait trouvé en elle, une fois de plus, la justification de son sacrifice. — Et de son labeur ? — Non. Le labeur n'a pas besoin de justification. On l'aime.

Source : FEBVRE, Lucien, « Marc Bloch : dix ans après », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, n° 2, 1954, p. 145-147.

➤ GINZBURG Carlo : Marc Bloch et le rejet du modèle judiciaire

Le modèle judiciaire eut, sur les historiens, deux effets interdépendants. D'une part, il les conduisit à se concentrer sur les événements (politiques, militaires, diplomatiques) qui, en tant que tels, pouvaient sans trop de difficultés être rapportés aux actions d'un ou de plusieurs individus ; d'autre part, il les amena à négliger tous les phénomènes (histoire des groupes sociaux, histoire des mentalités et ainsi de suite) qui ne se prêtaient pas à être enfermés dans ce réseau explicatif.

Comme sur un négatif, nous reconnaissons, inversés, les mots d'ordre autour desquels se constitua la revue *Annales d'histoire économique et sociale*, fondée en 1929 par Marc Bloch et Lucien Febvre : refus de « l'histoire événementielle », invitation à étudier une histoire plus profonde, moins voyante. Il n'est pas étonnant de trouver dans les réflexions méthodologiques que Bloch rédigea peu avant sa mort cette exclamation ironique : « Robespierriistes, antirobespierristes, nous vous crions grâce : par pitié, dites-nous seulement quel fut Robespierre ». Face au dilemme « juger ou comprendre ? » Bloch optait sans hésiter pour la seconde alternative. C'était, comme cela nous paraît évident aujourd'hui, l'alternative historiographique qui allait l'emporter. Pour rester dans le domaine des études sur la Révolution française, la tentative d'Albert Mathiez pour expliquer la politique de Danton par sa corruption et celle de ses amis (*La Corruption parlementaire sous la Terreur*, 1927) nous paraît désormais inadéquate, tandis que la reconstitution de la Grande Peur de 1789 par Georges Lefebvre (1932) est devenue un classique de l'historiographie contemporaine. Lefebvre ne faisait pas partie, au sens strict, du groupe des *Annales*, mais *La Grande Peur* n'aurait jamais été écrite sans le précédent des *Rois thaumaturges* (1924) de Bloch, collègue de Lefebvre à l'université de Strasbourg. Ces deux livres tournent autour d'événements inexistant : le pouvoir de guérir les scrofuleux attribué aux rois de France et d'Angleterre, les agressions de bandes de brigands au service du « complot aristocratique ». Ces événements fantomatiques sont rendus historiquement significatifs par leur efficacité symbolique, c'est-à-dire par l'image que s'en faisait une multitude d'individus anonymes. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus éloigné de l'historiographie moralisante inspirée par un modèle judiciaire.

Source : GINZBURG, Carlo, *Le juge et l'historien. Considérations en marge du procès Sofri*, Lagrasse, Verdier, 1997, p. 19-23.

➤ LOUBES Olivier, Une réforme de l'enseignement imaginée par Marc Bloch.

Parmi les Marc Bloch qui entrent au Panthéon en 2026 – l'historien, le résistant, le martyr -, il en est un qui reste souvent dans l'ombre : le réformateur de l'enseignement. Pourtant, lorsqu'il fallut se doter d'une couverture crédible pour ses activités dans la Résistance lors de son interrogatoire par la Gestapo, c'est bien en tant qu'« *intellectuel engagé dans la réflexion sur la réforme du système éducatif* » qu'il se présenta. De fait, ce masque recouvre à la fois une identité personnelle forte, celle du professeur de lycée puis d'université, et une puissante identité collective transmise depuis le temps de Renan et de Lavissee, qui appelèrent de leurs vœux une grande réforme de l'enseignement dans les années 1870-1914. Les deux hommes auraient d'ailleurs pu signer cette formule de *L'Étrange Défaite* : « *le triomphe des Allemands fut, essentiellement, une victoire intellectuelle.* » C'est pour faire face à la défaite de 1940 que Marc Bloch pense une réforme intellectuelle et morale de l'enseignement. Voilà, en temps de faillite nationale, la tâche de l'intellectuel. [...]. Bloch épargne plutôt l'enseignement primaire et ses maîtres, « *qui, en grand nombre, [se sont] si bien battus ; qui, au pris d'une immense bonne volonté, [ont] su créer, dans notre pays aux lycées somnolents, aux universités prisonnières des pires routes, le seul enseignement peut-être dont nous puissions être fiers* ». C'est donc bien le secondaire endormi et l'université routinière qui méritent le plus grand nombre de réformes. Ses « notes pour une révolution de l'enseignement », publiées de façon clandestine en août 1943 dans le numéro 3 des *Cahiers politiques*, constitue le pendant de *L'Étrange Défaite*. Bloch explique qu'une condition « préalable impérieuse » s'impose : des dépenses massives, sans lesquelles rien ne sera possible. La réforme de l'enseignement nécessite que « *la France de demain sache dépenser incomparablement plus qu'elle ne s'y est résignée jusqu'ici* ». Sans oublier qu'« il nous faudra aussi, disons-le sans fausse honte, pour assurer à nos maîtres de tous les degrés une existence [...] suffisamment protégée contre la nécessité de gagne-pain accessoires ». Ce faisant, Marc Bloch s'inscrit dans la culture politique des réformes du Front populaire, celle de la démocratisation sociale et des indispensables investissements [...]. Il faut réformer les grands maux de l'enseignement lui-même : le bachotage justement, produit de la hantise des examens et du classement, et les grandes écoles, stériles pour l'esprit de recherche...

Sa réforme de l'école :

- Augmenter les ressources budgétaires
- Réviser le système de notation (de 1 très mauvais à 5 très bon) et abolir le baccalauréat.
- Supprimer les écoles spéciales comme Polytechnique et rétablir l'École normale pour former les instituteurs.
- Enseigner aux maîtres les principes de la « psychophysiologie »
- Supprimer le latin obligatoire
- Reconstituer de vraies universités, « *divisées désormais, non en rigides facultés qui se prennent pour des patries, mais en souples groupements de disciplines* ».

Source : LOUBES, Olivier, « Instituteurs, mes frères », *L'Histoire*, n°535, septembre 2025.

➤ MACRON, Emmanuel : annonce de la panthéonisation de Marc Bloch

[...] Prendre la parole ici, dans cette enceinte de l'université, nous rappelle que le fil de cette volonté française ne doit jamais se perdre, de générations en générations, d'une jeunesse l'autre. Pour tisser cette irrésistible volonté, il faut chaque fois des éclaireurs, des passeurs, des professeurs des braves voire des martyrs.

Parmi ces sentinelles de l'esprit, ces courageux de l'armée des ombres, Marc Bloch. Volonté française incarnée, par sa lucidité, par son courage. Enfant de l'universalisme français, enfant de ces Juifs d'Alsace, qui exprimèrent la volonté en 1870 d'adopter notre République, celle qui émancipe et protège. Professeur, à son tour, pour enraciner en chaque cœur l'amour des Lumières et l'amour de notre patrie. Grand savant, passeur d'une Histoire médiévale qui tisse encore notre imaginaire humaniste d'Europe.

Et, quand Marc Bloch fut témoin du désastre de 1940, il écrivit pour les générations à venir le récit de cette étrange défaite, celle notre volonté française émuée par le conservatisme, endormie par le conformisme, amollie par la bureaucratie, délaissée par une partie de ses élites. Lucidité cinglante qui nous frappe aujourd'hui encore. Audace des mots et des idées qui se doubla du courage physique.

Résistant, prenant sa place lui l'homme des Lumières dans l'armée des ombres.

Frère d'armes du réseau Franc-Tireur, arrêté puis torturé. Professeur toujours, enseignant l'amour de la France à ceux comme lui emprisonnés à Montluc, animé de cette volonté française jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à l'assassinat par la Gestapo. Car Marc Bloch ne désespéra jamais du ressort de notre peuple, certain que le « courage » n'est pas « une affaire de carrière ou de caste ». Non, jamais il ne désespéra.

Comme si Marc Bloch présentait par avance ce grand souffle qui passait de Koufra à l'île de Sein, des Glières au Vercors à la Provence, du Conseil National de Résistance à ceux de l'Affiche Rouge. Ce souffle, cette volonté française que rien n'arrête, qui traverse les déserts, rêve de cathédrales et fonce sur les chemins des Vosges. Oui de la lucidité et de la résistance de Marc Bloch à la libération de Strasbourg, il y a ce cortège des volontés qui ont permis à la France de redevenir libre, cette confiance dans notre peuple dans son audace.

C'est pourquoi, en cette université et en ce jour, pour son œuvre, son enseignement et son courage nous décidons que Marc Bloch entrera au Panthéon.

Et depuis Strasbourg, dans la lumière de ces figures, dans la mémoire du sacrifice de ceux tombés pour la patrie, nous échoit un autre serment, celui que nous forçons aujourd'hui, relever cette volonté française, rêver d'autres cathédrales, vouloir toujours l'Europe, imaginer d'autres victoires et choisir à chaque instants la volonté de faire des grandes choses contre l'étrange défaite.

Vive l'Europe, Vive la République, Vive la France, Et vive Strasbourg libéré.

Source : MACRON, Emmanuel, *Discours du Président de la République à l'occasion des 80 ans de la Libération de Strasbourg*, Strasbourg, 23 novembre 2024.

➤ MAZEL, Florian, La « société féodale » de Marc Bloch

La *Société féodale*, qui propose une synthèse de l'histoire de l'Europe entre le X^e et le XIII^e siècle, est le dernier ouvrage publié, par Marc Bloch, de son vivant et constitue son *opus magnum*. Pourtant, en dépit de sa réédition régulière, cette œuvre apparaît comme intimidante et vieillie, coincée entre les œuvres qui apparaissent aujourd'hui les plus originales (à commencer par *Les Rois thaumaturges*) et celles, posthumes, qui ont forgé l'image d'un Bloch témoin critique de son temps (*L'Étrange Défaite*). [...] Il entreprend un « *essai interprétatif* » du fonctionnement global de « la société féodale ». [...] Il s'agit d'une étude qui ne se limite ni à une approche institutionnelle de la féodalité ni à une histoire économique, mais décrypte « une structure sociale avec ses liaisons », de manière totale et comparée. [...]

En premier lieu, il s'agit de privilégier le social sur le politique. C'est pourquoi les liens de dépendance et les classes sociales occupent le cœur de l'ouvrage. Mais les relations féodo-vassaliques entre les seigneurs ne représentent qu'une structure parmi d'autres. [...]. En outre, il ne perçoit pas la féodalité comme une structure juridique ou institutionnelle, mais, de manière sociologique et anthropologique, comme un système d'interactions sociales unissant aussi bien les élites entre elles que ces dernières aux paysans.

En second lieu, il s'agit de lier tous les phénomènes entre eux et de considérer la société comme un tout. Le « milieu » associe ainsi une conjoncture politique, des conditions matérielles et économiques, ainsi qu'un contexte culturel et intellectuel. [...] Cette approche n'empêche pas Bloch de mettre au jour les dynamiques chronologiques internes à cette « phase » « de l'évolution de nos sociétés occidentales » « que nous nommons féodalité » parce qu'elle a possédé « une tonalité sociale particulière ». [...] Cette conception d'un tournant majeur de la société médiévale, situé en son cœur chronologique, présente des affinités avec les évolutions récentes de l'historiographie, qui a nettement pris ses distances avec la thèse de la « mutation de l'an mil » portée par Duby et ses élèves, des années 1950 aux années 1990.

L'un des reproches que l'on peut adresser à *La Société féodale* reste d'avoir largement ignoré l'Église, que Bloch tenait en lisière des évolutions sociales. [...] Mais ce qu'il y a de remarquable dans la *Société féodale* tient malgré tout à la capacité qu'a Bloch de dépasser cet état de fait dans une série de brèves analyses qui surprennent par leur acuité. Il y souligne le rôle de l'Église dans l'évolution globale de la société. [...] Le brillant esprit qu'était Bloch fut ainsi régulièrement en mesure de dépasser les pesanteurs des « structures mentales » de son temps. En cela, autant que pour son projet d'histoire totale et comparée d'une société, *La Société féodale*, mérite assurément d'être relue avec attention et admiration.

Source : Mazel, Florian, « *La société féodale*, son livre le plus mésestimé », *L'Histoire*, n°535, septembre 2025.

➤ SCHMITT Jean-Claude : Marc Bloch fondateur de l'anthropologie historique

De tous les chapitres de *La société féodale* de Marc Bloch, il en est un qui, près d'un demi-siècle après sa première publication, suscite tout particulièrement notre admiration : celui que Marc Bloch, au début de son livre, a intitulé « Façons de sentir et de penser », et que Jacques Le Goff, préfaçant la réédition des *Rois thaumaturges*, n'hésitait pas à appeler : « la partie la plus originale de *La société féodale* ». Certes, nous sommes bien placés aujourd'hui pour reconnaître, dans les quatre sections de ce chapitre, les grandes orientations développées depuis par ce qui s'est appelé, après Bloch, l'histoire des mentalités ou, plus précisément, ici, l'anthropologie historique.

[...] La première section de ce chapitre est intitulée « L'homme devant la nature et la durée ». Elle a ouvert la voie à ce que l'auteur a lui-même appelé superbement l'histoire des « aventures du corps », au croisement de la biologie, de la psychologie et de l'histoire : chacun sait à quel point cette histoire des âges de la vie, de la mort, du corps et des maladies s'est depuis révélée féconde. Dans la même section, Marc Bloch évoque aussi les émotions, l'attention aux signes surnaturels, et les rêves : s'il ne fait ici qu'une allusion indirecte, encore qu'explicite, à la psychanalyse, il a le mérite de nommer un objet, les rêves, dont l'importance dans la vie des sociétés a été mieux reconnue à sa suite. On peut en dire autant des conceptions du temps – évoquées lorsqu'il constate à l'âge féodal « une vaste indifférence au temps » –, ou des mesures dans les sociétés médiévales – et c'est ici l'« absence de toute sensibilité à la vraisemblance statistique » qui le frappe. [...] Marc Bloch, dans l'introduction à la *Société féodale*, a parfaitement défini son objet [d'étude] : « l'analyse et l'explication d'une structure sociale, avec ses liaisons ». Dans *L'Apologie*, il s'expliquera plus précisément sur les termes de « liaison » ou de « lien » [...] : « Dans une société, quelle qu'elle soit, tous se lie et se commande mutuellement : la structure politique et sociale, l'économie, les croyances, les manifestations les plus élémentaires comme les plus subtiles de la mentalité ».

Source : SCHMITT, Jean-Claude, « “Façons de sentir et de penser” ». Un tableau de la civilisation ou une histoire-problème ? » in *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales. Textes réunis par Hartmut Atsma et André Burguière*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, p. 407-418/

➤ SCHÖTTLER Peter : Marc Bloch et ses relations intellectuelles avec l'Allemagne

Qu'il s'agisse de Rörig, Sproemberg ou Dopsch, Marc Bloch ne se contenta pas de correspondre avec eux, il rendit compte aussi de leurs publications. Avec une énergie considérable, il lut des années durant les publications internationales, tout particulièrement les ouvrages allemands. En marge de ses propres ouvrages et des *Annales*, le gigantesque corpus de ses comptes rendus peut être considéré comme son troisième grand'œuvre.

On y trouve environ 500 recensions d'ouvrages et d'articles allemands ou en langue allemande, qu'il publia dans six revues spécialisées distinctes. (...)

Constatons seulement ici qu'il écrivit de très nombreuses recensions, mais qu'il ne rendit pas compte de tout. Il y a des lacunes, surtout après 1933, alors que la corporation allemande des historiens se refermait de plus en plus sur elle-même et que les maisons d'édition envoyaient de moins en moins d'exemplaires à l'étranger pour compte-rendu. (...)

Tout en respectant le très grand savoir et la rigueur scientifique des Allemands, Bloch critiqua sans cesse leurs limites méthodologiques et leurs égarements nationalistes. Déjà en 1918, il écrivait que Below ne voyait partout que l'État et ne s'intéressait que trop peu à l'origine de la nation allemande. Après la mort de Below, il revint sur ce sujet en regrettant tout particulièrement que l'historien allemand se soit trop concentré sur son propre pays aux dépens de l'Europe ; il était resté étranger à une approche comparative de l'histoire. Et Bloch de formuler sa thèse : « Un historien, au sens où von Below voulait l'être, peut bien appartenir, politiquement, au parti qu'on voudra ; scientifiquement, il ne saurait être qu'un bon européen ».

Cette critique était d'autant plus sérieuse à ses yeux que Bloch la formula aussi à l'encontre d'auteurs français. Lorsqu'en 1938, dans son livre sur les « grandes invasions », le médiéviste Ferdinand Lot, qu'il respectait beaucoup, parut faire l'amalgame entre compréhension scientifique et jugement politique, en prétendant non seulement « séparer le faux du vrai », mais « distinguer le bien du mal », Bloch protesta : « Nous souscrivons ici, de grand cœur, à la première partie de la formule. À la seconde non pas ; car nous estimons qu'une connaissance n'est vraiment scientifique que si elle s'abstient de porter des jugements de valeur ». Ainsi prenait-il ostensiblement ses distances avec toute forme de nationalisme, prétendant plus ou moins mettre la science au service d'une nation ou d'un régime. Cela valait autant pour la propagande pseudo-scientifique de la Première Guerre mondiale que pour la rapide mise au pas des historiens allemands sous le IIIe Reich. En tant que critique, il observa tant le repli nationaliste que la capitulation méthodologique face à l'idéologie raciale.

Source : SCHÖTTLER, Peter, DEFRANCE, Corine, « Marc Bloch et l'Allemagne », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, tome 33, n°4, 2001, p, 426-427.

➤ SCHÖTTLER Peter, la postérité multiple de Marc Bloch

Pourquoi n'est-il pas si facile aujourd'hui d'évoquer de manière scientifique l'œuvre de Marc Bloch ? [...] Marc Bloch est aujourd'hui un monument, une icône des sciences humaines non seulement en France, mais aussi dans le monde entier. [...] Aucun historien n'est cité aujourd'hui si souvent en sciences humaines et historiques, en France et dans le monde. Même si la « panthéonisation » solennelle, demandée en 2006 par un groupe d'historiens et de journalistes – à l'initiative du Figaro –, n'a pas (encore) eu lieu, l'historien résistant semble avoir atteint les plus hauts sommets de la notoriété et même de la gloire.

Les origines de cet engouement [...] sont évidentes, mais demandent réflexion : Marc Bloch était certes un très grand savant, toutefois ce qui fait la vraie différence est qu'il n'est pas mort dans son lit ou dans son cabinet de travail, mais sous les balles de la Gestapo. Cette fin le distingue à jamais de la plupart de ses collègues.

Bloch, qui ne parlait pratiquement jamais de son expérience de guerre, mit sa vie en péril parce que, politiquement et intellectuellement, il ne supportait pas la barbarie nazie. Il aurait pu émigrer à New York, mais il préféra rester en France et rejoindre la Résistance. Par sa mort, il acquit un tout autre statut. Il devint un héros national (le grand patriote), un héros politique (le grand antifasciste) et un héros intellectuel (un des plus grands historiens). Peu après il devint même un héros juif, en dépit du fait qu'il était agnostique et ne respectait pas les lois du judaïsme. Avec le renouveau des traditions juives, notamment aux États-Unis, une sorte de réappropriation de sa personne par la communauté juive s'est en effet opérée.

À l'occasion de la sortie de la biographie de Marc Bloch par Carole Fink, la *New York Review of Books* publie un article de Natalie Zemon Davis sous le titre programmatique : *A Modern Hero*. Le compte rendu est accompagné d'un portrait dessiné spécialement par le célèbre caricaturiste David Levine. Le brassard avec l'étoile de David [...] signale au lecteur américain : voici un juif qui a combattu les nazis. Or Marc Bloch n'était ni religieux, ni sioniste, et comme il le soulignait lui-même, ne se sentait juif que face aux antisémites et aux nazis. Il semble donc assez douteux qu'il se fût reconnu dans ce portrait de Levine, même bien intentionné. Cette caricature montre bien les effets de la canonisation de Marc Bloch dans et pour l'opinion universitaire américaine, l'auteur transforme son héros de manière posthume en « historien juif » [...]. Est-ce à dire qu'il pourrait y avoir un « vrai Marc Bloch » au-delà de toute réception ? Évidemment que non. Aucun tour de passe-passe méthodologique ne fera jamais revivre le Marc Bloch « réel ». Il ne s'agit donc pas de plaider pour un réalisme naïf de la résurrection, mais pour une approche critique basée sur tous les matériaux disponibles [...]. Or le « vrai Marc Bloch », en ce sens restreint, c'est avant tout le savant, l'auteur d'une œuvre considérable que l'on peut parcourir et étudier [...] Il s'agit surtout de quatre grands livres que Bloch a publiés de son vivant, de deux ouvrages posthumes, d'une trentaine d'articles, et de très nombreux comptes rendus de livres (1000 environ).

Source : SCHÖTTLER Peter, *Marc Bloch et les crises du savoir* in Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte, *Marc Bloch et les crises du savoir*, Berlin, 2011, pp.5-26.

➤ Une tribune contre le détournement politique de Marc Bloch

A l'orée de sa panthéonisation en juin 2026, chacun peut s'approprier, comme il l'entend, les écrits et la figure du grand historien Marc Bloch, rénovateur de l'historiographie française et martyr de la résistance, assassiné le 16 juin 1944 par les nazis. [...] Encore faut-il le faire dans un esprit de compréhension. Son instrumentalisation à des fins qui sont à l'opposé de ses positions et de ses engagements ne peut être qu'un pitoyable détournement.

C'est ce que vient de faire le président du Rassemblement national (RN), Jordan Bardella, en citant l'historien dans une lettre au ministre de l'Intérieur, dans laquelle il reproche à celui-ci de refuser de communiquer le nombre d'étrangers en situation irrégulière, reprenant son hostilité obsessionnelle aux étrangers et aux immigrés. Peu importe, en fait, la citation, tirée de *L'Etrange Défaite* [paru en 1946], qui n'a aucun rapport avec le contexte contemporain et qui se voulait à l'opposé de tout repli, exhortant au dépassement de soi pour reconstruire le pays, pas au rejet pratiqué à grande échelle par la France de Vichy. [...].

Il est difficilement supportable de voir un parti, le RN, anciennement Front National et fondé justement par des partisans des nazis, s'appuyer sur celui dont le destin de français juif fut bouleversé par les lois antisémites du régime de Vichy qui collaborait avec l'Allemagne nazie et reniait les valeurs républicaines. Non, Jordan Bardella, on ne peut pas citer Marc Bloch, premier historien à mettre en valeur une histoire de l'Europe ouverte, pour alimenter le rejet des étrangers en France. [...]. Cette idéologie n'a rien à faire au Panthéon et ne doit pas y entrer en même temps que Marc Bloch, comme le demande explicitement la famille dans sa lettre d'acceptation de la panthéonisation.

Nous, descendants de Marc Bloch, tenons à rappeler que l'œuvre de ce patriote convaincu est profondément antinationaliste, construite contre le roman national et la réduction de l'histoire française aux frontières nationales. Cet engagement s'est d'ailleurs manifesté jusque dans la mort. [...] Aucune récupération ou présence religieuse et communautaire ne nous semble acceptable. Marc Bloch, athée, n'avait foi qu'en une seule idée, la République.

Parmi les signataires : **Suzette Bloch**, petite-fille de Marc Bloch ; **Patrick Boucheron**, historien et professeur au Collège de France ; **Guillaume Calafat**, directeur des « Annales. Histoire, sciences sociales » ; **Christophe Charle**, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne ; **Roger Chartier**, professeur émérite d'histoire moderne au Collège de France ; **Anne Conchon**, professeure d'histoire moderne à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne ; **Claude Gauvard**, professeure émérite d'histoire médiévale à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne ; **Fanny Madeline**, maîtresse de conférences en histoire médiévale à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne ; **Florian Mazel**, professeur d'histoire médiévale à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne ; **Nicolas Offenstadt**, professeur d'histoire contemporaine et d'historiographie à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne.

Source : Tribune, « Non, Jordan Bardella, on ne peut pas citer Marc Bloch pour alimenter le rejet des étrangers en France », *Le Monde*, 28 octobre 2025.